



Tableau d'André Trébuchet (1898-1962) "Les Basques et les croisades"
extrait du panneau "Quelques réalisations basques avant le XV^e siècle"
Salle de l'Expansion Basque (1954-1989), Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.
Voir "Le Musée à l'échelle du Monde" p. 91

SAR HITZA

Euskal-Erakustokiko agerkariak hartu duen molde berria eskuetan duzue. Idazkerako araudiak xoilago eta argiago nahi izan du. Laur-kolorekoari esker iduriak idazkiaren artean ezar daitezke. Irakurle jar-raikiek errana : irakurtzearen errextea agerian da. Joka dezagun irakurle berri batzu ere hor izanen direla.

Patrick
AHETZ-ETCHEBER
Agertzaleburua

2

Gure adixkiden adixkideak adixkide... Euskal-Erakustokiko adixkideak ere gure adixkideak ! Bai, erran-zaharra apur bat bihurtu da baina bihotzeko garra da mintzo. Zorion ginuen Jean-René Etchegaray Erakustokiko guzien Sindikatoko nagusiaren eta Rafael Zulaika buruzagiaren ukaitez berriki egin den SAMB-eko Bilzarre orotakoan. Ikustaldi horrek adin berri bat agiantzatzen du segurki : adixkideak, agerkaria eta erakustokia bat elgarrekilako langai batzuetako.

Hoberenera eta zuzenera jo nahiarekin, lan eta ikerketa batzu agertzen dira euskal-ondorea hartua izan den eta hedatu den moldeaz. Alabaina, Agerkaria Erakustokiko mintzo emaila da. Ikerle ezin ase batzu bezala, gure idazleak badabiltza Erakustokiko bildegietan, gure mendietako bidetan, herri zaharretan nola gaurrengungo jendeak bizi diren lekuetan. Erran gabe doa ikertzea eta miatzea unibersitatekoen egitekoa direla. Baina, irakurri nahi ditugu ere bertze ikerlariek eta badoan aroko lekukotasunak. Gure irakur-bilkura zuen artikuluetako langaien et eskaintzen beha dago.

BMB 173-garrenak irakur ordu ederrak badaduzka. Jacques Battesti, zaintzalegoko lagunak, ikus-arazten dautzue euskal-hedameneko sala. Erakustokiko sala hori 1930 inguruko urtetan hozitu zen ideia ederra da baina argia 25 urte berantago ikusi zuena. 1980 urte inguruan, sala hori utzi zen... Zergatik ? nola ? Guziaz jakinen duzue. Lan horrek gogora-arazten du erakustoki bat beti aldatzen ari dela.

Jalgi gaiten orai erakustokitik. Lapurdiko uhain eiherak ahatzia ziren. Laetitia Munduteguy-k berbizi-arazten ditu Saint-Bernard-etik Bachefores-era garamatzen lan batean. Orrialdez orrialde, Aldudeko mugara hurbilduko zirezte eta Bidaxunera itzuli bat eginen duzue hango etxe-izenekin. Eta bertze gauzaño batzu zuen aiduru.

Beraz, adixkideak, irakurraldi on eta, zergatik ez, zuen lumetara!



ÉDITORIAL

Patrick
AHETZ-ETCHEBER

*Directeur
de publication*

La nouvelle formule du Bulletin du Musée Basque est entre vos mains. La charte graphique se veut plus simple et plus directe. Le recours à la quadrichromie permet une insertion des images dans le texte. Parole de lecteurs assidus : le confort de lecture est manifeste ! Gageons que de nouveaux lecteurs seront au rendez vous.

Les amis de nos amis sont nos amis... Les amis du Musée Basque sont nos amis ! Oui, l'adage est un peu détourné mais c'est l'enthousiasme qui parle. Nous étions heureux de recevoir le président du syndicat mixte du Musée Basque Jean-René Etchegaray et son directeur Rafaël Zulaika à l'occasion de la récente Assemblée générale de la SAMB. Cette visite annonce certainement un nouvel âge : les amis, le bulletin et le musée à l'unisson pour des projets communs.

Avec une volonté d'exigence et de qualité, nous publions des études et recherches portant sur la compréhension et le rayonnement du patrimoine basque. Naturellement, le Bulletin est le porte-voix du Musée Basque. Comme d'insatiables explorateurs, nos rédacteurs parcourent les collections du Musée, les chemins de nos montagnes, les ruelles de nos bourgs ancestraux ainsi que les lieux de vies les plus contemporains. Bien entendu, la recherche et l'exploration se pratiquent dans les cénacles universitaires. Mais, nous voulons aussi lire les amateurs éclairés et les témoins du temps qui s'écoule. Notre comité de lecture est attentif à vos projets d'articles et à vos propositions de thèmes.

La livraison 173 du BMB réserve de belles heures de lecture. Ainsi Jacques Battesti, attaché de conservation, vous fait visiter la salle de l'expansion basque. Cette salle du Musée Basque est une belle idée qui a germé dans les années 30 mais a vu le jour 25 ans plus tard. Dans les années 80, cette salle disparaissait... Pourquoi, comment ? Vous saurez tout. Cette étude rappelle qu'un musée est en constante évolution.

Sortons du musée à présent. Les moulins à marée du Labourd étaient oubliés. Laetitia Munduteguy les fait revivre avec une étude qui nous conduit à Saint-Bernard et à Bacheforès. Au fil des pages, vous approchez également la frontière aux Aldudes et vous visiterez les maisons de Bidache grâce à leur toponymie. Quelques autres pépites vous attendent.

Donc, chers amis, bonne lecture et, pourquoi pas, à vos plumes !



SOMMAIRE

- 2 SAR HITZA - ÉDITORIAL
- 5 LES MOULINS À MARÉE AU LABOURD
Laetitia MUNDUTEGUY
- 31 LE MÉGALITHISME EN NAVARRE
Maria Amor BEGUIRISTAIN
- 55 PAYS QUINT : PROJET DE DÉLIMITATION
André LÉBOURLEUX
- 69 LES NOMS DES MAISONS DE BIDACHE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE
Jean-Baptiste ORPUSTAN
- 83 LA PANDÉMIE DE GRIPPE ESPAGNOLE SUR LA CÔTE BASQUE (1918-1919)
Anton ERKOREKA
- 91 LE MUSÉE À L'ÉCHELLE DU MONDE
Jacques BATTISTI
- 109 COMPTES RENDUS DE LECTURE
Michel DUVERT
Kristian LIET

LES MOULINS À MARÉE AU LABOURD ÉTAT DES LIEUX

Laetitia
MUNDUTEGUY

Les études réalisées sur les moulins à marée au Labourd sont infimes au regard de celles sur la Bretagne, l'Espagne et le Portugal¹. Le Pays Basque a pourtant abrité ce type de moulins depuis le Moyen Âge et ne devrait pas rester dans l'ombre.

Cet article découle d'une recherche effectuée dans le cadre d'un Master d'archéologie médiévale sur les moulins à marée au Pays Basque, réalisée en 2007². Partant de généralités sur les moulins à mer, telles que leurs caractéristiques environnementales et principes de fonctionnement, il s'appuie sur une étude cartographique, puis archéologique, permettant ainsi de restituer les moulins à mer présents au Labourd depuis le Moyen Âge. Associant archéologie maritime et histoire des techniques, cette double étude a pu être réalisée sur les deux derniers moulins encore présents à Bayonne : ceux de Saint-Bernard et de Bacheforès, respectivement datés du XIV^e et du XVII^e siècle.

Lapurdiko uhain-eiherez egin diren lanak ezin ttipiagoak dira, Britainian, Espainian eta Portugalen egin direnen ondoan. Bizkitartean Euskal-Herriak eihera mota hori ukan du Ertaroaz geroztik eta ezaguna izan behar luke.

Artikulu hau 2007-an Euskal-Herriko uhain-eiherez egin den arkeologia ertaroko "Master" baten ondorioa da. Itsas-eiherez orotako gauza batzuetarik abiatuz, hala nola zer ingurumen berezitan diren, nola erabiltzen, kartagintzako lan batez laguntzen da, gero arkeologiaz-koaz, ikus baitaiteke horrela Ertaroaz geroztik Lapurdik dituen itsas-eiherak nolakoak ziren. Itsas-arkeologia eta tekniken ixtorioa elgarretaratuz, iker-lan bikun hau egin ahal izan da oraino Baionan diren bi azken eiherez : "Saint-Bernard" eta "Bacheforès"-koak, aldizka XIV eta XVII-garren mendetakoak.

■ 1 - Le moulin et... la mer

Situation géographique et importance du marnage

Les moulins à mer dépendent de deux facteurs clés : leur implantation géographique et le marnage. Les bordures de côtes ne conviennent

pas aux moulins à mer car le ressac permanent de la houle endommagerait leurs mécanismes et leurs fondations. Les embouchures de fleuves demeurent davantage propices à leur établissement. En effet, les moulins y sont à l'abri des intempéries tout en bénéficiant du régime des marées.

Ces dernières résultent de l'attraction combinée de la Lune et du Soleil sur la Terre. Ce phénomène s'observe sur les côtes chaque jour. Il se traduit par une montée des eaux pendant six heures et douze minutes environ (*flot*) et une baisse du niveau d'eau pendant la même durée de temps (*jusant*) et cela deux fois par jour. La marée s'observe très bien sur la Côte basque, il suffit de regarder pour cela les piles des ponts sur la Nive et l'Adour qui, au fil des siècles, ont conservé les marques de la montée des eaux.

L'amplitude entre les hautes et basses mers ou *marnage* doit être suffisamment élevée pour permettre au moulin de fonctionner correctement. À titre d'exemple, sur la Côte basque, elle est de 4,8 m environ, tandis que sur les côtes normandes, elle peut atteindre 10 m. Le marnage est ici suffisant et assure le bon fonctionnement des moulins. L'estuaire de l'Adour constituait donc à l'époque un lieu privilégié pour leur implantation³. En effet, les barthes de l'Adour, sujettes aux inondations, constituaient un endroit idéal pour y creuser des étangs. Les moulins du Sault, de Boyer et de Castera, bâtis sur les bords de l'Adour au quartier Saint-Esprit⁴ abondent dans ce sens.

6

Caractéristiques physiques et principe

De par son identité double, le moulin bien arrimé sur la terre fonctionne avec le système des marées, ce qui en constitue son originalité mais aussi son efficacité. Ainsi, contrairement aux moulins à eau, qui sont sujets aux caprices climatiques, le moulin à mer fonctionne tout le temps et ne connaît pas de périodes creuses : *“Leur constance de fonctionnement, résultat de leur parfaite indépendance des pénuries énergétiques qui faisaient si cruellement la loi aux moulins de ruisseaux de l'intérieur.”*⁵

Il se définit selon trois caractéristiques, qui varient en fonction des lieux d'implantation : un étang ; une digue ; des arcades.

À marée haute, l'eau s'engouffre sous les arcades du moulin, nommées *caveau* ou *sous-sol*, et se trouve ensuite piégée dans l'étang situé à l'arrière du moulin. Afin qu'elle ne s'échappe pas à marée basse, le meunier abaisse une vanne à crémaillère qui permet de la garder dans l'étang. Au *jusant*⁶, il peut relever cette porte pour faire circuler l'eau dans le mécanisme du moulin. À marée haute, les vannes sont fermées. La mer en se retirant crée une hauteur de chute entre son propre niveau et celui du bassin⁷. La roue motrice est alors actionnée par le flux constant de l'eau se déversant de l'étang, qui transmet son éner-

gie à la meule courante se trouvant à l'étage supérieur du moulin. Le processus de broyage démarre.

Le moulin caractéristique d'un environnement

Les caractéristiques énoncées ci-dessus sont communes à de nombreux moulins à mer. Leur observation dans le monde à partir d'ouvrages ou sur place révèle que leur construction s'adapte toutefois aux spécificités des sites d'implantation. En effet, le moulin est tributaire de l'espace dans lequel il s'insère : *"La contrainte hydrologique a conditionné, dans une large mesure, la typologie des moulins, leur mode de gestion (saisonnalité, fonctionnement alterné, taille des prises d'eau"*⁸. Le moulin à mer basque est rarement érigé sur une digue, à l'inverse de ses homologues bretons. Cependant, il existe des exceptions comme nous le verrons plus loin.

Si l'occasion vous est offerte, prenez le temps d'aller voir le moulin de Trégastel à Perros-Guirec⁹. Ce joyau du patrimoine breton a été restauré et mis à disposition du public. Les différences avec les moulins basques sont saisissantes. L'architecture est massive. Le moulin, lourd, est vissé sur la digue renforcée par des contreforts à large maçonnerie, longue et courbée, prête à enserrer de ses bras l'eau qu'elle garde jalousement.

C'est pourquoi, il n'est pas possible d'établir une typologie des moulins à mer¹⁰.

■ 2 - Les moulins à mer en Labourd

Ce thème pose un problème évident en matière de sources bibliographiques. Il n'existe pas d'étude régionale approfondie. Des ouvrages, des articles ou revues paraissent régulièrement sur les moulins à mer mais survolent à peine la région du Sud-Ouest. Les cartes anciennes et les archives écrites constituent les seuls témoignages. À cela, peuvent s'ajouter l'étude archéologique lorsqu'elle est envisageable, et l'ethnologie. Discuter avec les propriétaires, les voisins, constitue une mine d'informations supplémentaires.

Inventaire cartographique

- Bayonne, sur la Nive, sur l'Adour...

Afin d'estimer le nombre approximatif de moulins à marée présents en Labourd, l'étude s'est appuyée sur un inventaire réalisé en deux temps : cartographique puis archéologique. À partir des données théoriques acquises, le travail de terrain prend le relais. Il s'agit à partir des cartes anciennes et des images satellites de repérer ce qu'il reste de ces édifices et de déceler leur éventuel impact dans le paysage. Les biblio-

thèques, centres d'archives et autres structures associées mettent à disposition des lecteurs de nombreuses cartes et plans. Une base de données de ce corpus m'a permis de pouvoir les exploiter plus facilement. Comparer des cartes anciennes avec de plus récentes permet d'étudier l'évolution du paysage urbain ainsi que de quantifier l'apparition et la disparition des moulins et enfin d'établir une chronologie. Sur la commune de Bayonne (rives gauche et droite de l'Adour et la Nive), on en recense huit construits à partir du XII^e siècle jusqu'au XVII^e (date du dernier moulin érigé).

Sur la rive gauche de l'Adour : le moulin de Balichon, Muhale ; le moulin de Tarride ; sur la rive droite de l'Adour : le moulin de Saint-Bernard, le moulin du Sault, le moulin de Boyer, le moulin de Castera, le moulin de Bacheforès ; sur la rive gauche de la Nive : le moulin de la ville (1601).



Fig. 1 : Plan de Bayonne avec les environs (1724). AMB. Sur la rive droite de l'Adour, figurent les moulins du Sault, de Boyer et de Castera. Installés en bordure de l'Adour, nous pouvons remarquer leurs étangs de forme plus ou moins rectangulaires, les percées permettant d'amener l'eau sous les arcades du moulin. (Cliché personnel).

ÉTUDES ET RECHERCHES

La localisation des emplacements des moulins sur la rive droite de l'Adour s'avère plus aisée. Le quartier Saint-Esprit abritait jadis les moulins du Sault, de Boyer et de Castera, magnifiquement illustrés sur un plan : *Plan de Bayonne avec les environs, relatif aux projets proposés en l'année 1724*¹¹ (Fig. 1). Sur ce dernier, figurent l'estier (canal permettant d'amener l'eau au moulin) et l'étang de forme rectangulaire pour chacun. Il offre également une vue du moulin de Tarride sur les Allées Marines¹² (à l'emplacement aujourd'hui de la sous-préfecture de Bayonne), qui présente les mêmes caractéristiques que les trois précédents. La vue resserrée de ce plan ne permet pas de localiser celui de Saint-Bernard, par contre visible sur le *Plan du cours de la rivière de l'Adour depuis Bayonne jusqu'à la mer en 1784*¹³ (Fig. 2). Remarquable par l'emploi de couleurs vives, ce document inédit indique l'étang, le moulin et une inscription : *Moulin des Dames de St Bernard*. En effet, le bâtiment appartenait au couvent du même nom, tout proche. Sur le même plan, en face, sur la rive gauche de l'Adour, apparaît un moulin connu sous diverses appellations (Balichon, Muhale, Sabalce), et vraisemblablement le plus ancien de Bayonne d'après cette source¹⁴ qui fait remonter sa construction à l'époque de celle de la cathédrale vers 1125.

9

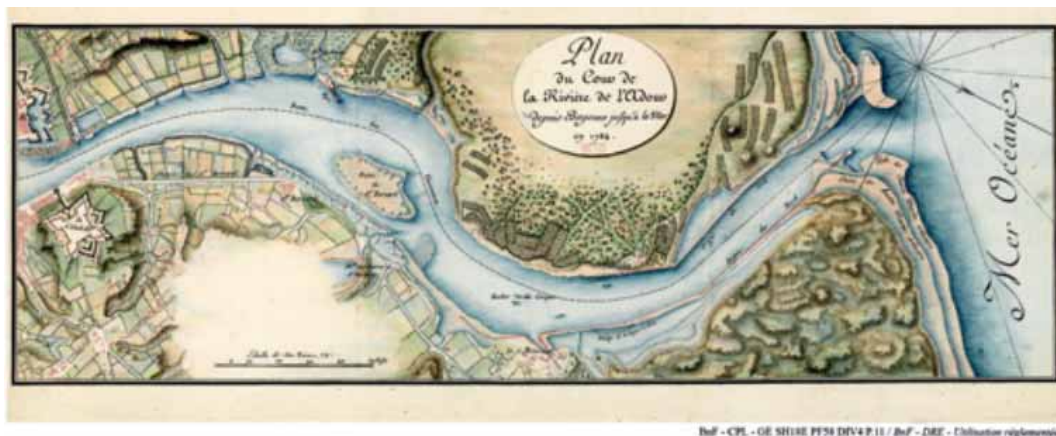


Fig. 2 : *Plan du cours de la rivière de l'Adour depuis Bayonne jusqu'à la Mer (1784)*
- Extrait du *Département des cartes et plans de la BNF*. Le moulin de la Muhale, connu aussi sous le nom de Balichon, Sabalce se trouvait à proximité de Blancpignon, face au moulin de Saint-Bernard. (BNF)

Rares sont les illustrations du moulin de la ville. L'une d'entre elles est reproduite dans l'article de René Broca¹⁵. Une autre figure dans une reproduction du *plan des biens et héritages [...]*, document conservé au Département des estampes et photographies de la BNF et presque illisible, daté du XVII^e siècle, marque très bien l'emplacement du bâtiment au niveau de la place de Gramont¹⁶.

Les cartes récentes, telles que celles de Cassini, d'état-major, le Cadastre napoléonien ou celles fournies par l'IGN, plus faciles d'accès, nous permettent de constater que ces moulins font désormais partie du passé. Même disparus, ils sont parfois encore présents dans notre quotidien à travers des toponymes, par exemple, certaines rues du quartier Saint-Esprit (rue du Canal, rue du Moulin) ou de la zone Saint-Frédéric (rue du moulin de Castera).

Les outils modernes (*Google Earth*, IGN) offrent la possibilité de visionner des images satellites et nous apportent un nouveau regard. Seuls deux rescapés existent encore aujourd'hui : le moulin de Saint-Bernard ; celui de Bacheforès.

- Saint-Jean-de-Luz et Ciboure

Les communes de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure ont également accueilli des moulins à mer. Citons : à Saint-Jean-de-Luz, le moulin d'Errepira /Mocoenia, le moulin de Billetorte ; à Ciboure, le moulin de Bordagain/Marinela.

10

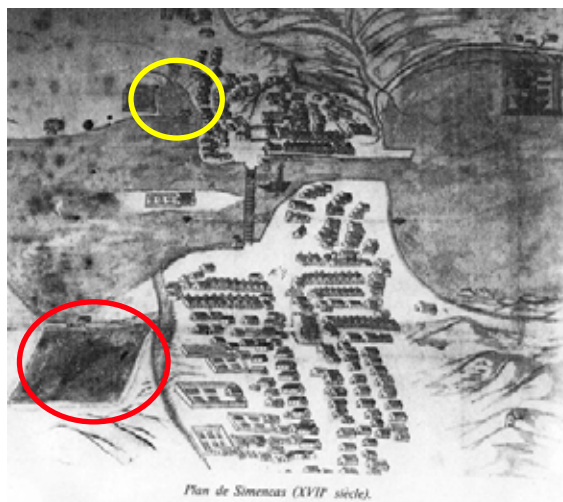


Fig. 3 :

Plan de Simencas du XVII^e siècle (Lamant-Duhart 1992, p. 112).

Le cercle rouge indique le moulin d'Errepira sur la commune de Saint-Jean-de-Luz.

En face, la commune de Ciboure accueillait également un moulin à mer dans le quartier de Bordagain/Marinela (cercle jaune).

Nous pouvons remarquer ici, contrairement aux deux moulins encore en élévation à Bayonne, les digues aménagées pour ces moulins. Ce dessin, mi plan mi vue cavalière n'est pas assez précis ici pour décrire la digue et le moulin.

Trois documents, notamment, permettent de les identifier. La *Description particulière de La Baye ou Havre de St-Jean-de-Luz*¹⁷, datée de 1625, difficile d'accès, ne permet pas de repérer les moulins au premier coup d'œil. La légende ne nous éclaire pas davantage sur leur emplacement. Il faut donc consulter le plan de Simencas (XVII^e siècle)¹⁸ (Fig. 3) pour pouvoir les repérer plus facilement. Les deux bâtiments se font face avec leurs étangs et digues respectifs. Un document plus récent, publié dans une monographie sur Saint-Jean-de-Luz, offre un récapitulatif des moulins du XVI^e au XX^e siècle¹⁹. Celui de Billetorte n'existe plus aujourd'hui, seule sa dépendance demeure encore. Il se trouvait sur l'actuelle chaussée. Le réaménagement routier primant sur

ce vestige, il fut détruit en 1887 pour 550 F. Quant au moulin de Mocoenia/Errepira, ses derniers vestiges dorment sous l'actuelle gare SNCF.

Le thème des moulins en littérature ?

Voici quelques exemples d'articles ou ouvrages qui traitent du sujet et particulièrement consacrés à la Côte Basque.

- Un précurseur : Philippe Veyrin

En 1936, dans le Bulletin du Musée Basque²⁰, l'enquête menée par Philippe Veyrin démontra l'existence de moulins dans les communes de Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et Ciboure.

D'autres hypothèses, telles que l'existence de moulins à Biarritz et à Béhobie, ne sont pas écartées mais ne peuvent être confirmées. L'auteur s'appuie sur de nombreuses cartes et n'a pas hésité à se rendre sur les lieux pour s'assurer de ses propos²¹. Les documents iconographiques sont remarquablement bien choisis, par exemple, *la Description particulière de La Baye ou Havre de St-Jean-de-Luz*.

- "Autour de nos moulins..."

Dans son article publié en 1996 dans la *Revue d'histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas Adour*²², René Broca n'évoque pas spécifiquement le thème du moulin à mer. Cependant, il contient des documents d'archives inédits sur l'un des moulins à marée de la ville de Bayonne, connu sous le nom de *moulin de la Ville*²³. Sur une reproduction d'un plan de la place forte de Bayonne²⁴, le moulin de la Ville est très clairement indiqué au niveau de la place de *Grandmont*, devenue la place de la Liberté. L'édifice se situait à l'entrée de la rue Port-Neuf, l'agencement urbain était alors différent de celui d'aujourd'hui. En effet, le moulin de la Ville ne disposait pas d'un étang mais utilisait les fossés de la citadelle comme le stipule également la patente d'Henri IV²⁵.

- L'archéologie industrielle de Maurice Daumas

Son ouvrage de 1980 présente une synthèse sur les moulins à marée en France. Trente et une pages sont consacrées à la Bretagne²⁶, et seules trois à la fin de l'inventaire évoquent le Pays Basque. Cette enquête sur site des moulins à mer ne précise pas le mécanisme de chacun d'entre eux.

L'inventaire proposé ici reste flou et évasif. Pourtant, l'auteur se fonde sur des documents fiables²⁷, en particulier des cartes consultées aux archives de Bayonne. Les erreurs de localisation des moulins, les oublis s'accumulent, de sorte que l'inventaire y perd grandement en intérêt. Un travail comparatif entre les moulins basques et bretons aurait été très intéressant à mener.

- Les moulins à mer

L'ouvrage de Boithias et de La Vernhe²⁸ est l'ouvrage de référence. L'architecture, l'environnement, le mécanisme de fonctionnement du moulin à mer, son histoire, des prémices à nos jours sont explicités en détail. Mais une fois de plus, les moulins à mer basques sont délaissés. Les erreurs s'accumulent²⁹ : une carte extraite du *Plan de la ville, châteaux et citadelle de Bayonne, 1760* figure avec les noms de trois moulins (Tarride, Saule et Bayer)³⁰ mais en fait ce sont les moulins du Sault et de Boyer dans le quartier Saint-Esprit. Les auteurs expriment leurs doutes quant à l'existence de trois moulins sur la rive droite de l'Adour³¹. Pourtant la consultation de cartes, dont celle de 1724³², leur aurait permis de les lever. Par ailleurs les informations sur le moulin de Saint-Bernard sont totalement absentes, or d'après les propriétaires actuels du moulin et leurs prédécesseurs, Antoine de La Vernhe est venu leur rendre visite.

Ces diverses publications apportent des éléments précieux dans cette recherche sur les moulins à mer. Cependant les erreurs et leur ancienneté nécessitent un regard neuf : celui de l'archéologie.

12

Le pinceau et la plume témoins du passé

Des artistes nous ont laissé des témoignages de ces moulins.

- Lili-Idiaquez y Zuloaga et le plan de Simencas (XVII^e siècle)

Philippe Veyrin a reproduit dans son article une toile de Lili-Idiaquez y Zuloaga³³ conservée aujourd'hui au musée de Saint-Sébastien. Celle-ci représente Saint-Jean-de-Luz et l'un de ses moulins à mer bâti sur une digue avalant l'eau par ses arcades pour la retenir dans son étang. La présence d'arcades ne laisse aucun doute quant à la fonction de cette architecture. Au Pays Basque, ceux qui subsistent encore ne possèdent pas de digue et s'apparentent à des maisonnées, à cheval sur un cours d'eau. Sur cette peinture, l'édifice adopte des traits similaires à ceux de Bretagne. En effet, contrairement à l'Adour à Bayonne, la baie de Saint-Jean de Luz/Ciboure, en forme de cuvette, était en proie à la houle, et les constructions devaient donc en tenir compte. En face du moulin de Saint-Jean-de-Luz sur la peinture, s'en trouvait un autre dans le quartier actuel de Bordagain/Marinela à Ciboure. Le renfort des maisons à droite de la toile ne permet pas de l'observer. Cependant, le plan de Simencas daté du XVII^e siècle, représente deux moulins à mer, l'un à Ciboure, l'autre à Saint-Jean-de-Luz. L'originalité de la représentation choisie par l'artiste, mi plan, mi vue cavalière, rend compte de l'élévation et de la superficie occupées par les moulins.

- La plume de Corrèges

Les Archives de Bayonne possèdent une eau-forte de François Corrège³⁴. Réalisée en 1887, elle montre un moulin à mer installé sur les

ÉTUDES ET RECHERCHES

bords de l'Adour. Il est vraisemblable que l'artiste se trouvait du côté de l'étang, à l'arrière du moulin pour croquer cette scène. Il est impossible de déterminer avec exactitude de quel moulin il s'agit.

- Les trésors d'André Grimard

Le Musée Basque a accueilli en 2007, lors d'une exposition, une sélection d'œuvres du peintre André Grimard. Parmi celles exposées, l'une d'entre elles illustre vraisemblablement le moulin à marée de Tarride sur les Allées Marines.

Cependant, il existe d'autres planches de l'artiste, ignorées du public³⁵. Deux planches sont consacrées au moulin de Tarride, qui fut détruit en 1908, lors de la construction du tramway reliant Bayonne à Biarritz. Il est représenté sous divers angles. Grimard le croque depuis l'arrière de l'étang où l'on distingue une arcade (Fig. 4) ; au loin, s'élèvent la cathédrale de Bayonne et les remparts. Est précisé au bas de la planche : "Moulin de Tarride. L'étang a été comblé au moment de la construction de la route de la barre 1857-1864. Sur la droite qui est devenue par la suite la gare du BAB". Ce document est daté de 1877. D'après les indications inscrites par l'artiste, il est probable que le moulin ne fonctionnait plus à ce moment-là.



Fig. 4 : Vue du moulin de Tarride depuis l'étang si l'on se réfère au Plan de Bayonne et ses environs de 1724 (cf. Fig. 5). L'artiste devait se trouver sur un des bords de l'étang pour croquer son moulin. Au fond, s'élève la cathédrale de Bayonne ainsi que les remparts. (Aquarelle d'André Grimard, cliché de Claire Noblia).



Fig. 5 : La flèche indique l'angle de vue estimé de l'artiste lors de la réalisation de sa peinture. (AMB, cliché personnel).

Puis deux vues en plan du moulin retracent l'évolution des Allées Marines, plantées aujourd'hui d'ormeaux.

Ces documents inédits mériteraient une analyse stylistique et iconographique qui dépasse malheureusement le cadre de cet article. Sur la question de la représentation du moulin au Moyen Âge, le lecteur pourra pour cela se référer à l'article de Perrine Mane³⁶ qui s'exprime avec justesse sur le sujet : *"Lorsque les moulins sont représentés dans le paysage urbain, ils le sont souvent de façon symbolique. Ils se résument à un bâtiment plus ou moins stylisé et à une roue en partie immergée dans le lit de la rivière. Il ne faut pas attendre de ces documents des informations précises sur l'aspect technique des installations hydrauliques. Ce n'est qu'à l'époque de l'Encyclopédie que l'iconographie va apporter à la connaissance des techniques des éléments appréciables : la taille de la roue, le nombre de pales, la hauteur d'eau, les biefs, les mécanismes"*³⁷.

■ 3 - Les moulins de Saint-Bernard et Bacheforès

Très discret, le premier se situe à la limite du Boucau, dans le quartier Saint-Bernard. Ayant l'apparence d'une maison, ce moulin enjambe un cours d'eau qui rejoint le ruisseau du moulin d'Esbouc et se jette dans l'Adour. Ses arcades révèlent son ancienne activité, celle du moulin à mer. À marée haute, l'eau monte et déborderait presque comme en témoignent les marques sur le mur (Fig. 6). Une habitation qui jadis occupait la fonction de grenier et d'étable, jouxte l'édifice. Moudre le grain n'est plus qu'un vague souvenir pour ce moulin, dont la dernière activité remonterait à la Seconde Guerre mondiale.

Le moulin de Bacheforès n'est presque pas visible si ce n'est depuis la rive opposée, en direction d'Urt. L'étang se trouve juste derrière le moulin. Je dispose de très peu d'informations sur ce bâtiment, que je n'ai eu l'autorisation de visiter qu'une seule fois. Il fut construit en 1642 par un avocat de Bayonne : Jean de Romatet. Il a fonctionné jusqu'au XIX^e siècle, et est aujourd'hui en cours de rénovation.

La mise en regard de ces deux

Fig. 6 :
Moulin
à marée de
Saint-Bernard
en août 2007.
(Cliché personnel).



moulins est très instructive. Le moulin de Bacheforès, en raison de son excellente conservation, offre la possibilité de pouvoir remonter le temps et d'explicitier le mécanisme du moulin de Saint-Bernard.

Historique

La construction du moulin de Saint-Bernard remonte approximativement aux XII^e-XIII^e siècles. Cependant, les archives consultées sur le sujet ne m'ont pas permis de confirmer cette date. Un travail dans des sources écrites plus anciennes, notamment en langue gasconne, pourrait certainement apporter des éclaircissements sur le sujet. Seule, Mélanie Comex mentionne le moulin, déjà présent en 1367³⁸, dans un article sur le couvent de Saint-Bernard. Celui-ci appartenait aux Dames du couvent, tout proche. Les Bénédictines ont vraisemblablement érigé un moulin : *“Saint Benoît fondateur d'un monastère au Mont Cassin, entre Rome et Naples, établit vers 530 une règle qui deviendra par la suite celle des bénédictins. Il y prescrit que chaque monastère soit dans la mesure du possible “disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers, pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture”* ³⁹. En fait l'histoire du moulin de Saint-Bernard reste encore à explorer.

Cartographie

Un examen de diverses sources cartographiques permet d'établir que les moulins de Saint-Bernard et Bacheforès y figurent dès le XVIII^e siècle. Le second est encore bien ancré dans le paysage, son étang et son ancienne fonction apparaissent toujours sur les cartes IGN. Ce travail a été encore plus intéressant à mener pour le moulin de Saint-Bernard qui ne dispose plus de son étang. La combinaison de cartes anciennes et de l'outil satellite *Google Earth* a permis de retrouver l'empreinte de l'étang dans le paysage. Même si celui-ci a disparu, la végétation le révèle.

Le mécanisme interne

Le propriétaire du moulin de Saint-Bernard m'a ouvert ses portes sans aucune difficulté, à plusieurs reprises. Sans son accord, ce travail n'aurait pas vu le jour, qu'il en soit ici remercié. Plusieurs visites, effectuées à marée basse, ont favorisé l'étude du sous-sol du moulin et permis de restituer en partie son mécanisme. L'extrême envasement empêche d'avoir une vision d'ensemble des lieux. La visite du deuxième moulin, celui de Bacheforès, dont la conservation est remarquable - il dispose encore de tous ses attributs en place, des meules jusqu'aux cuves - éclaire en fait le mécanisme et le bâti du moulin de Saint-Bernard.



Fig. 7 : Vue panoramique du sous-sol ou caveau de Saint-Bernard.
La flèche indique le nord. (Cliché personnel).

16

L'étude n'a pu être réalisée que sous l'une des deux arcades du moulin, l'autre étant entièrement envasée. Une étude du bâti a permis de restituer le fonctionnement ancien du moulin.

Par souci de clarté, nous présentons tout d'abord le sous-sol puis l'étage supérieur à l'aide des photos et dessins.

Les pieds dans la vase

- Les murs nord et sud

L'accès au mécanisme du moulin s'effectue par une trappe depuis l'étage supérieur. Il faut donc descendre sous le moulin pour connaître le type de roue motrice alors en usage. L'envasement des lieux n'a pas facilité la tâche. Le caveau est aveugle (Fig. 7), il ne nécessite pas d'ouvertures comme la partie haute. Solide et bien arrimé au sol, il accueille le va-et-vient de l'eau à chaque marée et doit être en conséquent robuste. Seule l'arcade par laquelle arrive le flux, apporte de la lumière. Les murs nord et sud sont caractérisés par l'emploi de pierres de taille à assise régulière. Seule la partie supérieure paraît avoir été remaniée car le moellon grossier y domine. Il semblerait que le plancher du moulin se soit effondré par la suite, à l'abandon de son activité. Le poids des meules, ajouté à la vétusté des lieux aurait provoqué son affaissement. Le propriétaire actuel souligne qu'il a été difficile de retrouver la hauteur originelle du plancher dans la mesure où elle est déterminée par les marées. Lorsque le coefficient des marées est très élevé (120), il précise que l'eau arrivait à ras-bord du plancher. Pour déterminer cette hauteur il s'avère nécessaire de relever le niveau lors de plusieurs grandes marées successives. Par ailleurs, divers éléments métalliques en saillie du mur, rongés par l'eau de mer, posent question

ÉTUDES ET RECHERCHES

(Fig. 18 et 19). Selon l'actuel propriétaire, il semblerait que ces derniers servaient à soutenir le plancher. Il n'a pas été possible de le confirmer parce qu'ils sont situés dans la partie remaniée de l'édifice.

- Le mur est

Plus complexe à interpréter, ce mur est le plus intéressant du moulin. Nous l'étudierons en deux temps : parties nord et sud.

- Le mur sud-est



*Fig. 8 :
Le mur sud-est
mesure
2 m de hauteur,
sur 2 m 80 de
longueur.
L'orifice créé a
totalement
modifié la
structure du mur
qui devait être en
pierre de taille.
(Cliché personnel).*

Il présente sept assises en pierre de taille régulière (Fig. 8). À sa base, on observe un orifice de taille circulaire soigneusement bétonné. Aucun doute sur la fonction de cet élément d'origine moderne : il permet l'écoulement des eaux en provenance de l'Adour jusqu'à la station d'épuration située derrière. Cette ouverture paraît en totale contradiction avec le bâti, notamment en raison de sa partie supérieure entièrement remaniée. Une porte aujourd'hui arrachée empêchait l'eau d'y pénétrer. Le propriétaire nous explique que la Ville de Bayonne était intervenue en catastrophe lors d'une forte inondation et l'avait enlevée.

Ce trou a été percé afin que l'eau circule plus facilement sous le moulin.

- Le mur nord-est

L'observation du mur nord-est requiert un peu de gymnastique. En effet, cette partie se situe derrière les meules, qui ne sont pas à leur place ici. Ces dernières se sont affaissées et en raison de leur poids imposant n'ont pu être restaurées à l'étage supérieur.



*Fig. 9 :
Le mur nord-est est double. Nous pouvons noter la présence d'un départ de voûte totalement obstrué avec des claveaux en pierre de taille. Devant, un mur en pierre de taille avec des joints de ligne rectiligne. (Cliché personnel).*

Ce mur comporte de nombreux indices favorisant une meilleure compréhension du mécanisme, bien qu'il soit difficile d'accès au premier abord.

On peut observer le départ d'un arc en plein cintre (Fig. 9), muni de voussoirs en pierre de taille, qui s'interrompt brusquement au-dessus de l'orifice moderne. Comme mentionné précédemment, le mur sud-est présente des disparités évidentes suite à un remaniement moderne. L'hypothèse la plus probable est que cette voûte se poursuivait le long du mur et devait s'ouvrir sur l'étang, tout comme celle observée sous le moulin de Bacheforès (Fig. 10). Il est impossible de dire quand et pour quelles raisons elle fut rendue aveugle.

Puis, derrière ce départ de voûte, se trouve un enfoncement. L'observation attentive des pierres de taille indique deux fentes verticales de part et d'autre (Fig. 11). Celles-ci servaient au passage d'une porte ou vanne à crémaillère, déduction possible car on retrouve le même système à Bacheforès (Fig. 10). Le sous-sol n'est pas accessible même à marée basse (la configuration des lieux ne le permet pas, sauf en bloquant l'eau venant de l'étang et de l'Adour) présente deux de ces systèmes donnant sur l'étang. Les fentes sont parfaitement visibles et l'une des vannes, ou pelles, se trouve encore en place, actionnée par une crémaillère à l'étage. On remarque la présence de ces contreforts en pierre de taille permettant de bien asseoir le moulin et de contre-carrer la poussée des eaux contenues dans l'étang. L'un des deux piliers

ÉTUDES ET RECHERCHES

*Fig. 10 :
Reconstitution partielle du
sous-sol du moulin de
Bacheforès. La voûte en plein
cintre donne accès à l'étang. De
part et d'autre, les contreforts
et les deux vannes présentes
sont actionnées par une
crémaillère à l'étage supérieur.
La margelle de la cuve de
droite a sauté, ce qui nous
permet de distinguer
sa forme en escargot.
(Dessin : Laetitia Munduteguy).*



*Fig. 11 :
De part et d'autre de cette ouverture,
les pierres de taille d'une hauteur de 45 cm
environ laissent entrevoir des saillies à la
verticale. Une des pierres a disparu.
Des parpaings modernes servent d'appui à une
poutre. (Cliché personnel).*

a sauté suite à une tentative malencontreuse de restauration de la vanne. Sous la force de l'eau, celle-ci a cédé en emportant avec elle de nombreuses pierres du contrefort.

- La cuve, une caractéristique régionale ?

Un nettoyage de surface effectué sous le moulin a mis en évidence le pourtour de la cuve. Le moulin de Saint-Bernard fonctionnait vraisemblablement avec un système en forme d'escargot. L'eau s'écoulait par un interstice sur la roue motrice horizontale située au fond. Il n'est pas possible de la décrire car la cuve est entièrement obturée sur toute sa hauteur (estimée à 2 m). Peut-être dort-elle encore au fond ?

Le moulin de Bacheforès comporte trois cuves inondées et hors d'usage aujourd'hui, mais l'eau qui est suffisamment claire fait apparaître cette forme spiralée sur l'une des deux cuves dont la margelle a été ôtée (Fig. 10). La roue motrice n'est malheureusement pas visible car trop profonde, mais l'arbre s'élève encore même s'il est fortement corrodé. Il serait peu prudent de généraliser, mais l'utilisation de cuves semble

récurrente au sein des moulins du Sud-Ouest : *“La combinaison la plus efficace réunit roue, coursier et cuve. Dans une cuve cylindrique ouverte en bas, en bois ou en pierre, plus tard en tôle ou en béton, on dispose une roue à pâles obliques ou courbes ; une buse envoie l’eau tangentiellement à l’intérieur de la cuve légèrement au-dessus de la roue, la roue tourne dans un tourbillon d’eau qui s’échappe librement par le bas.”*⁴⁰. On retrouve ce type de moulin à Cougnaguet dans le Lot, ou bien à Bazacle à Toulouse.

À Larressore, le moulin Ospitalia, magnifiquement restauré par son propriétaire, est un moulin à eau. Il dispose de quatre cuves en pierre en forme d’escargot, le débit de l’eau étant contrôlé en amont par une vanne à crémaillère.

Ce système est aussi présent dans le moulin de Bacheforès. Des vannes à crémaillère semblables existaient sans doute à Saint-Bernard, à l’emplacement des fentes dans le mur.

Cependant, des questions demeurent sans réponse. Le moulin de Saint-Bernard disposait-il de plusieurs cuves ? La deuxième arcade étant inaccessible, il est presque impossible de se prononcer. Un seul jeu de meules est encore visible dans le moulin mais, d’après le propriétaire, un second est enfoui sous l’autre arcade. Il serait de type camembert, dit à “la française” et d’origine plus récente. Sa présence laisse supposer l’existence d’une autre cuve.

L’étage supérieur

L’étage ne conserve presque plus de traces de l’époque médiévale. Le plancher a été refait mais l’observation attentive des sablières, des poutres et des murs va dans le sens de l’hypothèse émise précédemment.

À l’origine, l’étage supérieur du moulin se composait du nécessaire pour la mouture et abritait les réserves de sacs de grains. Le meunier ne jouissait pas d’un habitat séparé qui ne faisait qu’un avec le moulin. À Saint-Bernard, les meules qui jadis dormaient sous leurs archures (sorte de cadre en bois empêchant la dispersion de la poussière) ne sont plus à leur emplacement d’origine. Il y avait une cuve pour chaque paire. Sur le coffre en bois, se trouvait une trémie en forme de cône inversé, dans laquelle était versé le grain.

Le plancher actuel, entièrement rénové, ne suffirait pas à soutenir l’énorme masse des meules. Par comparaison, le moulin de Bacheforès dispose d’une estrade massive, réalisée avec des poutres en chêne.

Les meules

Bien qu’elles soient sous le moulin, il est possible de les observer. Intacte, la paire se compose d’une meule gisante et d’une courante. La

deuxième s'identifie par sa finesse, ses nombreux sillons et son rayonnage de type rectiligne, contrairement à la première, d'aspect grossier et large. D'un mètre vingt de diamètre en moyenne, la meule courante présente deux encoches, participant à un système de levage (Fig. 12). L'hypothèse de l'utilisation d'une potence, comme celle décrite par Orsatelli⁴¹, est probable. Les conditions d'observation relativement réduites n'ont pas permis d'en dire davantage sur l'œillard de la meule car elles reposent l'une sur l'autre. L'anille doit se trouver juste en dessous.



Fig. 12 :
La meule courante présente une encoche de part et d'autre. Celle-ci nous indique quel était le type de levage. Le système de potence reste une hypothèse concernant le mécanisme de levage, figuré dans le dessin ci-contre. (Cliché personnel).

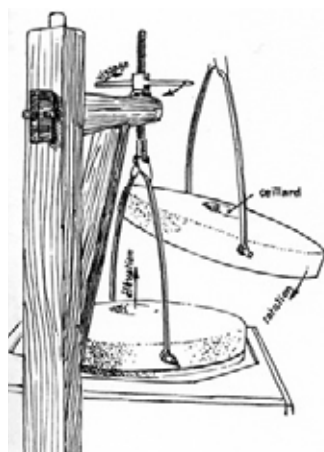


Fig. 13 :
Système de levage à l'aide d'une potence. (Dessin extrait d'Orsatelli 1979, p. 141).

Selon le propriétaire, l'autre arcade envasée contient un jeu de meules dit "en camembert", nommé ainsi en raison de sa forme : plusieurs morceaux de pierre assemblés par un cerclage de fer, caractéristiques d'une période plus récente : "On ne pouvait espérer trouver, sur une grande surface, des pierres dures qui fussent assez homogènes pour s'user de manière égale. On fut alors amené à construire la meule en plusieurs morceaux, dits carreaux, taillés dans des échantillons de pierres de même dureté et assemblés au moyen de ciment. Ce procédé entraînait une économie considérable."⁴²

- Leur origine

La question des origines de ces deux meules s'est posée mais nous n'avons pas obtenu de réponses. Si l'on observe la formation géologique de la région, celle-ci est marquée par la présence de grès du Permo-Trias notamment autour de Bidarray⁴³. Il est raisonnable de supposer que la matière première locale a été privilégiée, même si le grès

présente des désavantages pour la mouture et ne constitue pas en outre un matériel de premier choix. Les conditions de travail et surtout les routes n'étaient pas favorables au transport des meules sur de longues distances, le risque de cassure étant trop élevé : *“Les grands centres meuliers étaient rares et en conséquence ils étaient situés à des distances plus ou moins grandes des nombreux moulins. Le transport sur de longs trajets de meules, pesant de 150 kg à 300 kg, se réalisait rarement et difficilement sur les chemins délaissés au Moyen Age”*⁴⁴. Il est donc vraisemblable que la pierre locale était utilisée.

Les recherches menées sur le sujet montrent que les meules pouvaient être extraites de trois carrières principalement⁴⁵ : Artzamendi à Itxassou ; Sorgin Xilo à Hendaye ; La Rhune.

La pierre de la Rhune se reconnaît par sa teinte rosée et n'est donc pas envisageable ici pour les meules de Saint-Bernard de couleur blanche. Ma curiosité m'a donc amenée jusqu'aux flancs venteux du mont Artzamendi pour en savoir plus car, dit-on, les meules y dorment patiemment en attendant qu'un tailleur vienne les réveiller (Fig. 14). Sur le flanc nord, on observe le type d'extraction (en lamelle) des meules. Malheureusement, cette prospection s'est avérée infructueuse car elles ne correspondent pas à celles de Saint-Bernard et Bacheforès. Le lecteur peut néanmoins en apprendre davantage sur ce site d'extraction, dans un article de C. Dendaletche⁴⁶.

Il n'est donc pas possible de déterminer aujourd'hui d'où viennent ces meules.

*Fig. 14 :
Site d'extraction
de meule sur le
mont Artzamendi.
En forme de
cuvette, l'extraction
s'effectuait en
fonction des strates.
En bas, à droite,
une meule dégrossie.
(Cliché personnel).*



- Le système de levage des meules

Les meules nécessitent beaucoup de soin dans un moulin afin de fournir une mouture irréprochable. Il faut donc les nettoyer et les rhabiller, c'est-à-dire repiquer les rayons régulièrement. En raison de leurs poids, il fallait concevoir un système suffisamment robuste pour les soulever.

ÉTUDES ET RECHERCHES

La difficulté du moulin de Saint-Bernard réside dans l'absence de toute trace matérielle indiquant le système employé. À des fins de comparaison, le moulin de Bacheforès aurait été utile mais son mécanisme de levage n'existe plus. La charpente du moulin de Saint-Bernard a connu des modifications mais les sablières encore en place conservent les marques du passé. Quatre encoches, par paire, de forme semi-circulaire, sont nettement visibles au niveau des sablières (Fig. 15). Celles-ci, marquées par l'usage, semblaient intervenir dans un système de levage qui reste encore à déterminer.



Fig. 15, 16 et 17 :
Exemples d'encoches dans les sablières,
il est difficile de se prononcer avec
exactitude sur le type de levage utilisé
à Saint-Bernard.
(Cliché personnel).

La visite du moulin à mer de Trégastel à Perros-Guirec n'a pas permis d'élucider cette question. Une roue en bois de diamètre imposant servait de poulie et permettait de relever la meule : "Reposant sur des paliers, au niveau des sablières ou des poutres qui supportent l'étage de la bluterie, un arbre horizontal est muni d'une cage d'écureuil de 1,80 m de diamètre et de 50 cm de large, dont les barreaux étaient saisis à la main. Un cordage, retenu par un tenon fiché dans l'arbre, s'enroulait autour de l'arbre et soulevait la meule grâce à un crochet à trois éléments introduit dans un logement pratiqué dans la meule"⁴⁷. Ce système nécessitait un espace important qui n'existe pas à Saint-Bernard. Il faut donc être prudent, des études plus poussées, notamment par le biais d'analyses comparatives avec d'autres moulins, pourraient nous fournir plus d'informations.

La découverte de ces deux paires d'encoches soulève un autre pro-

blème, celui des cuves. Logiquement, une cuve fonctionne avec un jeu de meules. La présence de deux autres encoches semble confirmer l'existence précédemment évoquée d'une deuxième cuve, située sous l'arcade obstruée. Le positionnement des encoches sur les poutres et sablières laisse peu de doute et cette hypothèse ne demande que confirmation. Le nettoyage du moulin prévu par le propriétaire pourrait y répondre.

La cuisine du meunier

Ce moulin était aussi l'espace de vie du meunier qui ne disposait pas d'une habitation propre. La maison qui jouxte le moulin servait de grange et d'étable : “[...] A moins que le moulin ne serve aussi d'habitation. C'était le cas jadis pour quelques uns d'entres eux où s'observent encore des traces de cheminées, preuve qu'à cette époque le meunier, toujours placé sous la férule seigneuriale, n'avait pas dissocié son milieu familial de son espace de travail”⁴⁸. La pierre à évier se trouve dans l'angle nord-ouest de la pièce *in situ* (Fig. 18).

24

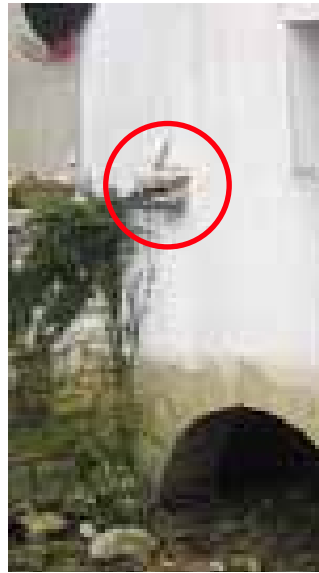


Fig. 18 et 19 : À l'étage supérieur, à l'angle nord-ouest se trouve la pierre à évier, l'espace réservé à la cuisine. Sur la façade du moulin, une pierre triangulaire assure l'écoulement de l'eau usagée vers l'extérieur. Sur le mur nord, un corbeau rappelle l'ancienne cheminée, dont le cadre de bois est encore dans la pièce mais n'est plus à sa place originelle. (Cliché personnel).

Un orifice permettait à l'eau de s'écouler en façade par une pierre inclinée. Juste à côté, le propriétaire signale l'ancien emplacement de la cheminée, dont un corbeau subsiste. L'encadrement aurait été conservé mais il n'est plus à son emplacement.

Cette pièce comporte deux fenêtres qui, lors des travaux de rénovation de la façade en 1995, se sont avérées être des portes. Les gabarres devaient s'amarrer au niveau des arcades et le meunier chargeait et déchargeait ses sacs à l'aide d'une poulie.

La mezzanine

Le propriétaire m'a précisé que le moulin avait subi des modifications au niveau de la charpente mais aussi sur sa hauteur. Le moulin a été rabaissé à une date que j'ignore. Il devait comporter un étage voire deux, destinés à accueillir les sacs de grains. L'approvisionnement de la trémie s'effectuait peut-être depuis le niveau supérieur si cette dernière était suffisamment haute : *"La différence entre les deux niveaux n'excède pas la demi-taille d'un homme de sorte que l'on peut récupérer sans effort la farine à sa sortie d'entre les meules, et qu'il est possible au meunier ou à son commis de se délester l'épaule des sacs de grain sans avoir à gravir l'escalier, l'escabeau ou l'échelle accotée à l'es-trade"*⁴⁹.

L'aspect externe du moulin

L'étude du bâti externe a été relativement succincte, notre priorité étant le mécanisme et le bâti interne du moulin.

La façade ouest a été crépie tandis que les murs nord, sud et est n'ont pas bénéficié de traitement particulier. Les pierres utilisées pour ériger ce bâtiment sont diverses. On remarque toutefois la nette prépondérance du grès calcaire et de la pierre de Bidache.

L'emploi de ces pierres est très visible dans l'architecture bayonnaise. Le premier, reconnaissable par sa couleur jaune, a été utilisé vers 1125 lors de la construction de la cathédrale de Bayonne. Il a la particularité d'être très friable et sensible à la pollution. Les murs du moulin n'échappent pas à ce fléau, il suffit de gratter la pierre pour qu'elle s'effrite. À proximité du moulin, le propriétaire m'a montré un affleurement rocheux qui ressemble fortement à ce même grès calcaire, sur le chemin menant de sa propriété à celle du moulin d'Escoub.

Ce type de grès est visible notamment à Biarritz, au Rocher de la Vierge, et Bayonne disposait d'une carrière aux environs de Mousserolles⁵⁰.

La pierre de Bidache se distingue par sa couleur grisâtre souvent veinée de silice noire (chaille). Connue sous le terme plus technique de pierre calcaire du Coniacien, elle est reconnue pour sa dureté. De même que le grès calcaire, les exemples de l'emploi de cette pierre ne manquent pas dans les rues de Bayonne. Lorsqu'elle est de bonne qualité, elle se distingue par son uniformité. La présence de silice est synonyme de teigne chez les tailleurs. Ce type de pierre exempt de tout défaut était réservé aux élites, ce qui n'est pas le cas ici.

Le mur présente des disparités au niveau du pignon où le moellon domine. Cela s'explique par les remaniements de la hauteur de l'édifice qui, nous l'avons vu, a été rabaissé.

D'une manière générale, on peut observer que le bâti externe a fait

l'objet de moins d'attention que le bâti interne, notamment au sous-sol, où l'emploi de la pierre de taille était de mise. Il est normal de noter cette disparité au vu de la fonction de l'édifice dont les fondations sont constamment baignées par les eaux.

L'étude des deux derniers moulins à mer du Pays Basque a été très instructive. La combinaison d'analyses diverses (cartographique, archéologique, étude des techniques et du bâti), a permis d'apporter un regard neuf sur ce sujet méconnu.

Regrouper, trier des cartes anciennes est un travail de longue haleine mais nécessaire pour quantifier les moulins et leurs dates d'apparition. Cette recherche effectuée aux Archives de Bayonne et à la BNF mériterait d'être approfondie.

Avec le recul, le travail de terrain a montré à la fois son intérêt et son importance. Sans cela, il n'aurait pas été envisageable d'explicitier le mécanisme du moulin de Saint-Bernard. Pour une meilleure compréhension, il a fallu descendre sous le moulin et faire un nettoyage de surface à certains endroits pour une meilleure lisibilité. Il est important de préciser ici que le moulin fait l'objet d'un nettoyage régulier par la Ville de Bayonne. La mise en regard avec le moulin de Bacheforès, plus récent, a permis de mettre en exergue l'usage de cuves ainsi que le système de vannes à crémaillère.

Néanmoins, à l'issue de cette première démarche fructueuse, il existe encore des zones d'ombre. Les investigations sur l'historique du moulin de Saint-Bernard n'en sont qu'à leurs balbutiements. Il fut aussi difficile de déterminer la nature du mécanisme de levage des meules. Une étude comparative avec d'autres moulins à cuve bien conservés pourrait fournir des informations. Le nettoyage prévu par le propriétaire au moulin de Saint-Bernard nous permettrait de confirmer la présence d'une deuxième cuve, ainsi que le type de roue motrice. Le canal qui se trouve en amont du moulin est entièrement pavé, d'après le propriétaire, et il serait intéressant de l'observer.

Dans une perspective plus lointaine, nous pouvons nous interroger aussi sur le devenir à long terme de ces moulins en proie à la corrosion de leur système. La restauration et l'entretien de ces trésors du patrimoine restent à la charge de leurs propriétaires, ce qui implique un investissement financier important. La montée des eaux prévue dans le cadre du réchauffement climatique global jette aussi un défi d'ampleur à terme.

Mes remerciements s'adressent tout particulièrement à Eric Rieth pour son soutien constant, à Jean-Paul Calléja pour m'avoir ouvert les portes de son moulin avec le sourire. Je remercie également Claire Noblia, présidente de l'association "Ardatza Arroudet", François Palangié, petit-fils d'André Grimard et les propriétaires du moulin de Bacheforès.

Notes

- 1 Le lecteur trouvera une bibliographie dense sur le sujet des moulins à marée sur ce site Internet : <http://www.moinhosdemare-europa.org/>. Il s'agit d'une exposition itinérante en Europe sur le thème des moulins à mer.
- 2 Munduteguy L., *Recensement et caractérisation des derniers moulins à marée du Pays Basque (français) Etude du mécanisme du moulin à travers deux études de cas*, Mémoire de DEA réalisé sous la direction de Pierre-Jean Trombetta (SRA Ile de France) et Eric Rieth (CNRS et professeur d'archéologie navale à Paris 1 Sorbonne) à Paris 1 Sorbonne, soutenu en septembre 2007.
- 3 "Sur les grèves plates les vagues attaquant de front le moulin et ses digues risqueraient souvent de le mettre à mal. Reste un seul point – et c'est, croyons-nous, celui qui fut choisi – l'estuaire des fleuves et des rivières entourées de terrains marécageux et d'alluvions.", P. Veyrin, 1936, p. 415.
- 4 *Plan de Bayonne avec les environs* daté de 1724, conservé aux archives de la bibliothèque municipale de Bayonne. Ce plan très précis et clair permet de distinguer aisément les moulins du Sault, de Boyer et de Castera sur les bords de l'Adour au quartier Saint-Esprit. Des étangs de forme rectangulaire se trouvent à l'arrière des moulins, tandis que des canaux permettent de les approvisionner.
- 5 Extrait de Boithias & La Verhne, 1989, p. 145.
- 6 *Jusant* signifie marée basse par opposition au *flux* qui désigne la marée montante.
- 7 Le site Internet du moulin du Birlot sur l'île de Bréhat propose une animation très didactique sur le fonctionnement du moulin à mer (http://www.bretagne-net.com/moulin_brehat/fonct.htm), ainsi que l'ouvrage de Boithias & La Verhne, 1989, p. 131.
- 8 Extrait de Barraud, 2006, p. 6.
- 9 Gaucheron A.- "Le moulin à marée de Trégastel", dans *Actes du 5^{ème} Symposium de Molinologie*, Claye-Souilly, 1982.
- 10 Extrait de Daumas, 1980, p. 357.
- 11 Ce plan est disponible au service des Archives de Bayonne.
- 12 Le moulin de Tarride est déjà présent sur une carte très ancienne datée de 1599. Extrait de l'atlas *Topographiae Galliae*, Francfort, 1657. Côte : GE F 748, T.3. Bayonne, planche 30. Disponible au Département des cartes et plans de la BNF.
- 13 Cette carte est visible au Département des cartes et plans de la BNF. Elle fait partie des documents cédés à la BNF par le service d'hydrographie marine, sa côte : portefeuille 58, division 4, pièce 11.
- 14 Le moulin d'Anglade ou de la Mufale (*molindinum de la mufala*) fut construit par Arnaud Loup de Bessabat, évêque de Bayonne, à l'endroit que nous nommons aujourd'hui Balichon, d'après Ducéré 1998, notice Balichon.
- 15 Broca, 1996, p. 9.
- 16 Carte extraite d'un microfilm conservé au Département des estampes et photographies de la BNF. *Plan des biens et héritages pris pour l'emplacement et construction des nouveaux ouvrages de fortifications faits à la Ville haute de Bayonne, depuis l'année 1680, entre la rivière de l'Adour et celle de la Nive, tant dehors que dedans*.
- 17 Cette carte est extraite du Département des estampes et photographies de la BNF, côte cliché : RC-A-31239, côte document : VA-64(5). Reproduite également dans Boithias & La Verhne, 1989, p. 21 et Veyrin, 1936, p. 416.
- 18 Le plan de Simencas est extrait de l'ouvrage de Lamant-Duhart, 1992, p. 113.
- 19 Desport et alii, 1992, p. 221.
- 20 Veyrin, 1936, p. 414-423.
- 21 Veyrin, 1936, p. 419-420. L'auteur évoque le moulin bâti dans le quartier de Bordagain/Marinela à Ciboure. Les multiples aménagements depuis sa dispari-

tion ne permettent plus aujourd'hui de le restituer. Cependant, l'auteur évoque la présence de "flaques stagnantes" à cet endroit qui évoquent l'imposante présence des marées encore aujourd'hui.

- 22 Broca, 1996, p. 1-65.
- 23 De la page 8 à 31 de son article, il apporte de nombreuses informations sur le moulin de la Ville et retranscrit la patente d'Henri IV autorisant la construction de deux moulins. Un seul fut érigé. L'original de cette patente se trouve dans les archives de Bayonne sous la côte BB 17.
- 24 Broca, 1996, p. 6.
- 25 Archives communales de Bayonne : DD 10 42. Il est fait mention de l'utilisation des fossés de la ville pour le moulin, je cite : "[...] lorsque la marée monte et entre de l'eau par un canal passant soubz le baz de la place Gramont et ensuite soubz ledit moulin entre dans (le fossé) le long des murailles de ladite ville [...] et lors du reflux du retour de la marée d'eau qui avoit entré dans ledit fossé pendant le montant fait moudre ledit moulin etc."
- 26 Daumas, 1980, p. 351-382.
- 27 Maurice Daumas mentionne dans ses notes de bas de page ses références : les Archives de Bayonne et celles de la direction départementale de l'équipement des Pyrénées Atlantiques (Daumas, 1980, p. 391). Sa description ressemble fortement à celle d'Eugène Goyhenetche, 1990, p. 206-209. L'auteur oublie de mentionner les moulins de Boyer et celui du Sault. Le moulin de Saint-Bernard est bien évoqué mais l'auteur fait remonter le bâtiment à un siècle seulement, soit le XIX^e siècle : *Le moulin est établi sur la rive gauche du ruisseau, à une centaine de mètres de son confluent avec l'Adour. Le bâtiment du moulin est flanqué d'une maison d'habitation construite à la même époque que lui, il y a un siècle.* (Daumas, 1980, p. 391). Or, d'après Comex, GG 200 n° 63, 1367, le moulin est mentionné dans un document du XIV^e concernant une réparation survenue après une guerre entre Labourdins et Bayonnais. Le moulin de Bacheforès est une fois de plus omis des publications et celle-ci ne fait pas exception. Enfin, l'auteur se méprend sur le moulin de Biletorte qui n'est plus aujourd'hui qu'une dépendance.
- 28 *Les moulins à mer et les anciens meuniers du littoral : mouleurs, piqueurs, porteurs et moulageurs*, Saint-Germain Lembron, Créer, 1989.
- 29 Les auteurs citent leurs références : Archives de Bayonne DD2 p. 19, BB 59 p. 20 et des cartes du Musée Basque ainsi que l'article de Philippe Veyrin et non Pierre (p. 19). Le moulin de la Ville a bien existé rue Port-Neuf et non Pont-Neuf.
- 30 Boithias & La Verhne, 1989, p. 19.
- 31 Boithias & La Verhne, 1989, p. 20.
- 32 Cette carte peut être consultée aux Archives communales de Bayonne : *Plan de Bayonne avec les environs* daté de 1724.
- 33 Veyrin, 1936, p. 416.
- 34 Sa côte est : 1^e-D.47. Elle date de 1887.
- 35 Claire Noblia, présidente de l'association *Ardatza-Arroudet* a eu l'opportunité de les photographier.
- 36 Mane, 2005, p. 27-39.
- 37 Extrait de l'article de Massounie, Serna et alii, 2002, p. 100.
- 38 D'après Mélanie Comex, extrait de GG 200, n°63, 1367. (p. 114).
- 39 Viollet, 2006, p. 46.
- 40 Rivals, 1976, p. 34.
- 41 Orsatelli, 1979, p. 141.
- 42 Eperlding, 1982, p. 97.
- 43 Deloffre, 1992, p. 12.

Notes (suite)

- 44 Eperlding, 1982, p. 83.
- 45 Noblia, 2003, p. 294.
- 46 Sur les meules des carrières d'Artzamendi, Dendaletche C., Saint-Lèbe N., "L'artisanat lapidaire sur le massif Artzamendi de 1741 à nos jours, extraction et évacuation des meules, lauzes et autres", *Bulletin du Musée Basque*, 1997, p. 1-20.
- 47 Gaucheron, 1982, p. 178.
- 48 Boithias, 1989, p. 143.
- 49 Boithias, 1989, p. 173.
- 50 Deloffre, 1992, p. 9.

Bibliographie

Barraud R.- "La rivière aménagée et le moulin à eau : processus d'évolution et perspectives de gestion des paysans hérités", 2^e partie, dans *Moulins de France, Revue de la Fédération Française des Amis des Moulins*, n°65, janvier 2006, p. 6-11.

Boithias J.-L., La Vernhe A.- *Les moulins à mer et les anciens meuniers du littoral : mouleurs, piqueurs, porteurs et moulageurs*, Saint-Germain Lembron, Créer, 1989.

Broca R.- "Autour de nos moulins 1296-1996", *Revue d'histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas Adour*, Bayonne, 1996, p. 1-65.

Comex M.- "L'abbaye de Saint-Bernard : rappel historique" in *Revue d'histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, n°157, 2002, p. 105-137.

Comex M.- "La communauté religieuse de Saint-Bernard et son organisation" in *Revue d'histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, n°157, 2002, p. 137-162.

Daumas M.- *Archéologie industrielle en France*, édition Robert Laffont, Paris, 1980.

Desport G. et *alii* - Saint-Jean-de-Luz, tome 1, collection Karrikez Herriak, 1992.

Ducéré E.- *Dictionnaire historique de la ville de Bayonne*, Lafitte reprints, Marseille, 1998.

Eperlding E.- "Les pierres à moulins et l'industrie meulière de la Ferté-sous-Jouarre", *Les moulins*, publication semestrielle de la fédération française des amis des moulins, n°7, 1982, p. 83-111.

Gaucheron A.- "Le moulin à marée de Trégastel", dans *Actes du 5^e Symposium de Molinologie*, Claye-Souilly, 1982.

Goyhenetche E.- *Bayonne et la région bayonnaise du XII^e au XV^e siècle*, Euskal herriko unibertsitatea, Bayonne, 1990.

Lamant-Duhart H.- *Ciboure*, Ekaina, Saint-Jean-de-Luz, 1992.

Mane P.- "Images médiévales du moulin à eau" dans *Du moulin à l'usine, implantations industrielles du X^e au XX^e siècle*, éditions Privat, Toulouse, 2005, p. 16-26.

Massounie D., Serna V., Hilaire Pére L.- *Archives, objets et images des constructions de l'eau au Moyen-Âge à l'ère industrielle*, ENS éditions, Lyon 2002.

Bibliographie (suite)

Noblia C.- "les meules à grains", *Bulletin du Musée Basque, Harria eta Herria*, Hors-série, 2003, p. 289-312.

Orsatelli J. – *Les moulins, moulins à vent, à eau*, édition Jeanne Lafitte, Marseille, 1979.

Rivals Cl.- *Le moulin à vent et le meunier dans la société traditionnelle française : une symbolique sociale*, Empreintes édition, Paris, 1976.

Rivals Cl.- *Le moulin à vent et le meunier dans la société traditionnelle française*, édition Serg, Paris, 1976.

Veyrin P.- "Les moulins à marée du Pays Basque" dans *Bulletin du Musée Basque*, Bayonne, mars-avril 1936, p. 414-423.

Viollet P.-L.- *Histoire de l'énergie hydraulique, Moulins, pompes, roues et turbines de l'Antiquité au XX^e siècle*, Presses de l'école nationale des Ponts et Chaussées, Paris, 2005.

LE MÉGALITHISME EN NAVARRE ÉTAT DES CONNAISSANCES (*)

Maria Amor
BEGUIRISTAIN
(**)

Nous présentons un état de la recherche sur le mégalithisme en Navarre (Espagne). Les découvertes effectuées ces 15 dernières années confirment et nuancent l'importance inégale que revêt cette manifestation archéologique dans les trois zones géographiques différenciées que sont : la Montagne, la Zone moyenne et la Ribéra. Nous présentons également quelques projets de recherche.

31

Erakustera emaiten da Espainiako Nabarran harrhandi eraikuntzaz ikerketa zer heinetan den. Azken 15 urtetan egin diren aurkitzek baieztatzen dute, berexkuntzak ekharriz alta, arkeologiako agerpen horrek hartzen duen leku ezberdina hirur lurraldetan : Mendialdean, Arte-herrian, Errioxan. Ikerketato langai batzu aitzineratzen dira ere.

■ 1 - Présentation

Bien qu'il ne fasse pas l'objet d'une actualité permanente, à la différence d'autres thèmes de recherche, par exemple sur l'origine de l'homme ou sur les conséquences de la révolution néolithique, le mégalithisme est l'une des manifestations archéologiques qui, au sein de la préhistoire européenne, a donné lieu à l'un des débats les plus féconds et les plus riches. Les grands blocs de pierre qui se découpent habituellement dans le paysage, ont marqué de leur empreinte la gestation de nombreuses légendes ainsi que des explications de type populaire, relevant fréquemment de la catégorie des mythes des origines¹.

À la fin du XIX^e siècle, les monuments mégalithiques furent le point de départ de la recherche préhistorique en Navarre. Voilà 120 ans que l'*Académie Royale d'Histoire* de Madrid a envoyé une circulaire à la *Commission des Monuments de Navarre*, incitant ses membres à "prospector de vastes zones afin de découvrir des monuments mégalithiques, comme le faisaient leurs collègues français"². Comme je le dirai

plus loin, peu de temps après, en 1894, les premiers mégalithes furent découverts dans la sierra d'Aralar. Ces types de constructions éveillèrent l'intérêt de groupes d'amateurs de montagne, d'où le nombre élevé de monuments identifiés dans la zone la plus escarpée et la plus septentrionale de notre région. Cette prospection, involontairement sélective, centrée sur la zone pyrénéenne et ses abords immédiats où, les fins de semaine, accouraient des montagnards décidés à découvrir de nouveaux monuments, a joué un rôle important dans la formulation d'une théorie explicative du phénomène mégalithique, laquelle a dominé la recherche jusqu'à une époque bien avancée des années 80 de notre XX^e siècle. C'est la théorie dite de la *culture pyrénéenne*, mise en forme par Bosch Gimpera et développée dans sa synthèse sur la Péninsule ibérique, reconsidérée et reformulée par Luis Péricot. Cette thèse fut consolidée grâce à l'apport d'arguments paléoethnographiques, par J.-M. de Barandiaran, dans sa recherche centrée dans les Pyrénées occidentales (dès 1916). Au sein de ce cadre explicatif, le mégalithisme était présenté comme un phénomène éminemment montagnard, prioritairement lié à des économies dominées par le pastoralisme et la transhumance.

En ce qui concerne l'origine du phénomène mégalithique, la position de Bosch Gimpera est bien connue : défenseur à outrance d'un occidentalisme nourri d'indigénisme et d'évolutionnisme, dans la lignée de Cartailhac (1886), opposé aux thèses orientalistes et diffusionnistes défendues par des chercheurs de la dimension de G. Childe. Je ne prétends pas me perdre dans les controverses engendrées par l'historiographie européenne de la première moitié du XX^e siècle, ayant trait à l'origine du mégalithisme, ni dans l'apport décisif de C. Renfrew (1973) au débat concernant la chronologie et la genèse du mégalithique³. Je me limiterai à dresser un rapide bilan des axes parcourus par la recherche sur le mégalithisme navarrais à l'aube du III^e millénaire de notre ère, en mettant en relief les principales nouveautés concernant ce phénomène archéologique, en particulier dans ses manifestations dolméniques.

Il me paraît utile de rappeler, dans cette présentation, qu'en Navarre, le phénomène mégalithique se déploie sur une large échelle de temps, avec des monuments dont l'utilisation s'est prolongée quasiment pendant un millénaire. Il débute au Néolithique moyen-final avec des constructions dolméniques qui, au cours du Chalcolithique, se font plus complexes et plus diversifiées dans leur forme. On cesse de les édifier, mais pas de les utiliser, pendant l'Âge du bronze, et le phénomène est réactivé, sous une nouvelle version, durant l'Âge du fer, avec les *baratz* ou *cromlechs*. Dolmens et cromlechs sont des constructions de caractère funéraire, les premiers sont liés à un rituel d'inhumation, les seconds, d'incinération ; ils vont de pair avec des menhirs et quelques structures tumulaires, dont le caractère culturel ou fonctionnel est dif-

ficile à déterminer, faute de fouilles. Dans la région, au III^e millénaire av. J.-C., durant l'expansion mégalithique, différents types de dolmens coexistent, avec des tombes semi-hypogées ou nettement hypogées, des fosses correspondant à des enterrements individuels à l'air libre et en grottes, des niveaux d'enterrements répétés en grottes et sous abris rocheux, etc.⁴ On est en présence d'une vaste hétérogénéité formelle, reflet d'un monde en ébullition, aux frontières très perméables.

Comme je l'ai dit plus haut, nous analyserons les nouveautés en matière de recherche sur le mégalithisme régional, en centrant l'analyse sur les principales nouveautés survenues au changement de millénaire.

■ 2 - Quelques références aux chercheurs

En Navarre péninsulaire, les débuts de la recherche préhistorique coïncident avec les découvertes mégalithiques. Comme il est dit plus haut, ils datent de la fin du XIX^e siècle, alors que leur publication n'a lieu qu'au XX^e siècle bien avancé. Ce furent des membres de la *Commission des Monuments de Navarre*⁵ qui, à l'instigation de l'*Académie Royale d'Histoire*, identifièrent les premières constructions dolméniques dans la sierra d'Aralar, sierra qui, avec le temps, se révélera être l'un des noyaux les plus emblématiques et les plus riches de cette manifestation archéologique⁶. Les résultats de l'intervention archéologique de Juan de Iturralde y Suit, qui eut lieu en 1894, l'année même de la découverte des premiers dolmens, donnèrent lieu à une publication posthume, en 1911⁷. À partir de 1915, le célèbre anthropologue Telesforo de Aranzadi, qui depuis 1919 travaillait en équipe avec José Miguel de Barandiaran et Enrique de Eguren, participa aux fouilles dans la station mégalithique de l'Aralar navarrais. Dans le premier quart du XX^e siècle, les fouilles réalisées sous la direction d'Aranzadi livrèrent une riche collection de restes humains qui furent à la base des descriptions du type *pyrénéen occidental* préhistorique⁸. De son côté, J.-M. de Barandiaran entreprit, durant plusieurs années, un travail quasi ininterrompu de prospection qui le conduisit à découvrir divers monuments mégalithiques, essentiellement dans le milieu pyrénéen : Sierra de Ataun-Burunda, Auritzberri, Abodi, Leizaran, Lesaca⁹, etc. Sa fameuse longévité lui permit d'être l'infatigable maître de plusieurs générations de spécialistes du mégalithisme basque¹⁰.

Parallèlement et prolongeant son activité tout au long du XX^e siècle, divers chercheurs ont mené à bien un travail notoire de recensement et d'élaboration de catalogues de monuments. Parmi eux, il faut rendre hommage à Jesús Elósegui¹¹, Tomás López Sellés¹², Francisco Ondarra¹³ et Francisco Ripa¹⁴, disparus aujourd'hui.

Depuis l'*Institution Principe de Viana*, de la *Députation Forale de*

Navarre, l'activité archéologique consacrée au mégalithisme a compté, entre 1955 et 1965, avec la figure marquante du professeur Maluquer de Motes (1955 ; 1963). Il dirigea les fouilles de certains des dolmens les plus originaux du territoire navarrais. Parmi ses interventions on notera celles effectuées dans ceux d'Artajona, avec leurs portes perforées, dans la galerie couverte d'Arrako et dans le dolmen de Sakulo dans la vallée du Roncal, de même que dans plusieurs endroits de Navascués et de Bigüézal. À son travail sur le terrain il convient d'ajouter son action pour la mise en valeur du mégalithisme navarrais, ainsi que les parallèles établis sur ce phénomène, suscitant ainsi l'intérêt du monde universitaire pour cette manifestation si particulière.

En 1976 fut publié le résultat des fouilles effectuées sous ma direction dans le dolmen de Miruatzta (Echarri Aranaz), dolmen qui fut découvert par J.-M. de Barandiaran. Il mérite une mention spéciale car ce furent les seules fouilles effectuées dans un dolmen en Navarre, entre les campagnes des années soixante du Dr Maluquer de Motes et celles qui auraient lieu dans les années quatre-vingt dix. De même il faut noter son volumineux tumulus de pierres accompagné d'un anneau périphérique fait de lames imbriquées, de forme triangulaire.

La publication par Juan M^e Apellániz du catalogue de dolmens (1973), partie de sa thèse doctorale, fut également marquante. Son apport fut rapidement dépassé par les travaux du dernier tiers du XX^e siècle, en particulier par ceux de Teresa Andrés qui a étudié le mégalithisme navarrais dans sa plus large dimension, en incluant la vallée de l'Ebre (à partir de 1977). Son travail d'identification et de révision des mégalithes déjà connus - conjointement à tout type de structures funéraires du Néolithique et du Chalcolithique - nous livre une étude rigoureuse des architectures et des éléments de la culture matérielle qu'elles renferment. La chronologie, la révision et la nouvelle mise en valeur de quelques monuments particuliers, la relation avec d'autres foyers, de même que l'intégration du mégalithisme régional dans un cadre interprétatif conforme aux tendances les plus en vue, constituent l'un des apports les plus remarquables de cette scientifique¹⁵.

Cependant, le travail de prospection n'est pas achevé, et la publication sur de bonnes fiches et en cartographie digitale d'un nouveau catalogue complet des mégalithes de cette Communauté devient nécessaire, étant donné que la liste de ces derniers a considérablement augmenté¹⁶.

■ 3 - Nouveautés de la fin du XX^e siècle

À partir de 1990, après des années d'apparent désintérêt pour cette manifestation archéologique, divers milieux réactivèrent la recherche sur ce phénomène mégalithique. D'un côté, le travail de prospection a

ÉTUDES ET RECHERCHES

été poursuivi, avec pour conséquence la découverte de nouveaux monuments dans des zones déjà connues, ainsi que la découverte de constructions mégalithiques dans des régions qui en étaient jusqu'ici dépourvues ou qui en contenaient très peu. D'un autre côté on a débuté des fouilles dans quelques dolmens dont l'étude fut abordée d'un point de vue pluridisciplinaire, avec des résultats de grand intérêt. Les nouveaux outils informatiques et la représentation cartographique digitale seront mis en œuvre dans l'étude du mégalithisme de la Navarre, et ce, avec des résultats prometteurs. Enfin, l'autre aspect intéressant est l'essai de nouvelles hypothèses interprétatives d'importation appliquées à notre mégalithisme. Voyons comment ont été obtenus ces résultats.

A - La prospection

Les nouvelles découvertes sont le résultat du travail ininterrompu des prospecteurs habituels poursuivant leur collecte de terrain¹⁷. De nouveaux prospecteurs se sont manifestés, en particulier dans les zones de faible "tradition montagnarde"¹⁸. Dans une moindre mesure, les découvertes ont lieu dans le cadre de projets de recherche établis par les instances officielles pour des *Inventaires archéologiques* de la Communauté, ou par l'*Université de Navarre*. Afin de quantifier ces nouvelles trouvailles, je comparerai les deux derniers catalogues ayant vu le jour, celui de F. Ripa (1991-1992)¹⁹ et celui de Barrero et col. (Hilharriak, 2005)²⁰.

Dans le premier on note le rapport suivant :

TABLEAU 1 (Catalogue 1991-92)

REGIONS	DOLMENS	CROMLECHS	TUMULUS	MENHIRS
42	434	452	198	79

Dans le dernier catalogue de 2005, la distribution par régions passe de 42 à 50 du fait du découpage d'une région antérieure et de l'incorporation de nouvelles zones pourvues en mégalithes. Si l'on compare les deux tableaux on note, à l'évidence, l'important travail de prospection développé durant cette période. Les résultats peuvent être ainsi formulés²¹ (Tableau 2) : le nombre de dolmens catalogués est passé de 434 à 508, celui des crom-

TABLEAU 2 (Catalogue 2005)				
REGIONS	DOLMENS	CROMLECHS	TUMULUS	MENHIRS
1	1	68	5	
2	5	163	10	2
3	8	11	1	1
4	10	6	5	1
5	41	16	3	7
6	12		2	
7	9	30	5	5
8	19	8	6	9
9	7	58	8	8
10			1	
11	5		1	
12	40	7	13	3
13	31	60	17	13
14	35	51	11	9
15	19	24	11	10
16	1			
17	13		10	1
18	3			
19	18			
20	14		8	1
21	15		1	2
22	5		5	
23	2			
24	9		1	2
25	6	14	4	1
26	10			
27	12	26	11	
28	2	15	3	
29	7	49	4	2
30	11	1	3	1
31			2	
32	10	1	4	
33	3			
34	22		2	
35			1	2
36	23	1	65	21
37	12	6	25	5
38	3		2	
39				1
40			1	
41	9			1
42	11		3	2
43	7	2	1	3
44	3		3	
45	1			1
46	4		4	3
47	2			1
48	12			1
49	15			1
50	1			1
TOTAUX	508	617	262	121

lechs de 452 à 617, celui des tumulus de 198 à 262 et celui des menhirs de 79 à 121. À moins d'en fouiller la totalité, ce qui est impossible, nous n'avons aucune certitude quant à l'époque de leur construction, leur utilisation ou leur identité. Devant cette impossibilité, nous nous contenterons de mettre en rapport ce dont nous disposons.

Si, compte tenu du dernier catalogue, on observe une carte de répartition, on a bien la confirmation que le mégalithisme est préférentiellement un épisode montagnard, de haute et moyenne montagne, même si les découvertes récentes l'ont étendu à la Zone Sud (Fig. 1).

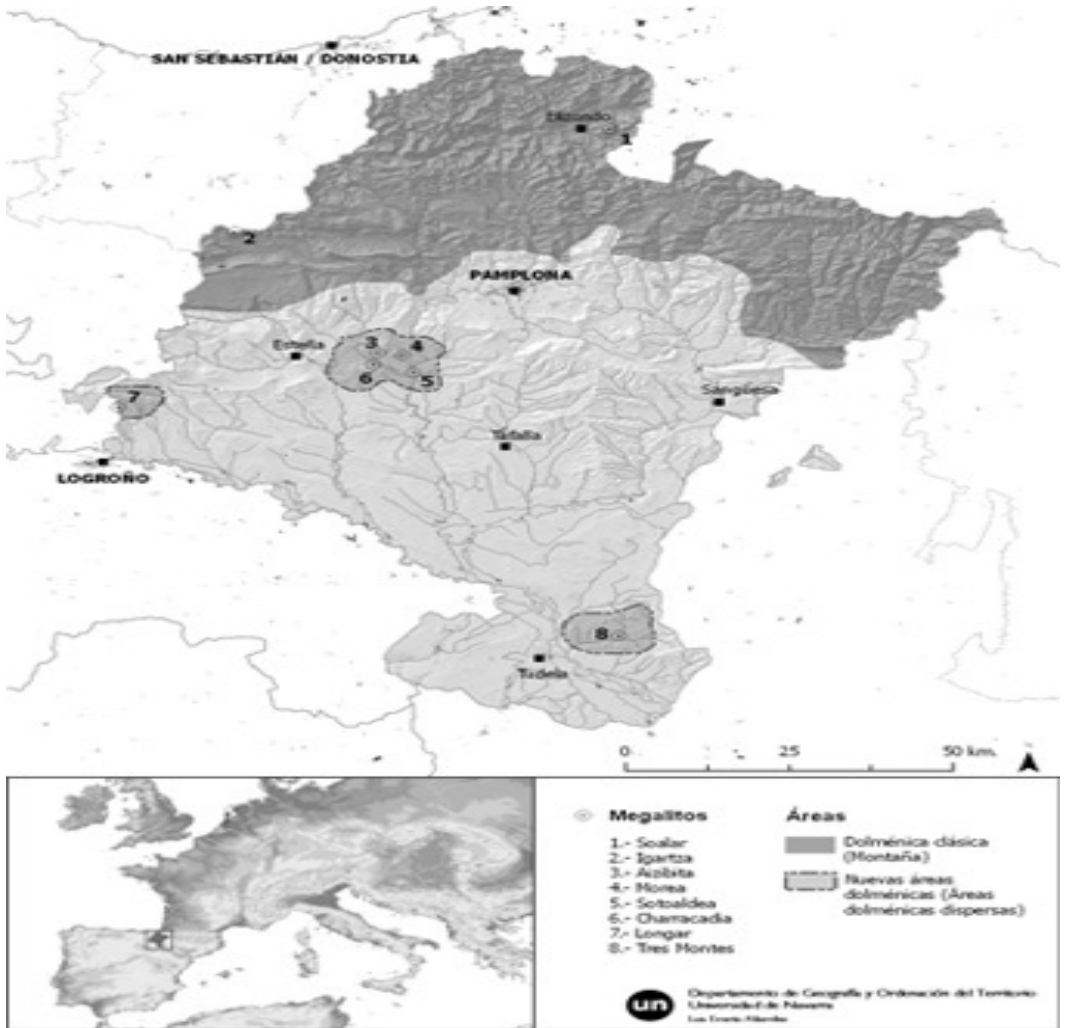


Fig. 1 : Distribution des aires dolméniques en Navarre et localisation des mégalithes étudiés dans le texte (cartographie de L. Erneta, coordonnées Hilharriak, 2005).

De plus, la lecture de ce dernier catalogue confirme une distribution des cromlechs dans la région océanique, avec une dispersion vers l'est limitée par la vallée de Salazar et vers le sud par les sierras de Urbasa et Andia, ligne de division entre les versants atlantique et méditerranéen. Cependant on n'explique pas facilement son absence dans des régions océaniques comme la sierra d'Aralar (régions 16 à 20), de forte concentration dolménique, ou dans les vallées de Larraun, Ulzama, Juslapeña ou Esteribar (les aires 21, 22, 23 et 24 respectivement). De même il n'est pas facile d'expliquer l'absence de dolmen dans le bassin de Pampelune, contrée pré-pyrénéenne qui fit l'objet d'une intense prospection systématique. Étant donnée leur simplicité intrinsèque, les menhirs ne semblent pas limités à une zone climatique spécifique. En marge de leurs caractères indéfinis tant du point de vue chronologique que fonctionnel, ils semblent disséminés dans toute l'aire géographique, du nord au sud et de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de Larrun (région n° 3) aux Bardenas et Viana (n°s 50 et 45), et des sierras d'Illon-Leire (n° 49) à celle de Lokiz (n° 35).

B - Interventions depuis 1990

Il est probable que la réactivation des fouilles dans les dolmens navarrais résulte de l'impulsion que la *Nouvelle archéologie* a donnée à cette manifestation du passé dans d'autres régions d'Europe. Les actions menées sur le terrain archéologique ces dernières années en Navarre et par ordre alphabétique, sont les suivantes :

Aizibita (Cirauqui, *Zone moyenne*)

Ce dolmen (Fig. 2) découvert en 1990 par D. Jesús Aramendia, fut fouillé sous ma direction entre 1991 et 1995. Divers articles furent publiés dans l'attente d'un mémoire définitif²². La technique de fouille a permis de différencier 7 niveaux archéologiques, certains étant parfaitement séparés des couches contiguës par des sols de pierre. Cette séparation entre dépôts facilite la lecture de la biographie du monument. Parmi les trouvailles les plus remarquables il faut signaler :

- *des pièces lithiques* : quasiment une centaine de pièces sont en silex taillé, parmi elles, des pointes de flèches de typologie variée (33 pointes : foliacées, rhomboïdales, à ailettes en appendice, à pédoncule, à pédoncule et ailettes) – (Fig. 3 et 4) -, des lames à retouche plate, une grande lame, quelque grattoir, etc. On récupéra d'autres objets en pierre, comme ces 17 pièces perforées et polies, en roche dure, appelées "perles de collier", d'où se détachent huit perles de grande taille, quatre avec une perforation en forme de T et quatre autres grandes perles avec des perforations conventionnelles (Fig. 5).
- *Industrie osseuse* : on a dénombré plus de 500 fragments de per-



Fig. 2 : Vue générale du dolmen d'Aizibita lors des fouilles du niveau n° 1.

Fig. 3 : Sélection de pointes de flèches d'Aizibita.



Fig. 5 : Grandes perles perforées d'Aizibita et statue menhir de St-Théodoric qui montre une sorte de collier avec une grosse perle, suggérant leur probable utilisation (d'après Beguiristain 2007 et Bague et D'Anna).

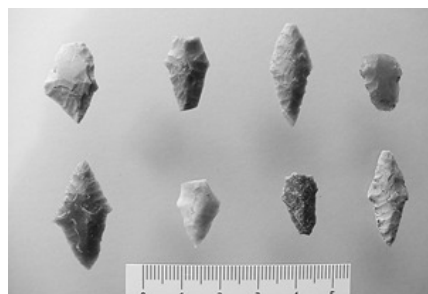


Fig. 4 : Pointes de pédoncules et ailettes d'Aizibita.

les discoïdes planes en mauvais état (étant donné les fragments, ils devaient correspondre à une centaine d'éléments complets) et une de type cylindrique. On récupéra un bouton hémisphérique, également en os (élément fortement lié à l'horizon campaniforme), montrant une perforation en V et plusieurs coquillages marins.

- *Les restes de poterie* attirent moins l'attention, car il s'agit de céramique commune.

- *En ce qui concerne le métal*, on récupéra un poinçon à deux pointes, en cuivre.

- *Les restes anthropologiques* exhumés sont importants, du fait de leur quantité (près d'une centaine) ainsi que du large spectre d'individus d'âge et de sexe différents. Certains ont en outre, d'importantes lésions.

Du point de vue chronologique, son utilisation débuta au Néolithique final, culmina au Chalcolithique, puis, de façon sporadique, il fut uti-

lisé en plein Âge du bronze, comme le montrent le mobilier et les datations absolues des restes squelettiques.

Charracadía (Cirauqui, *Zone moyenne*)

Cette tombe à couloir, découverte par Antonio Alcalá en 1991, fut fouillée par le Département d'histoire de l'Université de Navarre en 1999 et 2000, sous la direction de Beguiristain et Vélaz. Située au sommet du mont San Cristóbal, elle a subi de nombreuses dégradations avant notre intervention. Un tumulus pierreux ovale enserrait huit orthostates formant une chambre allongée de 1,90 x 3,5 mètres environ, ainsi qu'une partie d'un corridor d'accès. Au fond de la chambre, un grand bloc de pierre, pourvu d'une entaille, était appuyé sur l'orthostate de tête. Il est probable que cela était relié à un système de fermeture ainsi qu'à une fosse mise en évidence lors de la fouille et qui séparait le corridor, mal défini, de la chambre. Une grande lause était également conservée ; déplacée sur le tumulus, elle devait faire partie de la couverture et portait une croix incisée, œuvre de quelque visiteur voulant ainsi "christianiser" cette enceinte. La fouille de la chambre et du corridor, ainsi que d'une partie du tumulus, a permis de récupérer plus d'une centaine de pièces lithiques, parmi lesquelles, un lot conséquent de pointes de flèche de typologie variable (foliacées, rhomboïdales, pédonculées, à pédoncules et ailettes à peine prononcées, à pédoncules et ailettes développées...), des éléments de parure individuelle en écaille et os, des céramiques de forme et de technologie également diverses ainsi que des vestiges témoignant de l'utilisation de Charracadía à des époques historiques (ce fut, par exemple, un lieu stratégique durant les guerres carlistes au XIX^e siècle)²³. Le décompte des axes ou, en leur absence, des apophyses odontoïdes, le nombre de maxillaires non compatibles ainsi que celui de pièces dentaires, nous a permis de calculer que le nombre d'individus déposés dans Charracadía dépasse largement les 55. En outre, le décompte des dents isolées ainsi que leur degré de développement dans les mandibules conservées, permettent de calculer les âges des morts²⁴. Ce calcul confirme une tendance déjà observée à Aizibita, à savoir l'importance numérique d'une population infantile et juvénile²⁵. Si l'on en juge par les datations au C14 ainsi que par le mobilier récupéré, l'époque d'utilisation maximale de ce mégalithe coïncide avec le Chalcolithique.

Igartza W (Ataun-Urdiain. *Montagne*)

Découverte en 1917 par J.-M. de Barandiaran et E. de Eguren, cette tombe à couloir est en mauvais état de conservation. Elle est exceptionnelle du fait de sa typologie en milieu montagnard. En 1995, J. A. Mujika dirigea une campagne de fouilles qui confirma la typologie du monument et apporta des informations sur des aspects touchant la construction de sa chambre rectangulaire, du corridor ainsi que du tumulus. On put dater la masse charbonneuse située à sa base, confir-

mant ainsi qu'il fut édifié lors de la première phase mégalithique régionale ; cependant les rares matériaux récupérés sont plus proches d'un contexte Chalcolithique²⁶.

Longar (Viana, Ribera)

Cet enterrement hypogé fut découvert en 1989 par Luis Arazuri ; il fut fouillé entre 1991-1993 par Javier Armendáriz et Susana Irigaray²⁷. Il est situé dans l'aire d'influence de la Rioja, dans un cadre montagneux dominant un ample panorama surplombant la cuvette de l'Ebre. Son système de construction attira l'attention du fait du creusement de la chambre dans la roche, recouverte par un muret de grès. Deux grandes lauses formaient sa couverture voûtée. L'une d'elles se fractura, scellant en partie le dépôt funéraire et conservant quelques "paquets mortuaires". Un petit corridor, doté d'une porte perforée, délimitait l'accès à la chambre. Parmi le mobilier récupéré il faut noter un grand nombre de pointes de flèches²⁸, des éléments de parure personnelle ainsi que des restes humains appartenant à plus de cent individus. Les dates obtenues par C14 ainsi que la typologie des restes archéologiques le situent au Chalcolithique.

Morea (Mañeru. Zone moyenne)

Dolmen découvert par Antonio Alcalá et Alberto Aceldegui. Il se trouve à droite du chemin qui, depuis l'agglomération de Mañeru, monte vers le lieu connu sous le nom d'Altos de Morea, d'où il tire son nom. Les travaux d'aménagement du chemin ont altéré tout du long sa structure générale, mettant à découvert quelques orthostates ainsi que des restes humains. Il fut fouillé en 1997 et 1998, sous la direction de D. Vélaz, sa publication est en cours²⁹. Il semble qu'il s'agisse d'une chambre funéraire de plan rectangulaire, résultant de la combinaison d'orthostates - dont trois demeuraient en place au moment de la fouille - et d'un muret de pierre. La typologie d'une bonne partie du matériel récupéré correspond à un Chalcolithique avancé ainsi qu'à l'Âge du bronze, ce qui coïncide en partie avec les autres monuments de la Vallée du Salado (Aizibita, Charracadia et Sotoaldea).

Soalar (Baztán, Montagne)

En intervenant sur ce menhir (Fig. 6) on a pu le récupérer et l'analyser minutieusement au point de l'identifier à une stèle-menhir, grâce à l'étude qu'en firent Bueno *et alii*³⁰. En 1976, F. Ondarra l'avait déjà fait connaître en tant que menhir³¹. Une série de circonstances conduisit à sa redécouverte en tant que stèle anthropomorphe portant des gravures ; on peut la voir aujourd'hui au Musée Jorge Oteiza d'Elizondo. Réalisée en grès rouge autochtone, du Baztán, elle était dressée dans le col de Soalar afin d'être vue de loin. Elle pèse près de 3000 kg et, bien qu'incomplète, elle mesure 4,5 m. Elle constitue, par ses éléments

graphiques, une véritable exception au sein du panorama régional. Son histoire ainsi que son étude critique récemment publiées, ont placé le mégalithisme navarrais au sein d'un monde symbolique qui est celui de l'horizon mégalithique d'Europe occidentale. Pour P. Bueno, R. Balbin et R. Barroso, la statue de Soalar doit être mise en relation avec un code de croyances bien établies dans le panorama mégalithique de l'Europe atlantique, entre le Chalcolithique et l'Âge du bronze³².



Fig. 6 :
Emplacement actuel de la stèle-menhir
de Soalar (Baztán), au Musée d'Elizondo.

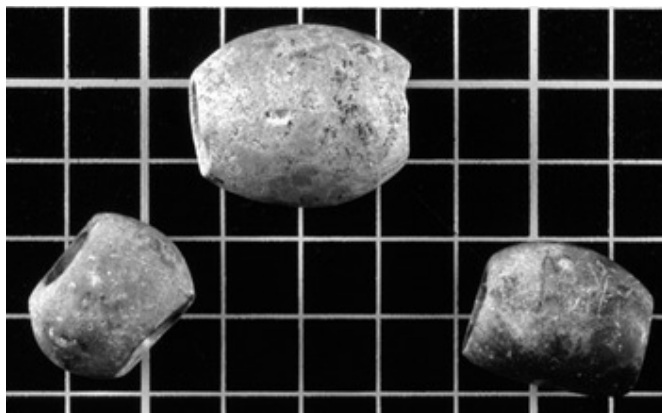


Fig. 7 : Objets d'ornement personnel de Sotoaldea.

Sotoaldea (Mañeru, Zone moyenne)

Cette structure mégalithique se trouve sur une terrasse de la rive droite de l'Arga. Sa découverte a été le fruit d'une prospection systématique de la contrée, coïncidant avec la destruction avec des moyens mécaniques, par le propriétaire du terrain, d'un monticule artificiel qui entravait les travaux agricoles. Ce concours de circonstances conduisit à des fouilles urgentes (en décembre 2000 et janvier 2001). Du point de vue de sa construction, la grande nouveauté réside dans le fait que le tumulus fut construit en incluant deux anneaux de pierre concentriques où alternent des grands galets de rivière avec des lames de grès. Divers arguments favorisent l'idée que le tumulus protégeait une structure de type chambre. En dépit de sa destruction intentionnelle, on récupéra les restes osseux de quatre individus ainsi que quelques pièces de mobilier (Fig. 7). Si l'on veut avoir une connaissance plus précise de cette structure on peut consulter le mémoire publié à partir de cette intervention³³.

Tres Montes (Bardenas Reales. *Ribera*)

Il se trouve près de Tudela, à 9 km en ligne droite depuis l'Ebre. Il fut découvert à l'occasion d'une rigoureuse prospection effectuée dans cette région historique de la Ribera navarraise, par J. Sesma et M^a L. Garcia, pour leurs thèses doctorales respectives. Cette prospection eut pour conséquence la découverte d'un grand nombre d'agglomérations et de lieux qui furent exploités sur une large échelle de temps, ainsi qu'une construction unique correspondant à un enterrement collectif³⁴. Du point de vue architectural, Tres Montes possède une grande chambre hypogée de plan rectangulaire, creusée dans les niveaux géologiques de la colline, doublée et soutenue par 65 pieux en bois. Elle était précédée d'une entrée de 2,20 m de long, fermée par une lause, en guise de porte donnant accès à la chambre. Sa typologie, son contenu, ainsi que la destruction par le feu, le différencient nettement des manifestations les plus générales du collectivisme funéraire de la Vallée de l'Ebre. Pour tenter d'expliquer ce monument, T. Andrés, M^a L. Garcia et J. Sesma, qui réalisèrent les fouilles, envisagèrent un large éventail de possibilités. Ce qui attire l'attention sur ce gisement, c'est le petit nombre d'individus inhumés et la disposition de plusieurs d'entre eux, en connexion anatomique, ainsi qu'un choix de céramiques consistant en vases de style campaniforme international, dans ses variétés atlantique et mixte ; trois pointes de flèche à gros pédoncule, **quelque perle** et une aiguille en os avec un anneau perforé de souche nettement continentale. Le rapport entre ce tout nouvel ensemble funéraire et un maillage serré de petits sites à l'air libre, signale une occupation précoce de cette zone de l'Ebre par de petites élites, vers la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C.

42

C - Études pluridisciplinaires

Toutes ces interventions archéologiques avaient pour but d'obtenir des informations concernant le milieu ambiant présidant aux constructions, de savoir comment était et comment vivait la population, à partir de la fonction sociale des différents éléments de culture matérielle, leurs relations internes et externes, de mieux connaître le moment de la construction et de l'utilisation des monuments mégalithiques. Certains de ces travaux de terrain ont fait l'objet de publications, d'autres sont en cours d'étude. Les principaux apports peuvent être ainsi résumés³⁵ :

- La reconstruction du milieu ambiant

Dans ce but, on a analysé du pollen fossile. Les résultats obtenus par M^a José Iriarte (Université du Pays Basque) à partir d'échantillons provenant de l'intérieur des crânes d'Aizibita et de Tres Montes, sont en cours de publication. Nous pouvons dire qu'en ce qui

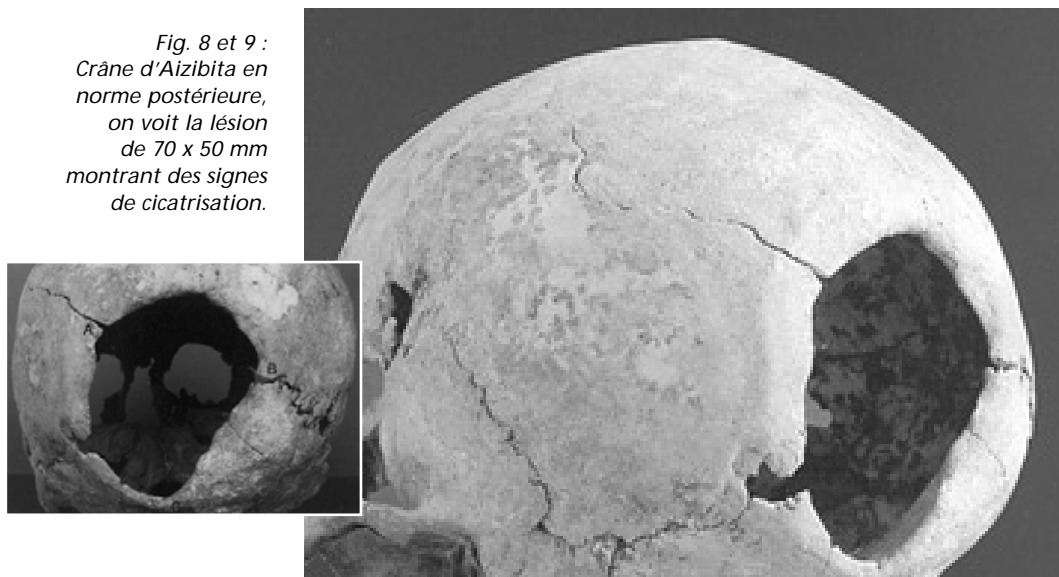
concerne la Zone moyenne, on ne voit pas de changement par rapport au paysage actuel, alors que les Bardenas Reales comptaient au Chalcolithique un ensemble forestier plus abondant. Toujours dans ce but, des échantillons ont été recueillis sur les crânes du gisement de Morea, mais ils s'avèrent infructueux pour le pollen fossile étant donné les caractéristiques du terrain où se trouve implanté le dolmen. Toujours dans la même ligne de recherche, on attend les publications des études d'anthracologie menées sur les bois provenant de la chambre de Tres Montes. De même, les analyses sur Longar doivent être publiées.

- Études anthropologiques

En Navarre, nous disposons des analyses anthropologiques de la population d'Aralar, effectuées au début du XX^e siècle par T. de Aranzadi. En outre, la révision de certains de ces crânes, réalisée à l'occasion du "IV^e symposium de préhistoire péninsulaire" par J. M. Basabe, a confirmé l'existence des traits du type *Pyrénéen occidental* parmi les restes étudiés³⁶. Depuis ces premières époques, on n'avait plus prêté attention aux restes squelettiques dans les mégalithes navarrais³⁷. Les fouilles de la Zone moyenne (*Aizibita*, *Charracadia*, *Morea* et *Sotoaldea*) comme celles de la Ribera (*Longar* et *Tres Montes*), entreprises à la fin du XX^e siècle, ont livré une profusion de restes humains dont l'analyse complète est en cours. Nous n'avons pas connaissance de restes anthropologiques pour le dolmen de montagne d'Igartza W, ce qui est probablement dû à l'humidité ainsi qu'à l'acidité ambiante³⁸. Je commenterai rapidement les nouveautés apparues ces dernières années, du sud vers le nord. Les restes humains de Tres Montes, bien qu'on ait exhumé des individus en position primaire et en connexion anatomique, sont fortement calcinés, ce qui entrave leur étude anthropologique. Une information orale de la Dr. Sesma précise que le Dr. Turbón a recueilli des échantillons d'ADN, mais ceux qui ont réalisé les fouilles ne savent rien pour l'instant. On a exhumé les restes appartenant à 114 individus de l'hypogée de Longar ; parmi eux se trouvent des paquets osseux en connexion anatomique. De grand intérêt est l'analyse concernant les lésions par pointes de flèche, certaines portant des signes de cicatrisation³⁹. L'étude complète des restes humains a été confiée à la Dr. C. de la Rua de l'*Université du Pays Basque*, y compris une analyse de l'ADN ; une synthèse est en cours de publication. Parmi les restes récupérés dans les gisements de la Zone moyenne, citons les résultats obtenus à *Sotoaldea* où nous pûmes identifier un minimum (NMI) de quatre individus. Il s'agissait d'un jeune de 12-14 ans (attesté grâce au degré d'ossification d'un trochanter fémoral), d'un enfant de moins de 7-8 ans (grâce à un corps vertébral), et des restes d'au moins deux adultes

(grâce au scaphoïde du tarse du pied droit de chacun d'eux). Les restes de *Morea* et de *Charracadia* sont en cours d'étude. Dans ce dernier - étant donné le nombre d'axis ou, à défaut, d'apophyses odontoïdes, le nombre de maxillaires non compatibles et le nombre de vestiges dentaires - nous avons pu estimer que le nombre d'individus était supérieur à 56. Le calcul des âges des défunts, mené en fonction du dénombrement de restes dentaires isolés et de leur degré de développement dans les mandibules conservées, indique l'importance de la population d'enfants et de jeunes, ainsi qu'un état de santé buccale déficient. À l'heure actuelle, les analyses publiées les plus importantes, bien que toujours partielles, proviennent du dolmen d'*Aizibita*, où, d'après les calculs, quelques centaines d'individus furent exhumés⁴⁰. Rien que dans les niveaux 1 et 2 (campagne de 1991), le NMI est de 27 adultes des deux sexes et des enfants d'âges différents, en particulier de 5-8 ans⁴¹. On a également publié le résultat de l'analyse de certaines pathologies de l'appareil masticateur⁴² et, ce qui attire le plus l'attention, une énorme lésion dans le crâne d'un individu dont la cicatrisation nous montre qu'il survécut à cette brutale intervention⁴³ (Fig. 8 et 9).

*Fig. 8 et 9 :
Crâne d'Aizibita en
norme postérieure,
on voit la lésion
de 70 x 50 mm
montrant des signes
de cicatrisation.*



- Études des territoires

Parmi les fécondes voies de recherches encouragées par la *New Archaeology* [la Nouvelle Archéologie], il faut mentionner celles concernant les études de l'espace et des territoires. Le mégalithisme navarrais a également bénéficié de ce recentrage en exploitant,

bien que discrètement, les ressources offertes en particulier par les *Systèmes d'information géographiques* (GIS). La Navarre dispose de splendides supports géographiques facilitant les travaux et, grâce aux outils informatiques, on peut manier une masse conséquente de données et de variables qui permettent d'apporter des réponses à des questions liées à une meilleure compréhension des modalités d'établissement qui présidèrent à l'installation de ces populations, à l'exploitation et au contrôle de leur territoire ainsi que les liens avec des espaces symboliques. Un exemple de ces théories est donné par les travaux réalisés par D. Vélaz⁴⁴.

- Datations absolues

La première publication d'une datation au C14 d'un dolmen de la Navarre, remonte à 1993 ; due à J. Sesma⁴⁵, elle concerne le couloir mégalithique du dolmen de Tres Montes (Bardenas Reales). On ne disposait jusque là que de la datation relative fondée sur le mobilier, lequel attestait des diachronies existantes⁴⁶. Nous disposons à ce jour d'un total de 35 datations au C14, quelques-unes obtenues avec un accélérateur de particules, réalisées en priorité sur les restes humains qui pointent des périodes d'utilisation, mais il nous manque des données concernant des phases initiales de construction. Cependant les deux sortes de datation confirment la persistance du mégalithisme qui, dans la région, embrasse une vaste période s'étendant sur quasiment deux millénaires⁴⁷. Les dates absolues disponibles sont résumées dans le tableau 3⁴⁸.

TABLEAU 3			
Gisement	Datation	Bibliographie	Observations
Aizibita	GrA-6087 : 4490+50	Beguiristain, 1997 : 34	
	*GrA-16921 : 4470+45		Dolmen
	*GrA-16919 : 4430+50	* Beguiristain, 2004 : 131	L'échantillon GrA-6087 appartient à un individu présentant une lésion du crâne
	*GrA-6088 : 4410+50		
	*GrA-25699 : 4160+45		
	*GrA-16918 : 4085+45		
	GrA-4889 : -4030+60/ duplo : GrA-5097 : 3990+40		
	GrN-21297 : -3460+50		
Corona Hualde o Puzalo	GrA-13665 : -3800+40	Beguiristain, 2004 : 131	Dolmen
Charracadia	GrA-16931 : 4530+45	Beguiristain, 2004 : 131	Sépulcre à couloir
	GrA-16929 : 4504+45		
	GrA-16932 : 4010+45		
	GrA-18891 : 3960+60		
Faulo	GrA-13667 : -3780+40	Beguiristain, 2004 : 131	Dolmen
Longar	"Gr : -4580+90 ; -4540+70 ; -4530+60 ; -4500+60 y 4480+50 BP; ce dernier individu a été daté à Upsala : -4445+ 70"	Armendáriz & Irigaray, 1993-1994 : 271	Structure semi-hypogée à mur et et couverture mégalithique voûtée
Mina de Farangortea	GrA-13668 : 4070+40 BP	Beguiristain, 2004 : 132	Galerie couverte
Morea	GrA-16922 : 4505+45	Beguiristain, 2004 : 132	Galerie couverte
	GrA-18888 : 4210+70		
	GrA-16927 : 3970+45		
	GrA-16925 : 3655+45		
	GrA-16928 : 3615+45		
	GrA-13670 : 3600 +40		
	GrA-16923 : 3590+45		
GrA-13671 : 3490 +40			
Pieza de Luis	*GrA-13682 : 4370+40 BP	*Beguiristain, 2004 : 132	Dolmen
Puente de Biquézal	*GrA-13672 : 3460+40 BP	*Beguiristain, 2004 : 132	Dolmen
Sotoaldeia	GrA-18889 : -4560+70 BP	Beguiristain et alii, 2003 : 156	Donnée obtenue à partir d'un fragment de péroné
Tres Montes	4330+110 BP et 4080+100 BP	Sesma, 1993 : 92 ; Andrés, García et Sesma, 2001 : 315"	Echantillon provenant du corridor du mégalithe

D - Interprétations

Comme on vient de le voir, durant une bonne partie du XX^e siècle le mégalithisme navarrais a fait l'objet d'hypothèses interprétatives en vogue, centrées sur l'objet même de l'étude, en valorisant son origine et la signification de ce phénomène. En ce sens, la vieille opposition entre orientalistes et occidentalistes a vécu, qui se ramenait à un diffusionnisme de type colonial, de souche orientale, s'affrontant à une vision autochtone, européiste. Dès les débuts de la recherche, et étant donnée la densité de manifestations dolméniques dans la zone de montagne, son étude s'est circonscrite dans le cadre pyrénéen occidental, sous le paradigme du pastoralisme et de la dichotomie prononcée entre petits dolmens de montagne, propres aux pasteurs transhumants, et les dolmens de vallées qui, étant donnée leur taille, pouvaient accueillir une population plus nombreuse et sédentaire, à l'économie mixte ou agricole. C'est ce type d'interprétation qui fut appliqué *grosso modo*, jusque dans les années 1960, par les différents auteurs mentionnés dans la brève introduction historique⁴⁹. Dans la décennie suivante, la mise en œuvre par Andrés⁵⁰ d'une approche statistique des analyses détaillées - tant des structures dolméniques que de leur mobilier -, constitua un outil, encore valide de nos jours, permettant de saisir cette manifestation archéologique, en insérant les données de la Navarre dans le cadre plus vaste du Bassin de l'Ebre. Dès lors, les deux domaines, géomorphologique et culturel, ainsi que leurs complexes relations, se disputent les données obtenues dans ce territoire. De même on a mis en évidence des relations importantes avec la zone nord-pyrénéenne comme avec la Meseta, via les milieux de la Rioja et de la région de Burgos.

C'est à partir des années 1980 que l'archéologie théorique, de souche anglo-saxonne, se fit sentir en Espagne. Elle affecta également les travaux sur le mégalithisme, de l'intérieur du paradigme de "l'archéologie de la mort". Puis, de la même manière, on poursuivit des approches post-processuelles. C'est dans ce courant que fut pris en compte le caractère belliqueux de la population mégalithique grâce aux apports notables de F. Etxeberria sur Aizibita et Longar⁵¹. Soulignons à nouveau l'importance des apports de T. Andrés, grâce à une constante production bibliographique traitant des aspects et des domaines qui occupent le plus : mégalithes et territoires, mégalithisme et voies de communication, les relations externes, les phases d'implantation et d'utilisation, le mégalithisme et les structures sociales, les relations symboliques entretenues par territoire mégalithique en tant que "territoire omphalique" et, plus récemment, la fermeture intentionnelle de certaines sépultures mégalithiques. Dans cette ligne de pensée il faut prendre en compte les apports de N. de Narvarte⁵² dans sa thèse doctorale, celles de D. Vélaz⁵³ et de E. Álvarez⁵⁴. Également de grand intérêt, car ils sup-

posent la mise en valeur d'un aspect peu reconnu du mégalithisme, sont les travaux conduits sur le menhir de Soalar (Baztán) par l'équipe de P. Bueno, de l'université d'Alcalá de Henares. Grâce à ce travail, le mégalithisme navarrais prend place au sein d'un très vaste réseau d'intérêts économiques et symboliques ouvrant de nouvelles voies d'investigation.

Pour couronner le tout

En guise de point final à cette brève synthèse, il n'est pas imprudent d'affirmer que le mégalithisme en Navarre jouit d'une bonne santé. À l'aurore de ce nouveau siècle, nous pouvons esquisser quelques voies d'action, les unes fondamentales, les autres de caractère plus théorique. Nous les résumons par les points suivants :

- disposer de catalogues de plus en plus complets et accessibles, mettant en œuvre la cartographie digitale qui permettront d'éviter des confusions dans les nouvelles découvertes.
- disposer le plus tôt possible des mémoires de terrain correspondant aux dernières interventions archéologiques.
- donner la priorité à certaines actions globalisantes destinées à fournir des datations absolues permettant d'identifier des phases de construction.
- unir les efforts afin de mettre en œuvre une analyse concernant la provenance des matières premières, en particulier celle des différentes pointes de flèche, en tant que voie de recherche complémentaire dans l'identification des "groupes".
- intensifier les études destinées à mettre en relation les monuments funéraires et l'habitat, c'est-à-dire les espaces symboliques et les espaces domestiques, en mettant à profit les potentialités qu'offrent les systèmes géographiques informatiques.
- développer des études spécialisées en génétique (ADN) en vue d'identifier les populations et d'établir les filiations entre individus.

(*) Texte original en espagnol : "Megalitismo en Navarra en los albores del III^{er} Milenio d. de C.". Traduction de Michel DUVERT et Pauline SCOTTA

(**) Université de Navarre
Departamento de Historia. Facultad de Filosofía y Letras. Universidad de Navarra -
31080 Pamplona (España). Fax : 948 425 619 ; mbeguiri@unav.es

- 1 Pour une synthèse récente sur ce thème précis on consultera : Álvarez E., *Leyendas, mitos y creencias... Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra (CAUNA)*, n°11, 2003, pp. 91-108.
- 2 La nouvelle de cette circulaire, datée de 1887, apparut dans : Lavin C., 1998, *La Comisión de Monumentos de Navarra y su papel en la conservación del Patrimonio Arqueológico (1844-1940)*, in *Actas del IV Congreso de Historia de Navarra*, vol. II, pp. 198-199.
- 3 L'une des conséquences de l'application par Renfrew de l'analyse par le C14 de la chronologie liée au mégalithisme, fut la démonstration de l'antériorité des foyers atlantiques (irlandais, danois, breton et portugais), face aux foyers méditerranéens orientaux et, par voie de conséquence, la consolidation des thèses occidentalistes.
- 4 Cette diversité formelle peut se voir dans : Beguiristain M^a A., 2004, *Restos esqueléticos...* CAUNA, n°12, pp. 79-145.
- 5 En ce qui concerne la Commission et ses activités, voir : Quintanilla, E., 1995, *La Comisión de monumentos históricos y artísticos de Navarra*, Gobierno de Navarra, 354 p., Fig.
- 6 Le développement chronologique, détaillé, de ces toutes premières recherches, dans : Barandiaran I. y Vallespi E., 1980, "Investigación de la Prehistoria Navarra", Chap. 1 *Prehistoria de Navarra*, TAN. n°2, pp. 3-34. Pour un résumé bibliographique actualisé des travaux liés au mégalithisme navarrais : Beguiristain M^a A., 2000, *Megalitismo navarro...* CAUNA, n°8, pp. 27-44.
- 7 Iturralde y Suit J., 1911, *La Prehistoria en Navarra*. Imprenta J. García. Pamplona.
- 8 La synthèse la plus citée est : Aranzadi T. de, 1922, *Síntesis métrica de cráneos vascos*. RIEV. n°XIII, Paris-San Sebastián (tiré-à-part).
- 9 Les informations relatives à toute cette prospection seront publiées dans des revues du genre : RIEV, AEF, IKUSKA, MUNIBE, ou lors de congrès et d'hommages. Des synthèses ne manqueront pas, comme : *El hombre prehistórico en el País Vasco*, édité en 1953 à Buenos Aires.
- 10 Né à Ataun (Guipúzcoa) le 31-XII-1889, il repose en Dieu dans le même village, le 21-XII-1991. Afin de mieux connaître sa riche personnalité et d'apprécier son volumineux apport, on peut consulter : Manterola A. y Arregi G., 2003, *Vida y Obra de D. José Miguel de Barandiarán 1889-1991*. Col. Sara, 1. Fundación J.M.B., 367 p., Fig.
- 11 Il faut citer, outre les nombreux dolmens qu'il découvrit, le précieux catalogue qu'il réalisa en 1953.
- 12 Il fut membre de la *Comisión de Excavaciones y Arqueología* de l'institution "Príncipe de Viana". Son activité de prospection cessa avec sa mort en 1976, bien que ses principaux apports datent de 1956 et 1973, année où il publia une mise à jour du catalogue de Jesús Elósegui, dans la revue *Munibe* de San Sebastián. À celui qui s'intéresse aux nombreuses facettes de l'activité de ce chercheur, on recommande la lecture de : V. Galbete, 1976, *Esbozo bio-bibliográfico de Tomás López Sellés*. *Cuadernos de Etnología y Etnografía de Navarra*, n° 24, pp. 537-580.
- 13 On doit au Père capucin Ondarra (1925-2005) un fructueux travail de localisation de mégalithes, essentiellement en Baztán. Il marcha sur les traces du Père Eulogio Zudaire, tout en s'appuyant sur la méthodologie de Tomás López Sellés, avec lequel il eut une relation toute particulière. En 1976 il occupa le poste que ce dernier avait laissé vacant dans la *Comisión de Excavaciones y Arqueología* de la Diputación Foral de Navarra.

Notes (suite)

- 14 Auteur d'un rapport sur les monuments, publié dans le n°10 de la revue *Trabajos de Arqueología de Navarra (TAN)* de 1991-92, où une mention spéciale est faite sur la date, le lieu de publication, ainsi que sur le nom du découvreur de chaque mégalithe.
- 15 Elle est professeur de Préhistoire à l'université de Zaragoza. Ses dernières synthèses de 1998 et 2005 expriment un intérêt tout particulier en ce qui concerne l'interprétation.
- 16 Depuis son *Servicio de Patrimonio*, nous savons que l'institution "Príncipe de Viana" s'est attelée à cette tâche.
- 17 Entre autres : P. F. Ondarra, I. Gaztelu, L. Millán, B. Barrero...
- 18 Antonio Alcalá et Jesús Aramendía à Cirauqui et Mañeru ; Luis Arazuri à Viana.
- 19 Ripa F., Monumentos megalíticos... *TAN*, n°10, p. 185-223.
- 20 Barrero B., Gaztelu I., Martínez A., Mercader G., Millán L., Tamayo M., y Txintxurreta I., 2005, Catálogo... *CAUNA*, n°13, pp. 11-86.
- 21 Afin de faciliter la comparaison entre catalogues, on exclut les champs tumulaires, les cistes et autres manifestations.
- 22 La littérature engendrée par Aizibita se trouve dans les rapports bibliographiques suivants, donnés par ordre chronologique : 1993-94, Beguiristain *et alii* ; 1994, Beguiristain y Etxeberria ; 1995-96, Beguiristain ; 1997a, Beguiristain ; 1997b, Beguiristain ; 1998, Beguiristain y Vélaz ; 2001, Albisu ; 2003, Beguiristain y Albisu ; 2004, Beguiristain ; 2007, Beguiristain.
- 23 Le résultat de l'intervention fit l'objet de la thèse doctorale de D. Vélaz, 2003, laquelle reste inédite. De brèves références dans : Beguiristain M^a A., 2004, Restos esqueléticos... *CAUNA*, n°12, pp. 87-88.
- 24 On a mis en œuvre la *Tabla de formación y erupción de dientes* élaborée par D. H. Ubelaker, 1978.
- 25 Beguiristain M^a A. y Albisu C., 2003, La población... *CAUNA*, n°11, p. 81 et s.
- 26 Mujika, J. A. 1995-96, Excavación... *TAN*, n°12, pp. 289-292.
- 27 Armendáriz J. e Irigaray S., 1993-1994, Résumé des fouilles... *TAN*, n°11, p. 270-275.
- 28 Certaines d'entre elles, fichées dans des restes de squelettes, peuvent être vues au *Museo de Navarra*.
- 29 Vélaz D., 2003, Thèse doctorale inédite.
- 30 Bueno P., Balbín R. y Barroso R., 2005, La estela armada de Soalar... *TAN*, n°18, pp. 14-15.
- 31 Ondarra F., 1976, Nuevos monumentos... *P de V.*, n°144-145, pp. 329-363, Pamplona.
- 32 Bueno P., Balbín R. y Barroso R., 2005, La estela armada de Soalar... *TAN*, n°18, pp. 5-39.
- 33 Beguiristain M^a A., Vélaz D., Álvarez E., y Unanua R., 2003, Memoria de la intervención... *CAUNA*, n°11, pp. 145-187.
- 34 Sesma J. y García, M^a L., 1994, La ocupación desde el Bronce antiguo... *CAUNA*, n° 2, 1994, pp. 89-218.
- 35 Une partie des analyses est en cours de publication ; c'est pour cette raison que l'information inédite que je livre provient essentiellement du dolmen d'Aizibita, fouillé sous ma direction et dont le mémoire verra le jour sous peu.
- 36 Basabe J. M^a, 1966, Antecedentes prehistóricos de la población actual Vasconavarra, in *IVº Symposium de Prehistoria Peninsular*, Pamplona, pp. 351-361.
- 37 Nous ignorons l'importance des restes exhumés lors des fouilles du Dr. Maluquer de Motes.

- 38 De même, on ne récupéra aucun reste osseux à Miruatza (Beguiristain, 1976), dolmen implanté dans l'humidité de la Sierra d'Ataun-Borunda, construit avec des blocs de grès.
- 39 Armendáriz J., Irigaray S. y Etxeberria F, 1994, pp. 215-222.
- 40 Étant donné l'état déficient de conservation de la plupart des restes osseux, il sera nécessaire de réviser la totalité des fragments récupérés et d'identifier les axes complets ainsi que les apophyses odontoides, afin de pouvoir faire un calcul plus fiable.
- 41 Beguiristain M^a A. y Albisu C., 2003, p. 83.
- 42 Albisu C., 2001, Patología quística... *CAUNA*, n° 9, pp. 278-283.
- 43 Beguiristain M^a A. y Etxeberria F., 1994, Lesión craneal... *CAUNA*, n°2, pp. 49-69.
- 44 Vélaz, D., 2003, El megalitismo en las sierras... *CAUNA*, n°11, 2003, pp. 109-143 et thèse doctorale de D. Vélaz, sous ma direction, au *Departamento de Historia* de l'Université de Navarre. Dans cette optique, sont en cours, les travaux de Nicola Cormio (Université de Siena) et Luis Ermeta (Université de Navarre).
- 45 Sesma J., 1993, Aproximación al problema... *CAUNA*, n°1, pp. 70-71 et 92.
- 46 Andrés T., 1986, Sobre cronología dolménica..., p. 237 y ss. ; Cava A, 1984, La industria lítica... *Veleia*, p. 51 et s.
- 47 Andrés T., 1998, p. 75 et s. Pour un développement du point de vue chronologique, voir également : Andrés T., 2005.
- 55 Bueno, Balbín y Barroso, 2005a et 2005b.
- 48 Étant donné le coût de chaque analyse (supérieur à 300 € par échantillon de C14 et à 3000 € par analyse d'ADN), on mesure l'énorme effort réalisé ces 15 dernières années.
- 49 Apellániz J. M^a, Andrés T., entre autres.
- 50 Maluquer de Motes J., 1955 y 1963 ; Andrés T., principalement : 1977, 1977b, 1978. Cet auteur sous-estime l'équivalence mégalithisme-économie pastorale étant donnée la non-coïncidence entre espaces funéraires et économiques (1990, p. 148). Cependant cette thèse est suivie dans le cadre de l'Alava, par De Carlos (1988, *Munibe*).
- 51 Armendáriz, Irigaray y Etxeberria, 1994 ; Beguiristain y Etxeberria, 1994.
- 52 Narvarte N., 2005.
- 53 Vélaz, D., 2003, El megalitismo en el Valle del Salado : Un estudio territorial desde los Sistemas de Información Geográfica. Universidad de Navarra (Inédit).
- 54 Álvarez E., 2003 et 2006.

Bibliographie

- Albisu Andrade C.,
- 2001, Patología quística radicular en la población del dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, nº 9, pp. 278-283.
- Álvarez Vidaurre E.,
- 2003, Leyendas, mitos y creencias populares : Otras vías de aproximación al fenómeno megalítico. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, nº 11, pp. 91-108.
- 2006, Percepción y reutilización de monumentos megalíticos durante la Prehistoria Reciente. El caso de Navarra. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, nº 14, pp. 125-160.
- Andrés T.,
- 1977, Las estructuras funerarias del Neolítico y Eneolítico en la Cuenca Media del Ebro. Consideraciones críticas. *Príncipe de Viana*, nº146/147, pp. 65-129, Pamplona.
- 1977b, Los sepulcros megalíticos de Artajona. *Príncipe de Viana*, nº148/149, pp. 403-422, Pamplona.
- 1978, *Estudio tipológico-arquitectónico de los sepulcros del Neolítico y Calcolítico de la Cuenca Media del Ebro*, Ed. Universidad de Zaragoza.
- 1979, Ritos funerarios de la Cuenca Media del Ebro : Neolítico y Eneolítico. *Berceo*, nº 97, pp. 1-24, Logroño.
- 1980, El fenómeno dolménico en el País Vasco. *Munibe*, nº42 (Homenaje a José Miguel de Barandiarán), pp. 69-81, San Sebastián.
- 1986, Sobre cronología dolménica : País Vasco, Navarra y La Rioja, in *Estudios en Homenaje al Dr. Antonio Beltrán Martínez*, pp. 237-265, Zaragoza.
- 1989-1990, Sepulturas calcolíticas de inhumación múltiple simultánea en la Cuenca Media del Ebro. *Caesaraugusta*. nº 66/67. pp. 113-117. Zaragoza.
- 1992, El megalitismo en el Pirineo Occidental : Relaciones externas, in *Segundo Congreso General de Historia de Navarra*, pp. 9-24. *Príncipe de Viana*, Anejo 14, Pamplona.
- 1997, Fases de implantación y uso dolménico en la Cuenca Alta y Media del Ebro, in *O Neolítico Atlántico e as orixes do Megalitismo. Coloquio Internacional*. (Santiago de Compostela 1996), pp. 431-444.
- 1998, *Colectivismo funerario neo-eneolítico, aproximación metodológica sobre datos de la cuenca alta y media del Ebro*, Ed. Institución Fernando el Católico, Zaragoza.
- 2000a, El megalitismo en la Cuenca Alta y Media del Ebro in *Actas do 3º Congresso de Arqueologia Peninsular*, vol. III : Neolitização e Megalitismo da Península Iberica, pp. 255-269.
- 2000b, El espacio funerario dolménico : abandono y clausura. *Salduie*, nº1, pp. 59-76.
- 2005, *Concepto y análisis del cambio cultural. Su percepción en la materia funeraria del Neolítico y Eneolítico*. Monografías Arqueológicas, nº 42, Universidad de Zaragoza, pp. 282.
- Andrés T., García M^a L. y Sesma J.,
- 1997, El sepulcro calcolítico de Tres Montes (Las Bardenas Reales, Navarra), in *IIº Congreso de Arqueología Peninsular (Zamora, 1996)*, t. II, pp. 301-308. Balbin R. y Bueno P., (eds.). Fundación Rei Afonso Henriques, Zamora.
- 2001, El sepulcro campaniforme de Tres Montes (Bardenas Reales, Navarra). Intervención de urgencia de 1991 y campañas de 1996 y 1997. *Trabajos de Arqueología Navarra*, nº15, pp. 315-321.

Bibliographie (suite)

- 2002, Una tumba destruida por el fuego: el sepulcro campaniforme de Tres Montes, en Las Bardenas Reales (Navarra). In : *Sobre el significado del fuego en los rituales funerarios del Neolítico*, Rojo y Kunst (eds.). Universidad de Valladolid, pp. 191-218.

Apellániz J. M^a,

- 1973, Corpus de materiales de las culturas prehistóricas con cerámica de la población de cavernas del País Vasco meridional. *Munibe*, suplemento n^o1, 366 pp.

Armendáriz J., e Irigaray S.,

- 1993-1994, Resumen de las excavaciones arqueológicas en el hipogeo de Longar (Viana). *Trabajos de Arqueología Navarra*, n^o11, pp. 270-275, Pamplona.

Armendáriz J., Irigaray S. y Etxeberria F.,

- 1994, New Evidence of Prehistoric Arrow Wounds in the Iberian Peninsula. *International Journal of Osteoarchaeology*, n^o4, pp. 215-222.

Barandiaran I. y Vallespi E.,

- 1980, Prehistoria de Navarra. *Trabajos de Arqueología Navarra*, n^o2, Diputación Foral de Navarra, Museo de Navarra, 241 p., Fig.

Barrero B., Gaztelu I., Martínez A., Mercader G., Millán L., Tamayo M., y Txintxurreta I., (Hilharriak)

- 2005, Catálogo de Monumentos Megalíticos en Navarra. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o13, pp. 11-86.

Basabe J. M^a,

- 1966, Antecedentes prehistóricos de la población actual Vasconavarra, in *IV^o Symposium de Prehistoria Peninsular*. Ed. Príncipe de Viana, Pamplona, pp. 351-361.

Beguiristain M^a A.,

- 1976, Excavación en el dolmen de Miruatza (Echarri-Aranaz, Navarra), *Príncipe de Viana*, n^o144-145, pp. 365-374.

- 1995-6, Dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). Campañas de 1994 y 1995, *Trabajos de Arqueología Navarra*, n^o12, pp. 283-288.

- 1997a, Belicosidad en la población usuaria de los dólmenes navarros. Reflexiones y perspectivas, in *II Congreso de Arqueología Peninsular* (Zamora 1996), tomo II : 323-332. Balbin R. y Bueno P., (eds.). Fundación Rei Afonso Henriques. Zamora.

- 1997b, Nuevas dataciones para la Prehistoria de Navarra, *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o5, pp. 31-40.

- 2004, Restos esqueléticos en yacimientos prehistóricos de Navarra. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o 12, pp. 79-145.

- 2007 (en prensa), Un singular acondicionamiento del espacio interno en el dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). *Veleía* [Homenaje al Prof. Ignacio Barandiarán]. Publicaciones de la Universidad del País Vasco.

Beguiristain M^a A. y Albisu C.,

- 2003, La población del dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). Avance de la analítica aplicada a los restos óseos humanos. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o11, pp. 81-90.

Beguiristain M^a A., Andrés T., Sesma J., García M.L., Vélaz D. y García Gazólaz, J.,

- 1999, Acerca del Megalitismo en Navarra : el inicio de un proyecto de investigación. En *II^o Congrès del Neolític a la Península Ibérica SAGVNTVM-Extra-2*, pp. 435-438, Valencia.

Bibliographie (suite)

- Beguiristain M^a A. y Etxeberria F.,
- 1994, Lesión craneal seguida de supervivencia en un individuo del dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o2, pp. 49-69.
- Beguiristain M^a A., García M^a L., Sesma J., García J. y Sinués M.,
- 1993-94, Excavaciones en el dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). Campañas de 1991-92-93. *Trabajos de Arqueología Navarra*, n^o11, pp. 265-269.
- Beguiristain M^a A. y Vélaz D.,
- 1998, Objetos de adorno personal en el dolmen de Aizibita (Cirauqui, Navarra). *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o6, pp. 7-31.
- Beguiristain M^a A., Vélaz D., Álvarez E. y Unanua R.,
- 2003, Memoria de la intervención arqueológica en la estructura tumular de Sotoaldea (Mañeru, Navarra). *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o11, pp. 145-187.
- Bueno P., Balbín R. y Barroso R.,
- 2005a, Hiérarchisation et métallurgie : statues armées dans la Péninsule Ibérique, *L'Anthropologie*, n^o109, pp. 577-640.
- Bueno P., Balbín R. y Barroso R.,
- 2005b, La estela armada de Soalar. Valle de Baztán (Navarra). *Trabajos de Arqueología Navarra*, n^o18, pp. 5-39.
- Elósegui J.,
- 1953, Catálogo dolménico del País Vasco. *Pirineos*, n^o28-29-30, Zaragoza.
- García Gazólaz, J.,
- 1995, Apuntes para la comprensión de la dinámica de ocupación del actual territorio navarro entre el VI y el III milenio. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, n^o3, pp. 85-146.
- López Sellés T.,
- 1973, Contribución a un suplemento del "Catálogo dolménico del País Vasco", de Jesús Elósegui. *Munibe*, n^o XXV, pp. 3-11.
- Maluquer de Motes J.,
- 1955, Prospecciones arqueológicas en término de Navascués. *Príncipe de Viana*, n^o 60, pp. 285-304.
- 1963, Notas sobre la cultura megalítica navarra. *Príncipe de Viana*, n^o92-93, pp. 93-147.
- 1964, Sepulcros megalíticos con puerta perforada. *VIII Congreso Nacional de Arqueología*, pp. 234-242.
- 1965, Arquitectura megalítica pirenaica. *Arquitectura megalítica y ciclópea catalano-balear*, pp. 25-40, Ed. CSIC. Barcelona.
- Manterola A., y Arregi G.,
- 2003, *Vida y Obra de D. José Miguel de Barandiarán 1889-1991*. Col. Sara, 1. Atun. Ed. Fundación J. M. B, 367 p., Fig.
- Narvarte N.,
- 2005, *Gestión funeraria dolménica en la Cuenca Alta y Media del Ebro: Fases de ocupación y clausuras*. Instituto de Estudios Riojanos, 16. Logroño.
- Ondarra F.,
- 1976, Nuevos monumentos megalíticos en Baztán y zonas colindantes. *Príncipe de Viana*, n^o144-145, pp. 329-363. Pamplona.

Bibliographie (suite)

- Renfrew C.,
- 1973, *Before Civilization : The radiocarbon revolution and prehistoric Europe*.
London, Jonathan Cape Ltd.
- Ripa Vega F.,
- 1991-1992, Monumentos megalíticos de Navarra 1890-1990. *Trabajos de Arqueología Navarra*, nº10, pp. 185-223.
- Sesma, J.,
- 1993, Aproximación al problema del habitat campaniforme : El caso de las Bardenas Reales de Navarra. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, nº1, pp. 53-119.
- Sesma J. y García M^a L.,
- 1994, La ocupación desde el Bronce Antiguo a la Edad Media en las Bardenas Reales de Navarra. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*.
- Vélaz D.,
- 2003, El megalitismo en las sierras de Illón y Leire (Navarra) : propuestas para su estudio desde un enfoque territorial. *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra*, nº11, pp. 109-143.

PAYS QUINT : PROJET DE DÉLIMITATION

André
LEBOURLEUX

L'imprécision de la frontière entre la France et l'Espagne, principalement dans la région des Aldudes, a conduit à des affrontements souvent violents, entre les frontaliers.

Une " *Convention relative aux Aldudes* " fut signée, en août 1786, par les représentants des deux royaumes. La guerre de la Convention (1793-1795) empêcha qu'elle fût respectée. En 1812 Napoléon décida d'un nouveau tracé, basé sur un principe universellement reconnu, la ligne de partage des eaux.

Après la chute de l'Empire, les relations frontalières se dégradèrent. Une commission inter-frontalière, présidée par le lieutenant général Harispe, proposa plusieurs projets. La première guerre carliste (1834-1839) ne permit pas de les concrétiser. Il fallut attendre le Traité de Délimitation du 2 décembre 1865, entre Napoléon III et Isabelle II, pour que cessent les affrontements.

Depuis 143 ans, la paix est revenue dans cette région. La frontière est restée la même, à de rares et minimes modifications près.

Frantziaren eta Espainiaren arteko mugaren ageri gutiak, gehienik Aldudeko aldean, ekharri ditu, mugakoen artean, aharra batzu ainitzetan bortitzak.

1786-ko agorrilean bi erresumetako ordariek izenpetu zuten "Convention relative aux Aldudes" delakoa. Konbenzionario gerlak (1793-1795) etzuen errespetatua izaitera utzi. 1812-an Napoleonek bigarren zedarriztatze bat deliberatu zuen, orotan ezaguna zen eredu bati jarraikiz, uren berexkuntzako marrari.

Imperioa erori eta, mugako harremanak gaiztatu ziren. Mugarteko bilkura batek, Harizpe jeneral-ordea buru, langai batzu aitzineratu zituen. Lehenbiziko gerla karlistak (1834-1839) etzituen egitera utzi. Behar izan zen 1865 negileko "Traité de Délimitation" delakoa igurikatu, Napoleon III-garrenaren eta Izabel II-garrenaren artean, aharren geldi-arazteko.

Badu 143 urte bakea dela berriz alde hortan. Muga berdin egona da, aldatze bekan eta ttipi batzuekin.

Depuis des temps immémoriaux, des contestations, pouvant aller jusqu'à des affrontements armés, ont eu lieu entre frontaliers dans la région des Aldudes ou pays Quint et en pays de Cize. L'origine de ces contestations se trouvait dans l'utilisation commune des pâturages, dans des régions où les délimitations de frontières entre la France et l'Espagne étaient imprécises, souvent inexistantes.

Le pays Quint, situé au sud de Saint-Étienne de Baïgorry, est l'une de ces anciennes zones de pâturage d'été appartenant depuis toujours aux pasteurs aussi bien côté espagnol que français. Chaque année, la transhumance d'été les voyait partir avec leur troupeau depuis leur village ou leur hameau situés dans les vallées, vers les pâturages d'estive. Pour des raisons climatiques évidentes, les versants septentrionaux des Pyrénées étaient plus herbus et plus frais que les versants méridionaux. Il s'ensuivait une plus grande fréquentation des troupeaux sur les versants nord, les versants français, pendant l'été.

Avec l'accroissement lent mais régulier des populations, les difficultés se multiplièrent et il fallut bien vite réglementer les droits de chacun. Cela se fit sur place, sans faire appel aux lointains gouvernements de Paris ou de Madrid, en créant des syndicats destinés à sauvegarder les intérêts des habitants des deux vallées qui deviendront tardivement espagnole et française, et à régler à l'amiable les différends qui, immanquablement, devaient se produire. La compascuité¹ et le libre parcours des troupeaux lors des transhumances étaient tant bien que mal respectés grâce au bon sens et à la sagesse des syndic et aux contrats appelés faceries.

Pour une meilleure connaissance de ces contrats on se rapportera avec profit à l'étude de Christian Desplat² et de la bibliographie qui l'accompagne. Le pays des Aldudes est cerné par les vallées de Bastan ou Baztan en basque, d'Erro et de Burguete. Les syndic de ces différentes vallées et celui de Baïgorry ont certainement considéré le pays des Aldudes comme un bien commun que l'on appela d'ailleurs "*pays indivis*" et aussi "*quinto real*", devenu pays Quint ou Kintoa en basque.

Au XIV^e siècle, les archives faisant foi, ce territoire dépendait du Roi de Navarre et les habitants, navarrais qu'ils soient de Roncevaux ou de Baïgorry, avaient chacun une part de la jouissance des pâturages, sous réserve de payer au Trésor une redevance de six blancs (blanco) par tête de bétail. Cette somme représentait à l'époque le cinquième de leur valeur, d'où la dénomination de quinto real devenu pays Quint.

En 1512, Ferdinand le Catholique décida, unilatéralement, et sans déclaration de guerre, de s'emparer du royaume de Navarre où régnaient Jean d'Albret et son épouse, Catherine de Foix. Après cette annexion, les époux ne conservèrent qu'une partie de leur ancien royaume, celle située au nord des Pyrénées dite Basse-Navarre, le Béarn et le comté de Foix. Lorsque le Béarn fut associé à la couronne de France sous le règne d'Henri IV, la Basse-Navarre devint française

alors que Roncevaux et Burguete étaient restés espagnols. Les affrontements entre pasteurs qui étaient des problèmes régionaux, solubles par des syndics de bonne volonté, devenaient des problèmes internationaux plus difficiles à régler car il fallait recourir aux lointains gouvernements de Madrid et de Paris, avec intervention des diplomates, ce qui compliquait et envenimait les choses.

Lors du traité des Pyrénées, en 1659, le cardinal Mazarin pour la France et don Luis de Haro pour l'Espagne voulurent déterminer une frontière exacte entre ces deux pays, mais ils n'eurent ni le temps ni peut-être l'envie de descendre dans les détails d'aussi petites affaires que les problèmes de pâturages au pays Quint.

Il fallut attendre 126 ans pour qu'une commission soit désignée par Louis XVI pour la France et Charles III pour l'Espagne, afin de conclure un traité définitif des limites (1785) et procéder à un bornage. Les commissaires étaient le comte d'Ornano côté français, et Don Ventura Caro³ côté espagnol.

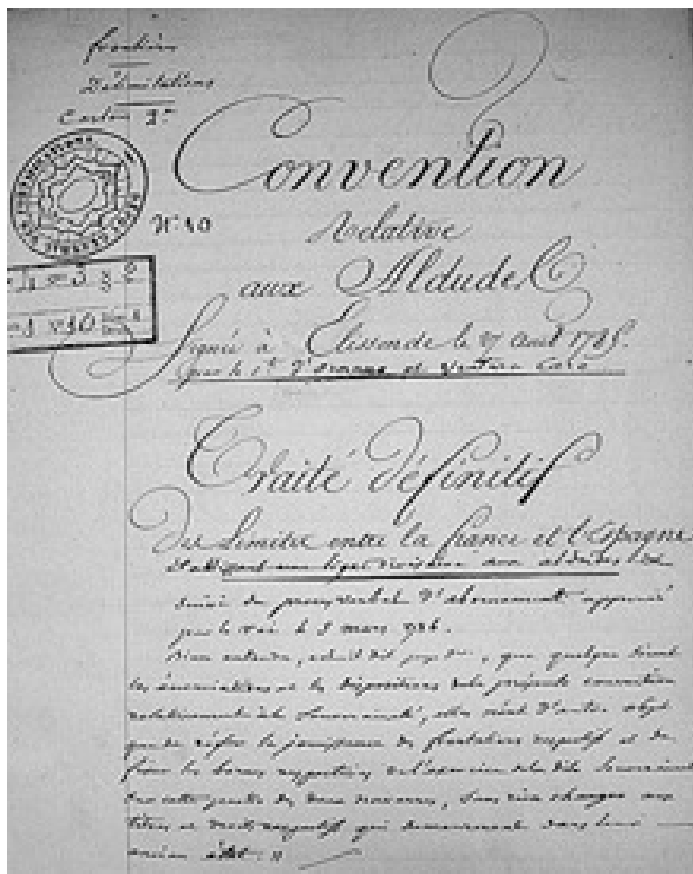


Fig. 1 :
SHD Art. 4
sect. 3 carton 1
n° 10

Les commissaires avaient une mission précise, la détermination de la frontière tout le long des Pyrénées. Pour des raisons inconnues, ils se contentèrent de reconnaître la frontière des provinces espagnoles de Guipúzcoa et de Navarre et de la faire borner, mais ils s'arrêtèrent en Aragon. Ce travail incomplet aurait cependant pu suffire à résoudre les différends frontaliers du pays Quint et du pays de Cize, s'il avait été fait par des géographes compétents. Ce ne fut pas le cas, car ils ne respectèrent pas un principe communément admis et par ailleurs de simple bon sens : " *la frontière doit passer sur les lignes de crête dites aussi de partage des eaux.*" C'est encore de nos jours le principe des bassins versants.

Que disait cette convention qui se présentait comme un traité définitif ?

Que la frontière serait délimitée par deux lignes droites, l'une allant du pic Itcherbégué vers Lindus, l'autre partant du même pic et allant vers Behirsubzutan. Ces deux droites sont toujours présentes en 2007.

58

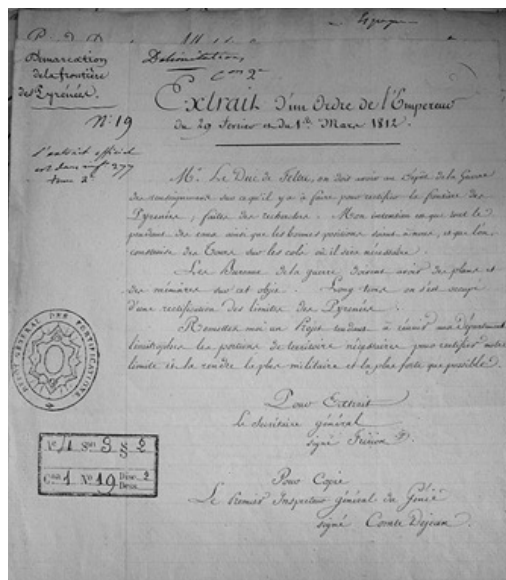
Ce traité de 1785 ne fut pas respecté. Il ne pouvait pas l'être, sa rédaction était imprécise, la frontière était une ligne droite arbitraire, de plus elle ne prenait en compte ni les traditions ancestrales locales concernant les droits de pacage, ni le relief.

La guerre de la Convention 1793-1795 rendit les dissensions des frontaliers tout à fait secondaires et le traité de Bâle, qui la termina, tenta bien de définir une frontière claire et précise dans cette zone de conflits, mais sans plus de succès. Après 1795, les relations entre le Royaume d'Espagne et la République française s'améliorèrent, les deux pays s'allièrent contre l'Angleterre et Trafalgar fut une défaite commune.

En 1808, les troupes françaises envahirent l'Espagne et Napoléon vint en personne faire le siège de Madrid et enlever la ville⁴. La guerre d'Espagne, guerre d'indépendance pour les Espagnols, dura six ans et se termina par la défaite française de Vitoria, en juin 1813.

La gravité des événements survenus de 1793 à 1814 ne permettait pas aux ambassades françaises et espagnoles de s'intéresser aux détails des problèmes de frontière. Cependant, Napoléon voulut, alors qu'il s'apprêtait à partir en Russie, prendre un décret de délimitation de la frontière basé sur la ligne de partage des eaux. Quand on regarde de plus près l'ordre de l'Empereur du 29 février et du 1^{er} mars 1812 et le décret

Fig. 2 :
SHD Frontières
de France
Art. 4
sect. 3
carton 1 n° 19



qui en découla, on se rend compte que le but de l'Empereur n'était pas de régler les problèmes de pâturage, puisqu'il écrivait le 1^{er} mars "*mon intention est que tout le penchant des eaux ainsi que les bonnes positions soient à nous et que l'on construise des tours sur les cols où il sera nécessaire*".

Ainsi le haut de la vallée d'Aspe, le Val Carlos et les vallées du Bastan, furent transférés au département des Basses Pyrénées. Pour l'Empereur, la rectification de frontière répondait à des buts militaires exclusivement.

Après 1815, toutes les conditions d'une reprise et d'une aggravation des incidents frontaliers étaient remplies. La haine entre les deux pays était à son paroxysme. Les militaires, une fois démobilisés, étaient rentrés dans leurs villages frontaliers, d'où une augmentation de population et par là même du nombre de pasteurs puis des risques d'affrontement. Enfin, la délimitation d'une frontière précise n'avait en rien progressé.

On peut ajouter un dernier motif de conflit, limité à une région donnée, celle de Valcarlos et d'Arnéguy, où s'effectuait la majorité des contrebandes d'Espagne vers la France.

En 1815, après la guerre, l'Espagne était ruinée. Les salaires étaient très bas et le pays pouvait exporter vers la France bon nombre de produits agricoles dont alcools, vins, tabac etc. La lutte entre les contrebandiers espagnols et les douaniers français allait se transformer, assez vite, en guérilla dans laquelle les frontaliers espagnols venaient en aide à leurs contrebandiers pendant que les douaniers français n'hésitaient pas à faire appel à la garde.

Entre 1815 et 1820, le roi d'Espagne Ferdinand VII, de retour dans son pays, se comporta comme un monarque absolu, hostile à tout progrès, pourchassant les libéraux. Cette attitude conduisit au coup d'état militaire de 1820, puis à une mise sous tutelle du Roi par les Cortes.

Par crainte du libéralisme et des révolutions qui auraient pu contaminer leurs pays, les puissances européennes dominantes laissèrent la France de Louis XVIII envahir l'Espagne pour remettre sur son trône un monarque absolu⁵.

La victoire du Trocadéro permit à la France de reprendre sa place parmi les grandes puissances, c'est alors qu'un lieutenant général, au glorieux passé militaire sous l'Empire, rédigea en novembre 1823 une note sur la rectification des limites entre la France et l'Espagne⁶.

Ce lieutenant général avait 49 ans en 1823 lorsque, après avoir exposé l'histoire des relations franco-espagnoles, puis l'annexion de la Navarre, il écrit : "*La situation dans laquelle la France se trouve en ce moment vis-à-vis de l'Espagne, semble lui fournir une occasion favorable pour entamer de nouvelles négociations*".

Le lieutenant général Haxo repousse, dans sa note, toute idée d'ambi-

tion, d'abus de la forte position du Roi de France vis-à-vis du Roi d'Espagne. Il déroule son raisonnement, parfaitement logique d'un point de vue géographique, si l'on admet que la frontière doit être sur le sommet de la chaîne principale des Pyrénées. Il en résulte, en suivant une carte qu'il joint à sa note⁷, une spectaculaire modification de la partie limitrophe du Pays Basque de la chaîne pyrénéenne. La rivière Bidassoa prenant sa source dans la nouvelle partie française, toute la vallée devient française dont Fontarabie, Irun, Santesteban, et la vallée de Bastan.

Ce changement de la frontière franco-espagnole ne pouvait être admis par les Espagnols.

La note de Haxo est-elle une simple reprise du projet de Napoléon en 1812, en appliquant jusqu'à ses extrêmes limites le postulat " *frontière sur la ligne de séparation des eaux*" ou bien s'agit-il d'une provocation pour faire avancer ce projet de rectification de frontière endormie depuis si longtemps ?

60

Sur toute la longueur de la frontière entre les deux pays, Haxo détermine le tracé qu'il propose, en respectant le postulat de départ. Il en déduit les territoires qui deviendraient français, tant en surface qu'en nombre d'habitants et ce que la France pourrait abandonner à l'Espagne en contrepartie.



Fig. 3 :
SHD Art. 4
sect. 3
para. 2 n° 21

- En Guipúzcoa, le tracé de la frontière passerait par le sommet de la montagne d'Arguibel, puis de la montagne de Haya (les Trois Couronnes) et c'est ainsi que :

- le canton d'Irun : 2.400 âmes
- le canton de Fontarabie : 2.300 âmes

4.700 âmes sur 3,71 lieues carrées⁸
seraient rattachés à la France

ÉTUDES ET RECHERCHES

- En Navarre espagnole, la frontière serait établie aux cols de Biandis, Zubieta, Gority, Bellate, Arcoletta, Ibagneta, Irripurieta, ce qui devrait donner à la France **27.930 âmes sur 41,99 lieux carrés**.

Notre propos se limitant à la région des Aldudes, nous ne mentionnons pas les modifications demandées à l'est de cette zone.

Voulant montrer peut-être une certaine générosité, Haxo écrit *“La France pourrait abandonner à l'Espagne :*

1) la forêt d'Iraty qui n'appartient pas à l'Espagne quoique située sur ses versants : 3 lieues carrées

2) son droit de protection sur la vallée et pays neutre d'Andorre : 14.000 âmes ou 1.200 km²”

De plus, le Roi de France consentirait à oublier ses droits sur la Navarre, ces droits si longuement et minutieusement rappelés au début de la note, l'Espagne gagnerait *“ la possession paisible et assurée du reste de la Navarre qui comprend une population de 194.000 âmes et 212 lieues carrées.”*

Haxo oublie que du point de vue espagnol la Navarre est, et depuis plus de 400 ans, indiscutablement espagnole et que pour l'Espagne l'abandon des droits anciens du Roi de France ne représente rien.

Cette note, archivée aux SHD de Vincennes, a été également retrouvée aux Archives Nationales de Madrid⁹. On peut donc en déduire qu'elle a été connue des gouvernements français et espagnol.

Il ne semble pas cependant qu'elle ait donné lieu à une présentation officielle auprès du gouvernement de Madrid. Peut-être parce que le lieutenant général Haxo n'avait pas donné de motifs susceptibles de retenir l'attention des gouvernants tels qu'affrontement frontalier ou position militaire en cas de guerre, arguments qui seront mis en avant par ses successeurs, comme nous allons le voir.

Les querelles frontalières s'envenimèrent sérieusement à partir de 1826. Le directeur de la police, Franchet Desperey, écrit au ministre des Affaires Étrangères le 21 août 1826 : *“Depuis 1823 les habitants des vallées de Salazar et d'Ahezcoa envahissent continuellement à mains armées ce territoire, enlèvent les troupeaux, brûlent les cayolars, battent et rançonnent les bergers français”*.

Les torts ne sont pas du seul côté espagnol ; le 2 juillet de la même année le duc de Castro Tereno écrit depuis Pampelune au Préfet des Basses Pyrénées en se plaignant vivement des incursions françaises dans la vallée de Salazar.

En avril 1829, une conférence bilatérale a lieu à Arnéguy entre Don Manuel Bayona pour l'Espagne et le colonel du Génie Gleizes pour la France. Le sujet en était *“les contestations existantes entre les fronta-*

liers français et espagnols dans les Aldudes et le pays de Cize". Quatre mois plus tard, en août, une nouvelle conférence avec les mêmes participants se réunit encore à Arnéguy, pour traiter du pays de Cize et de la vallée espagnole d'Aezcoa. Le compte rendu de ces réunions fut rédigé par une Commission dite "*des limites*" placée sous la direction du lieutenant général Harispe et comprenant les maires de Baïgorry et du pays de Cize.

Sans faire référence à l'étude du lieutenant général Haxo, ce procès-verbal de dix pages¹⁰ mérite qu'on s'y attarde. La commission traite différemment les problèmes de la vallée de Baïgorry et ceux du pays de Cize. Elle affirme que la vallée de Baïgorry est le seul point de la frontière où la séparation des deux royaumes est établie d'une manière authentique depuis le traité de délimitation de 1785, puis elle constate que ce traité est inapplicable, et conseille enfin de revenir, pour calmer les esprits et arrêter les violences, à l'état existant avant le traité de 1785, c'est-à-dire de rétablir la pascuité dans les Aldudes.

62

Il semblerait que le gouvernement espagnol soit effrayé par ce système antique d'indivision. La Commission conclut que "*conformément aux bases indiquées par les anciens traités et celui de Bâle notamment, une séparation absolue doit être établie sur la frontière de cette vallée et que la frontière doit être déterminée par les crêtes des montagnes c'est-à-dire en respectant la ligne de séparation des eaux.*" On en revient toujours à cette ligne de séparation des eaux, principe préconisé par les géographes de Napoléon I^{er} puis par le lieutenant général Haxo.

L'application de ce principe pose des problèmes locaux. Ainsi le village Valcarlos serait réuni à la France. En échange, le gouvernement français pourrait proposer au gouvernement espagnol une indemnité que la Commission va déterminer en proposant deux variantes. Les calculs ne sont pas faits à la légère, puisque la commission a fait compter les vaches allant en été dans les pâturages espagnols : 2.850, ainsi que les brebis : 26.108. Cela lui a permis de calculer la redevance annuelle qui pourrait être versée au gouvernement espagnol.

Le cas de la vallée de Baïgorry étant théoriquement résolu, la Commission s'est préoccupée du pays de Cize, où, dit-elle, le système de démarcation par les crêtes de montagnes ne peut pas être absolu. On doit au contraire s'en écarter chaque fois que les droits et les besoins des localités le commandent. "*Si ce système était suivi sans restriction, il arriverait que le pays de Cize perdrait ses meilleurs pâturages et la précieuse forêt d'Iraty.*" La commission reconnaît que le respect de la ligne de séparation des eaux entraînerait une perte de 6.000 ha pour le pays de Cize. Les Espagnols de la vallée d'Aezcoa sont, eux, partisans d'une frontière basée sur la ligne de séparation des eaux, car ils récupéreraient ainsi les 6000 ha, ce qui leur permettrait de les louer un bon prix aux habitants de Cize qui, faute d'autres pacages possibles, seraient obligés d'y venir.

La Commission s'attache à démontrer que la perte de la forêt d'Iraty serait incalculable pour le pays, mais reconnaît qu'elle se trouve sur le versant espagnol.

Dans cette affaire, la position prise par la commission est ambiguë. On ne peut défendre un principe pour une vallée et le refuser pour la vallée voisine.

Le respect dont jouissait le général Harispe des deux côtés de la frontière, l'autorité qu'on lui reconnaissait, furent insuffisants pour défendre les positions prises par la Commission d'autant plus qu'entre les réunions de 1829 et la date à laquelle ce rapport fut établi, la situation sur le terrain s'était aggravée. Les 17 et 18 juin 1830, les Espagnols envahirent le territoire français du pays de Cize et enlevèrent 120 têtes de bétail. Aussitôt les 1.500 habitants de Baïgorry se réunirent et en dépit des exhortations de leur maire, se dirigèrent vers Roncevaux et Burguete.

Aux archives du Ministère des Affaires Etrangères¹¹, la lettre du 16 juillet 1830, écrite par l'adjoint au maire de Baïgorry à Monsieur le Sous-Préfet, donne une bonne image des tensions régnant à Baïgorry. Il écrit : *"deux Baïgorriens, entre autres, ont essuyé un traitement digne de la férocité turque. Après avoir vomi entre eux et leurs compatriotes mille injures, des Espagnols armés ont dansé autour d'eux en les menaçant de la mort. Plusieurs fois les baïonnettes ont été appuyées sur leur poitrine. Enfin, après avoir joui de la terreur de ces malheureux, ils les ont jetés dans une prison."*

Lorsque le 14 juillet les Français et les Espagnols sont face à face, les Espagnols ouvrent le feu, les Français chargent et, à ce moment, les Espagnols arborent un drapeau blanc et rendent le bétail ainsi que les rançons qu'ils avaient prélevées. Les agressions se poursuivent début septembre, cette fois par les habitants de la vallée d'Aezcoa et vers la montagne de Cize. L'affaire est plus importante encore que la précédente, puisqu'il s'agit de 500 têtes de bétail qui sont enlevées par des Espagnols armés de fusils provenant de la vallée d'Aezcoa.

L'affaire remonte à plus haut niveau et, le 22 septembre, le duc de Castro Tereno, vice-roi de Navarre, écrit au Préfet : *"Aussitôt que j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'informez que les habitants d'Aëzcoa, armés de fusils ont fait une descente sur le territoire français qu'ils ont pris cinq cents têtes de bétail, j'ai donné des ordres au Tribunal de la Royale Cour Mayour pour qu'il nomme un commissaire chargé d'instruire à cet égard et me transmettre sans retard les résultats de son information. Mon seul objet est non seulement de forcer à la restitution des bestiaux, mais encore de châtier sévèrement les exécuteurs de la saisie dans le cas où elle aurait eu lieu sur le territoire français, parce que si elle a été exécutée en Espagne, je n'ai pas le droit de l'empêcher et il ne serait pas juste que je le fisse au préjudice du droit de mes administrés. Cela serait une contravention avec tous les actes et les*

traités qui ont eu lieu entre les deux populations.” Et le vice-roi continue décrivant les principaux articles des traités antérieurs. Il conclut : *“cependant je donne ma parole à Vd que cet attentat ne sera pas impuni et qu’indépendamment de la restitution des troupeaux les auteurs souffriront la peine que réclame un acte aussi irrégulier.”*

Il y a chez les autorités espagnoles une volonté de calmer les tensions, d’empêcher le renouvellement de tels actes et de punir après enquête.

Là aussi les torts sont partagés, car dans la nuit du 4 au 5 novembre les Français de Jaxu pénètrent sur le territoire espagnol et saisissent à leur tour 110 vaches, veaux, juments ce qui amène une réplique des Espagnols qui à leur tour pénètrent sur le territoire national et se saisissent de 2.000 têtes de bétail. C’est alors que, coté français, la décision est prise de nommer une commission mixte, comprenant les maires intéressés :

- Salaberry, maire de Saint-Jean Pied de Port
- Etcheverry, maire de Saint-Étienne de Baïgorry

Et également des officiels :

- commandant du Génie de Pau : Gleizes
- sous-préfet : Etchats
- président : lieutenant général Harispe

Selon les documents suivants, les autorités espagnoles mettent tout en œuvre pour abaisser les tensions. Ainsi, le 27 juillet 1833¹², le vice-roi de Navarre informe le Préfet des Basses Pyrénées qu’il a reçu l’ordre d’admettre les pasteurs français à la libre jouissance des pâturages des Aldudes, mais qu’il interdit aux Basques français de construire des cabanes sur les terrains en litige. Cette dernière interdiction n’est pas nouvelle, elle était incluse dans les traités signés avant 1785 entre les syndicats des deux vallées.

Mais fin 1833, après la mort de Ferdinand VII, la première guerre carliste commence et dès juin 1835, les partisans de don Carlos sont maîtres du versant méridional des Pyrénées. La France de Louis Philippe ayant pris parti ouvertement pour la reine Isabelle, les agressions contre les pasteurs français se multiplient sur le territoire contesté des Aldudes. Le 26 mai 1835, le Ministre de l’Intérieur écrit au Ministre des Affaires Étrangères que trois bergers français ont été attaqués par une bande carliste qui les a maltraités et leur a volé de l’argent.

Il devient de plus en plus urgent de trouver une solution et le 18 juillet 1839, le colonel Gleizes, directeur des fortifications à la Direction du Génie de Bayonne, remet un projet d’une ligne de démarcation entre la France et l’Espagne passant autant que possible sur la crête des Pyrénées. Son document est présenté en deux colonnes, à gauche les limites actuelles, à droite les rectifications proposées. Ce rapport est accompagné d’un plan représentant les modifications conseillées le

ÉTUDES ET RECHERCHES

long de la frontière pyrénéenne. Nous en avons extrait la partie occidentale depuis Fontarabie et la zone des Aldudes. À la différence du plan d'Haxo, Gleizes ne modifie pas la frontière existante le long de la Bidassoa. Il procède à de légères variantes afin de respecter le plus possible la ligne de séparation des eaux.



Fig. 4 :
SHD Art. 4
sect. 3
para. 2

Cependant, ce principe basique le conduit à modifier très sensiblement la frontière dans la zone des Aldudes et de Valcarlos. Le lieutenant général Harispe, à qui on soumet le projet l'apprécie puisqu'il écrit, le 5 octobre 1839 : *"je me suis convaincu qu'il contenait la meilleure solution à donner à une question qui depuis longtemps indécise donne toujours lieu à des conflits irritants et à des inquiétudes sans cesse renaissantes."* Ce projet, plus pondéré que celui d'Haxo, sombrera lui aussi, inutile et oublié, dans les archives d'un Ministère.

La fin de la guerre civile, dans le nord de l'Espagne, aurait dû permettre de reprendre les négociations. Il n'en est rien et le lieutenant général Harispe, qui commande toujours la région militaire, écrit le 13 mai 1841 qu'il est contraint d'envoyer la 5^e Compagnie du 3^e de Ligne de Baigorri aux Aldudes, les Espagnols ayant manifesté l'intention de s'emparer du territoire voisin.

Quand, le 1^{er} juin 1841, les Cortes de Madrid apprennent que l'armée française a pris position sur la frontière, la séance est houleuse, le député de la Navarre prétend même, sans aucun fondement, que le territoire espagnol a été envahi par les troupes françaises.

Fort heureusement, aucun incident ne se produit le long de la frontière gardée par les troupes d'Harispe. Il rend compte au Ministère de la Guerre : *"la plus grande tranquillité règne aux Aldudes"*.

Il faut attendre le 17 mai 1850 pour qu'un nouveau mémoire sur la délimitation de la frontière des Pyrénées soit rédigé par le colonel du Génie de Bayonne, successeur du colonel Gleizes. Ce mémoire commence par un rappel des derniers désordres : *"j'ai lu dans les journaux de la semaine passée, que des contestations venaient encore de s'élever entre les habitants et je crois même entre les agents de l'autorité des deux contrées limitrophes, et que Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères avait chargé notre Ambassadeur à Madrid de s'entendre avec le gouvernement espagnol à l'effet de mettre un terme à ces causes de désordre et de dissentiment regrettables."*

Ensuite, le mémoire retrace un historique depuis le traité de 1785, puis fait référence au mémoire du colonel Gleizes en le critiquant au passage : *"c'est pour combler les lacunes dans le travail de Monsieur le Colonel Gleizes que j'ai réuni et remis en ordre une partie des notes que j'avais prises pour une étude plus complète"*. Les plans accompagnant ce mémoire sont plus précis que les précédents. Bien entendu, les propositions du lieutenant général Haxo ne sont pas reprises, ni même mentionnées.



Fig. 5 :
SHD
Art. 4
sect. 3
para. 2
carton 1
n° 24

Le réseau hydrographique clairement représenté, tant pour la zone des Aldudes que pour la forêt d'Iraty, permet de comprendre la délimitation de frontière proposée. Ce mémoire et les plans qui l'accompagnent auront le même sort que les précédents et les gouvernements tant français qu'espagnols n'auront jamais le courage de prendre une décision.

Ce n'est que sous le règne de l'empereur Napoléon III qu'un traité de délimitation sera conclu le 2 décembre 1856 entre la France et l'Espagne.

L'article 1^{er} du traité définit la motivation, il s'agit : *"de prévenir à jamais le retour des conflits regrettables qui, jusqu'à l'ouverture des présentes négociations ont eu lieu à différentes époques, sur plusieurs points de cette frontière, par suite de l'incertitude qui a régné jusqu'à présent, au sujet de la propriété de quelques territoires et de la jouissance de certains privilèges que les frontaliers des deux pays revendiquaient comme leur appartenant exclusivement"*.

La frontière est définie uniquement dans les Pyrénées Occidentales, c'est-à-dire depuis l'embouchure de la Bidassoa jusqu'au point d'union des départements des Basses Pyrénées, de l'Aragon, de la Navarre.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Pour cette zone, la définition est précise. Elle ne tient aucun compte des différentes notices et mémoires qui se sont accumulés après la Convention d'Ornano et, dans un but de pacification, elle fait davantage référence aux conventions de faceries de compascuité, des privilèges et usages revendiqués, qu'aux difficultés que créerait la mise en place du principe "ligne de séparation des eaux".

Toutefois, l'article 13 contredisant les préalables, annonce que "les faceries de compascuité perpétuelles de pâturages entre les frontaliers de l'un et de l'autre pays demeurent abolies et de nulle valeur à dater du 1^{er} janvier qui suivra la mise à exécution du présent traité, à l'exclusion toutefois des faceries perpétuelles de droit et de fait entre la vallée de Cize et Saint Jean Pied de Port en France et celle d'Ahezcoa en Espagne, et entre les habitants de Baretons (sic) en France et ceux de Roncal en Espagne".



Fig. 6 :
Le Moniteur
Universel
Journal officiel
de l'Empire
Français, Mardi
8 septembre
1857

Enfin, l'article 15 précise "que les habitants de la vallée de Baigorri auront la jouissance exclusive et perpétuelle des pâturages de la partie des Aldudes comprise entre la crête principale des Pyrénées et la ligne qui a été tracée dans l'article 7, c'est-à-dire de ligne droite à Beorzubustan par Isterbegui."

Ce traité de 1856 fut complété le 28 décembre 1859 par une convention additionnelle.

La longue histoire de ces pâturages situés sur un territoire indivis s'est ainsi terminée au Second Empire par un compromis qui sembla satisfaire les frontaliers tout en confirmant au pays Quint un certain particularisme dont les habitants sont fiers aujourd'hui.

Notes

68

- 1 Compascuité : droit de pacage qui appartient en commun à plusieurs communautés d'habitants.
- 2 *Lies et Passeries dans les Pyrénées*. Actes de la 3^e journée de recherches de la Société d'Etude des 7 Vallées 01/06/1985 par Ch. Desplat.
- 3 Don Ventura Caro sera 8 ans plus tard, en 1793, général en chef des armées espagnoles des Pyrénées Occidentales. Il envahira la France jusqu'à Saint-Jean de Luz avant de battre en retraite précipitamment dès 1794.
- 4 Voir "Les 3 jours du siège de Madrid décembre 1808" par l'auteur dans *Revue du Souvenir Napoléonien*, n° 464, avril-mai 2006.
- 5 On se reportera à la *Croisade des 100.000 fils de Saint Louis. L'Expédition Française en Espagne de 1823* par l'auteur, aux éditions Dualpha, 2006.
- 6 SHD Vincennes, Frontières de France, art. 4 section 3 paragraphe 2 1VD73 n° 21.
- 7 Carte disparue des Archives Espagnoles, mais se trouvant au SHD de Vincennes, 1VD73. n° 21 bis.
- 8 Lieue carrée : environ 25 km².
- 9 Archivo Historico Nacional de Madrid. Liasse E 2840.
- 10 SHD, Frontières de France art. 4 section 3 paragraphe 2 n° 22.
- 11 Archives des Affaires Étrangères, Espagne limites Aldudes 1830-1831. 3 pièce cs 21.
- 12 Archives du Ministère des Affaires Étrangères n° 456.

Archives consultées

Ministère des Affaires Étrangères, Paris :
Fonds Limites Espagne Aldudes n° 448-453-456
Correspondance et documents divers : janv.-nov. 1823 cote 725
Talaru, ambassadeur : avr.-août 1824 cote 727

Archivo Historico Nacional, Madrid : legajo E 2840

Service Historique de la Défense (SHD), Vincennes :
Frontières de France 1 VD 73, Article 4, section 3, paragraphe 2
Carton 1 : différents numéros

LES NOMS DES MAISONS DE BIDACHE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE(*)

Jean-Baptiste
ORPUSTAN

Bidache ne dispose pas à ce jour de listes médiévales connues de maisons. Les noms relevés ici, au début du XIX^e siècle, à une époque bien tardive, montrent, sous l'importante couche de noms romans, en grande majorité des noms de personnes, la persistance d'une toponymie basque encore nombreuse et diversement romanisée, mais où les noms de personnes sont absents.

Bidaxungo etxen izen zerrenda Erdi-Arokorik ezta gaur-egun ezagutzen. Hemen bildu diren izenek, XIX-garren mende hastapenean, ontsa berant, erakusten dute, izen erdaldun meta gotorraren azpian, gehienak jende izenak, euskarazko leku-izen andana oraino handia guti edo aski erdaldurik, baina jende izenik gabea.

69

■ Introduction

Le nom moderne officiel de Bidache est, comme on le sait, le résultat d'un processus de romanisation phonétique du nom primitif *bidaitzun* cité de nombreuses fois dans la documentation médiévale, et conservé encore à peu près tel quel dans la prononciation basque actuelle "Bidaxun(e)" (avec la palatalisation très répandue en basque du groupe -itz- en -x- prononcé comme le français "ch", et l'addition tardive d'un -e final). Ce processus, dû principalement à l'accentuation romane sur le -á-, et l'affaiblissement consécutif de la voyelle finale atone -u- en -e-, en même temps que la nasale finale était normalement éliminée en roman gascon (l'évolution est exactement la même pour le nom de Guiche), a duré des siècles avant de se réaliser pleinement vers la fin du XIV^e siècle. Il peut se résumer dans la série suivante dont tous les éléments sont parfaitement documentés : *bidaitzun* > *bidaxun* > *bidaxen* > *bidache*. La restitution écrite exacte de ces formes dans le temps dépendait beaucoup des compétences linguistiques des scribes médiévaux : alors que la Cartulaire de Bayonne donne en 1140

bidezou à peu près comme dans la citation de 1329 *vidayxon*, celui de Dax (dont dépendaient Bidache et le pays de Mixe dans lequel cette paroisse était alors incluse) vers 1160 a *bidachen* tel quel aussi en 1312 et 1342 *vidaxen*, la forme si l'on peut dire "pleine" très proche de l'original se trouvant naturellement dans les nombreuses citations des comptes navarrais comme les *bidassun*, *bidayssun*, *bidaissun* de 1292, 1304, 1305 etc. Il va sans dire que ces dernières formes ne peuvent être nées à partir des précédentes et que, quel que soit le temps des citations, le changement phonétique n'a pu se faire que dans une seule direction.

La romanisation des noms de lieux basques, précédée sans doute d'une latinisation au moins partielle (accent tonique), a été à peu près générale dans toute la zone aquitaine, territoires restés de langue basque compris, pour tous les lieux, régions, vallées administratives, paroisses, dont les noms ont été couramment utilisés dans la langue des administrations civiles et ecclésiastiques : le latin, puis l'occitan gascon, enfin très tardivement le français. Le cas de Bidache est parfaitement conforme à cet égard à la situation générale des toponymes basques aquitains linguistiquement "officialisés".

Alors que le nom de Bidache est très abondamment cité à partir du milieu du XIII^e siècle dans la documentation navarraise pour la "franchise" au roi de Navarre que devaient annuellement les habitants, avant le procès en cour de Navarre qui les reconnut "hommes" du seigneur de Gramont, installé là après la destruction et l'abandon du château primitif de Viellenave au XIII^e siècle, la liste des "feux" ou maisons de Bidache n'apparaît jamais dans les comptes navarrais, à la différence de ceux de presque toutes les paroisses et hameaux de Basse-Navarre. Il n'a pas été trouvé non plus jusqu'à présent sur l'habitat médiéval de Bidache de document comparable à l'assemblée générale d'Arancou en 1305 – elle sollicitait que les habitants soient reconnus "francs du roi de Navarre" – et sa liste de maîtres de maisons, dont les noms sont alors en partie romans mais très majoritairement basques. À partir de là Arancou, comme les autres paroisses anciennement mixaines de la "seigneurie" de Bidache, disparaît des listes médiévales de feux.

C'est avec d'autant plus d'intérêt que j'ai reçu une longue liste de noms de maisons que M. René Taillefet, Rochelais habitué des séjours dans la région, a recueilli dans la documentation municipale de Bidache et particulièrement sur le cadastre dit "ancien" établi au début du XIX^e siècle. Qu'il en soit vivement remercié ici, puisque sa collecte, même si tardive dans le temps, permet d'établir un classement linguistique et toponymique particulièrement utile et significatif dans un territoire de "frontière linguistique" – ce n'est jamais une ligne droite ni même, le plus souvent dans nos régions ou ailleurs, une ligne... – et de mélange basco-roman, quoique de plus en plus forte-

ment et visiblement romanisé (la "seigneurie souveraine" de Gramont reconnue au temps des guerres de religion joua-t-elle un rôle en ce sens ?). Le pays a reçu de ce fait le qualificatif gascon de "charnegou" au sens (défavorable par endroits) de "métis", qui n'a pourtant ici aucun contenu ethnique, mais seulement linguistique. Les noms de maisons ont été relevés dans les deux "sections" ou quartiers principaux de la commune, le "Mech" ou "Megx" (voir plus loin) et les "Bordes", ce dernier nom indiquant comme partout le développement de l'habitat à partir de la fin du Moyen Âge dans la périphérie des hameaux centraux, vouée auparavant aux annexes agricoles.

Une particularité de ces noms est d'être faits en grande partie de noms de personnes ou anthroponymes (prénoms, surnoms, métiers), alors que la "domonymie" basque médiévale connue aujourd'hui en abondance est presque intégralement toponymique, nommant les caractères topographiques des lieux ou les édifices eux-mêmes. Le recensement des "feux" du Béarn en 1385 comporte déjà une très forte proportion d'anthroponymes, alors qu'elle est très faible à la même époque en Soule et Basse-Navarre. Les noms sont présentés ici, et brièvement commentés ou traduits si nécessaire, par ordre alphabétique selon les trois rubriques suivantes : 1) les noms de personnes (prénoms et surnoms, noms de métier, 2) les toponymes (noms topographiques et noms d'édifices) romans, 3) les toponymes basques. Le texte est suivi d'une *Notice bibliographique* des principaux ouvrages sur la question en domaine basque et gascon, où l'on trouvera le détail des définitions et des commentaires.

Fig. 1 :
Extrait du
registre des
délibérations.
Archive de la
collégiale de
Bidache,
31 décembre
1767



■ 1 - Les noms de personnes

1a - Les prénoms

Berdic : c'est sans doute l'une des nombreuses formes contractées et diminutives de "Bernat" (Bernard).

Bidau : forme gasconne du prénom ancien "Vital" ; *Bidame* procède sans doute du même (le titre nobiliaire "vidame" est peu probable).

Christophe, prénom masculin.

Dinot (deux maisons : "haut" et "bas") : comme "Dénot" doit être une forme issue de "Arnaut" (Arnaud), sans doute avec une préposition "d'".

Chez Jeannette, Florance, France : prénoms féminins.

Glaude : sauf erreur de lecture ou de graphie, doit être "Claude", avec peut-être une prononciation locale à sonorisation initiale (la sonorisation des initiales sourdes latines ou romanes est un trait typique de la phonétique basque).

72 *Janin, Jouanetou* : diminutifs de "Jean", le second est la forme gasconne correspondant à "Jeanneton" (plutôt qu'un dérivé à suffixe basque *-to*).

Jourdane : "Jourdain" prénom féminin autrefois courant.

Gabriel (du joy), Gabriellou, Gaston : prénoms masculins, le second diminutif.

Gracerotte : diminutif gascon de "Grâce, Gracie".

Guicharneau : prénom double avec "Arnaud" en second élément, le premier étant aussi un prénom médiéval en zone romane rapporté parfois à un nom d'origine "Guiche" (à moins qu'il y ait la base *giza*-du basque *gizon* "homme" très fréquemment utilisé au Moyen Âge et jusqu'au XVIII^e siècle comme prénom-surnom).

Guillen, Guillaumex : formes de "Guillaume", la première courante en basque ou en gascon (qui conserve pourtant en général la finale *-m*), la seconde apparemment plus "francisée", mais avec un suffixe qui peut être hérité du vieux patronymique local *-iz/-ez* au sens de "fils de", conservé dans nombre de noms de personnes, et une palatalisation hypocoristique notée par *-x*.

Maniou : peut-être une forme réduite du médiéval "Amanieu", comme "Manieu" cité ailleurs en 1615.

Marianette : prénom diminutif féminin de forme française.

Martinon : diminutif de "Martin".

Mathurin : prénom masculin.

Ménine : forme contractée diminutive et féminine issue de "Domenge" (Dominique).

Mounane, Moundine, Mounou, Mounoche : ce sont des diminutifs féminins issus de "Raymond(e)".

Nine : forme contractée diminutive et féminine issue de "Jean" (voir ci-dessus *Janin*).

Pe de Berdoly et Pe de Jouan : quoique "Pé" soit l'une des formes de "Pierre" en gascon (Saint-Pé-de-Bigorre, Saint-Pée-sur-Nivelle etc.), c'est aussi "pied, bas", et ces noms peuvent nommer des maisons situées au "Bas de Berdoly", "Bas de Jouan", les deux noms complétés étant à coup sûr des anthroponymes : "Berdoly" l'une des formes nombreuses issues de "Bernat" (Bernard), et «Jouan» pour "Jean".

Perrilou : l'un des nombreux diminutifs de "Pierre".

Peyrolles : le -s final suggère un vrai toponyme au sens de "pierrailles", mais cette consonne peut fort bien être analogique et non étymologique, et ce serait aussi en ce cas un prénom diminutif ("Peyrolo, Peyrolie, Peyrolet" etc. sont documentés au Moyen Âge).

St Marty : bien que "Saint Martin" soit l'hagionyme (nom de saint) le plus répandu dans la région comme nom d'églises et de maisons nobles médiévales, il est possible que ce soit ici un vrai prénom "Saint-Martin" encore utilisé comme tel.

1b - Surnoms et noms d'origine

Arzacq : nom d'origine (commune béarnaise) employé comme surnom.
Béchan : peut-être dérivé de "bec" comme "Bécard, Béchet" et d'autres faisant allusion à la "gourmandise" ou au "goût du bavardage" ; l'explication par *bec* au sens topographique ("sommets") ou le languedocien *beç* "bouleau" qui en ferait un vrai toponyme semble moins vraisemblable.

Béchine : c'est le mot "voisine", origine de nombreux noms d'état civil, avec une palatalisation de -s- en -ch- propre aux romans régionaux.

Bourdeu : nom d'origine "(de) Bordeaux".

Bourdon : serait un surnom pris au "bâton de pèlerin" selon Dauzat (voir la *Notice bibliographique*), mais plus sûrement ici au sens de "bâton de montagne" en béarnais.

Bourrat : surnom ayant pu signifier soit "vêtu de bure", soit "ventru".

Coumensat : c'est littéralement "commencé", sans que l'on puisse dire si c'est une allusion à un bâtiment (commencé et non terminé, ou se trouvant au "début" d'un lieu donné) ou à une personne.

Dibon : nom d'origine (Ibon) avec la préposition agglutinée.

Gelous : "jaloux" donné à divers noms de lieux (Gélos, Mongelos) y compris à des maisons médiévales basques (Jelos à Suhescun etc.).

Habas : nom d'origine (commune des Landes).

Hournat : c'est littéralement "enfourné" (surnom possible d'un "fournier"), quoique des dérivés de forme voisine aient été utilisés aussi au sens topographique de "trou, creux, recoin".

Lencouat : littéralement "qui a une bonne langue" ("lencou" est "langue" dans le gascon bayonnais), au sens probable de "bavard".

Mansouette : serait un dérivé de "mans" au sens de "doux" donné comme prénom-surnom médiéval, diminutif féminin. Un rapport à "manse, maison" n'est pas exclu.

Mihore : semble une variante à aspiration de *mior* "mineur, petit" au féminin ; il se peut que ce soit le nom d'une maison "petite" (les appellations de maisons voisines l'une "grande" et l'autre "petite" sont courantes dès le Moyen Âge) et en ce cas un vrai toponyme.

Monchet : "petit moine, moinillon" comme "Monget", ou surnom d'origine (Monget dans les Landes).

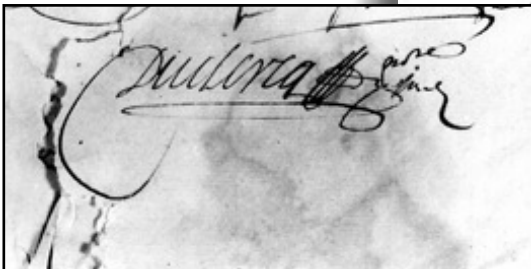
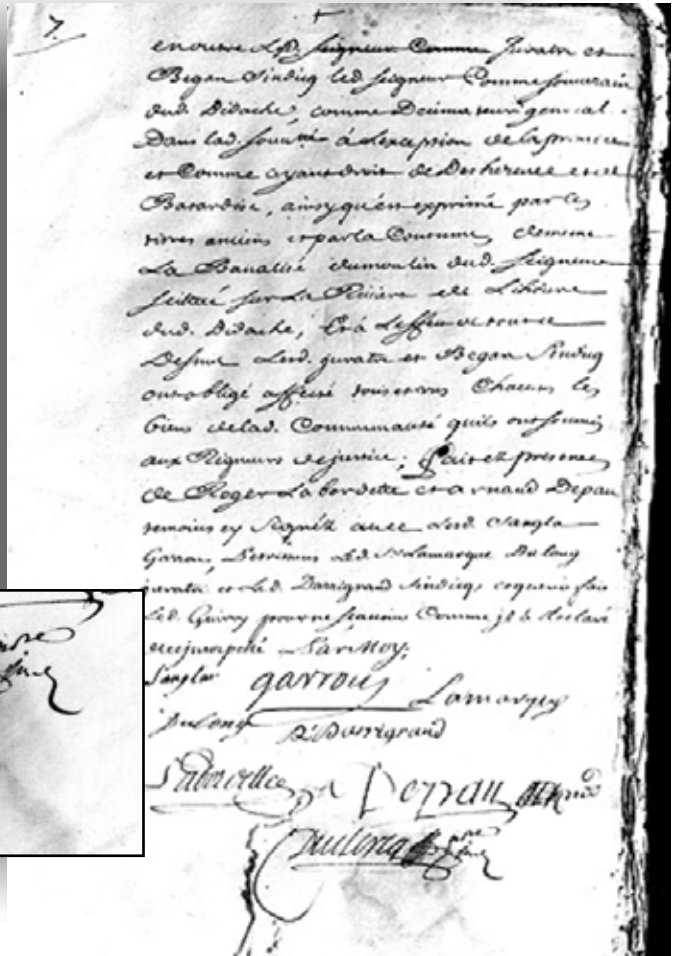
Pilotte : sans doute "pelote" (joueur de pelote ?), quoique *pelut* "poilu" (ici au féminin) connu par ailleurs comme nom-surnom ne soit pas bien loin.

Turcq : sous cette forme ne peut être que l'ethnique "Turc" qui admettrait plusieurs explications (apparence physique ou caractère ? voyageur ? peut-être même "juif", dans la mesure où Bidache a eu une communauté juive ?).

Le nom du quartier de *Chrestientat* désigne en gascon un lieu d'habitat réservé à une "cagoterie" (le sens précis du mot "cagot", qui n'apparaît dans les textes gascons béarnais qu'à partir du XVI^e siècle, reste encore incertain) ou une ancienne "léproserie". La *Métairie des Pauvres* est d'un réseau sémantique proche.

74

Fig. 2 et Fig. 3 :
Terrier de Bidache
en 1724,
signature des jurats.
Archive Gramont,
E 23bis F° 7



1c - Noms de métiers

Balesté : "arbalétrier".

Baqué : "vacher".

Barbé : "barbier".

Au cordonnier : cette expression française est peut-être une création récente ou la traduction en français d'un ancien nom de métier gascon, ou même basque.

Crabé : "chevrier".

Duclercq : "du clerc" (religieux, ecclésiastique), nommant la maison elle-même ayant abrité un "clerc", ou nom d'état civil de l'habitant (de même origine) donné à la maison, sans qu'on puisse le vérifier comme dans la plupart de ces noms de métiers.

Dufau : nommant de même la maison ou l'habitant, c'est très probablement "du faur" ("forgeron" en gascon), moins vraisemblablement "du hêtre", auquel cas ce serait un vrai toponyme.

Larroudé (deux noms) : littéralement "le faiseur de roue" (avec agglutination de l'article) c'est-à-dire "le charretier".

Le paysan : ce mot français inattendu comme nom de maison est peut-être un surnom, en tout cas d'invention "moderne".

Lou Haour : "le forgeron" en gascon, avec remplacement du f- de "faur" par l'aspiration.

Loustesse : "l'hôtesse" indiquant peut-être une ancienne auberge.

Megx : "médecin", nom qui a été donné à Bidache à tout un quartier.

Mon maçon : cette expression française inhabituelle pour nommer une maison pourrait être la forme altérée par analogie du nom d'origine "Maumusson" (nom de divers villages).

Moulié : "meunier".

Paillet : orthographe analogique pour *pailhé(r)* "pailleur".

Sallié : "salière" était au Moyen Âge un nom d'hôtellerie.

Tisé : "tisserand".

■ 2 - Les noms de lieux (vrais toponymes) romans

2a - Les noms d'édifices

Bastidote : "petit bâtiment (bastide)".

Batan ("haut" et "bas") : "moulin à foulon".

Costé : au sens propre "situé à côté", utilisé en toponymie pour nommer un "appentis, édifice accolé à un autre".

Grange (3 maisons) : annexe agricole devenue habitat permanent, comme "borde" (voir plus loin).

Jus Bordes : maison située "au bas des bordes".

Laborde : ce peut être, comme souvent, le nom d'état civil de l'habitant passé à la maison.

Lagouarde : nom qui serait donné à une maison servant de "tour de garde", ou une maison d'où "on regarde", qui a "un point de vue", la référence à la "personne chargée de la garde" n'étant pas exclue (auquel cas il s'agirait d'un anthroponyme).

Lajus : "maison située en dessous", *la-* représentant sans doute *lar* "maison" par extension du sens premier "âtre, foyer" (ce mot semble former le mot basque *laratz* "crémaillère").

La Téoulère ("haute" et "basse") : "la tuilerie".

Loustau : "la maison" en gascon.

Maisonave : "maison neuve".

Maysounette : "maisonnette".

Métairie du Fenouil : nom français ou francisé, avec peut-être une allusion à la topographie (lieu où pousse le fenouil ? Une croyance populaire attribuait au fenouil la vertu de repousser les sorcières).

Métairie des pauvres : voir ci-dessus.

Plassot : "petite place", sans doute au sens "emplacement de maison".

Pountet : "petit pont, pontet".

Trouilh : "pressoir".

2b - Les noms topographiques

Batsagens : probablement sur le gascon *bat* "vallée" et un second élément difficile à analyser.

Bellevue : nom français.

Betbeder : "belle vue, belle perspective" en gascon.

Betlocq : "beau lieu".

Bousquet : "petit bois, bosquet".

Cambou : comme les "Camou, Cambo" régionaux, nomme un terrain humide et peut-être des lieux d'eaux curatives (Gamarde-les-Bains, Gammarthe etc.).

Carrere : "chemin, route principale" (ce nom a peut-être à voir avec le nom même de Bidache, qui est fait sur *bide* "chemin").

Cauhépé : "lieu bas et chaud (exposé au soleil)", nom gascon de nombreuses maisons en Béarn et Soule.

Caumon : "mont chauve", est peut-être le nom de l'habitant (nom d'origine).

Compot : "petite combe".

Duclau : "de l'enclos", peut nommer la maison ou l'habitant (nom d'origine en cas).

Gourgil : semble de la même famille que les "Gourgues, Lagourgue" etc. sur le gascon *gorg* "cavité, abîme, gorge".

Guinlat : "planté de guignes".

Fresson : "fresnaie" probablement nom d'origine ici.

Houga : "fougeraie" (plus communément écrit "Heugas").

Junca : "lieu où poussent les joncs, jonchère".

ÉTUDES ET RECHERCHES

Lacoste : "la côte".

Lacoume : "la combe" ou le "monticule" : les deux sens donnés par les dictionnaires étant contradictoires, seule l'observation du lieu permettrait d'en décider.

La Gabotte : "le petit Gave".

La Hosse : "la fosse".

La Montagne : nom français.

Lanevieille : "lande vieille", nom de maison connu ailleurs qui suppose un défrichement.

Lanne : "lande".

Larroquette : "le petit rocher".

Lascoudarras : ce nom à l'apparence de pluriel gascon est difficilement explicable, peut-être en rapport avec le mot *coudre* "coutre" et *coudra* "labourer".

La Taillade : "le bois taillé".

Lou Haou : "le hêtre".

Milhet : "terre plantée de millet" (pourrait être aussi nom personnel d'origine).

Minot : "petite vigne", peut-être confondu avec *Minos* relevé dans les mêmes documents, qui est lui un dérivé toponymique dit "aquitain" (existe dans divers lieux du Pays Basque : nom d'un quartier ancien de Hasparren notamment).

Mouhace (Bordes) : probablement sur le gascon *mourasse* "lieu marécageux".

Passerou : ce pourrait être littéralement "passereau", mais c'est beaucoup plus vraisemblablement une déformation de "Passerrieu, Passeriou", indiquant un "passage de rivière", gué ou bac.

Pebin : "(au) bas (pied) de la vigne".

Peyrolles : au sens toponymique "pierrailles" (voir les noms de personne).

Pichade : "écoulement d'eau, petite fontaine".

Piton : "pointe (rocheuse), piton".

Pouchiou ("haut" et "bas") : équivalent sans doute du plus répandu Pucheu "obstacle, qui importune" si c'est un nom gascon ; mais on peut songer aussi au latinisme basque (cité en toponymie depuis le XII^e siècle) *putxu* "mare, puits".

Sarrot ("haut" et "bas") : forme de *serrot* "petite colline".

Touron : "colline arrondie".

■ 3 - Les toponymes basques

La domonymie basque de Bidache, encore assez fournie dans la documentation moderne, représente certainement la "couche" la plus ancienne de la toponymie locale, ce qui est la règle générale pour toute la zone aquitaine romanisée au cours du Moyen Âge ou plus

tard. Elle se distingue de la domonymie romane par l'absence complète des noms de personnes (prénoms, surnoms, noms de métiers). Il s'agit donc exclusivement de toponymes nommant l'habitat ou, le plus souvent, la topographie du lieu. Ces noms basques ont reçu en général un traitement phonétique roman, et ont souvent une forme diversement romanisée. Il en était déjà ainsi dans les recensements médiévaux pour les territoires de langue basque (Labourd, Basse-Navarre, Soule), et l'habitude de romaniser les noms basques (et sans doute auparavant de les latiniser) est aussi ancienne que les administrations centrales civiles ou ecclésiastiques. Le *Cartulaire de Dax* (voir la *Notice bibliographique*) est à cet égard un bon exemple pour les noms de la région, Bidache compris, cités dans la seconde moitié du XII^e siècle. Ce même texte prouve que les noms basques étaient non seulement phonétiquement romanisés mais parfois traduits en latin ou en roman. Il n'est donc pas du tout exclu qu'un certain nombre, invérifiable sauf documentation plus ancienne, des toponymes gascons précédemment vus procède d'une traduction de noms basques anciens. C'est un signe, entre mille autres exemples, de la progression du parler roman dans les derniers temps, roman gascon jusqu'au XVII^e ou XVIII^e siècle, et français par la suite.

Fig. 4 :
Maison Cauhepe,
photo de
pré-inventaire
de Jean Robert,
années 1960.



3a - Les noms d'édifices

Chandiou : le mot *etxe* subissant très souvent dans les formes romanisées la disparition du e- initial par agglutination à l'article "l(e)" ou plus encore à la préposition "de", et donnant ainsi des formes romani-

ÉTUDES ET RECHERCHES

sées commençant par Che- ou Cha- (voir ci-dessous), il se pourrait qu'on ait ici une altération de *etxandi(a)* "(la) grande maison" avec l'addition d'un suffixe roman (absent dans la forme citée à Sauvelade en 1385 *Xandie*).

Chegaray : pour *etxegarai* "maison du haut".

Cheverce, Cheverse : pour *etxebertze* "maison autre", nom fréquent en Pays Basque (la version romane, rare, existe au recensement béarnais de 1385, à Ramous *l'aute masoo*, à Lagos *aute hostau*).

Etchebarne : "maison de l'intérieur".

Etcheona : "bonne maison", nom médiéval assez fréquent en Soule, absent dans les autres régions basques, dont la version romane médiévale est plusieurs fois citée dans le recensement béarnais de 1385 sous les formes *Bonecase, Casebone, Bone-Masoo*.

Salaberry, Sallaberry : "salle neuve" (le sens original de "salle" est "maison noble" ; il a été étendu dès le Moyen Âge à des maisons sans statut propre de noblesse, parfois annexes ou fivatières de maisons nobles anciennes).

3b - Les noms topographiques

Baratchart : de *baratzearte* "entre les jardins".

Batchalette : pourrait sembler venir du gascon "bat-sallette" au sens de "petite salle de la vallée", mais la palatalisation -tch- indique plutôt comme dans le nom précédent la déformation d'un nom basque, avec une finale locative (et non diminutive) -*eta* "lieu de", et un premier élément qui pourrait avoir une réduction de *baratze* "jardin" et d'un autre terme réduit à -al- plus difficile à identifier (peut-être **baratze-zabal-eta* "lieu du plat des jardins").

Barroute : sans doute une forme altérée ou cacographiée du très courant "Berraute" version romanisée ancienne et très répandue, même en territoire de langue basque, de *berroeta* "lieu de broussailles".

Bélaren : semble dériver de *belar* "herbe" ou de *belhar* "en face (d'un lieu donné)", avec un second élément qui a pu être le suffixe -*ain*, plutôt que le génitif de valeur possessive -*ren(a)* qui ne se donne qu'à des anthroponymes.

Biscay : "lieu de sommet, croupe".

Cremendy : composé sur *mendi* "mont" avec un premier élément déformé qui pourrait être une réduction de *akher* "bouc" (bien présent en toponymie médiévale basque) "mont des boucs", ou à la rigueur *agerre* "en vue".

Crumendy : si ce n'est une déformation écrite du précédent, le premier élément pourrait être comme dans le suivant *kurutze* "croix" ou même la forme gasconne (traduction ?) du même *crouts*, auquel cas le nom serait bilingue.

Crutxague, Cruxague : phonétisation romane de *Kurutxaga* "lieu de croisement, carrefour" (c'est là qu'on plantait souvent les crucifix).

Daguerre : *Agerre* "lieu en vue" avec agglutination de la préposition romane (ce pourrait être le nom d'origine et d'état civil de l'habitant).

Dirassen : sur *iratze* "fougeraie" avec la préposition, comme ci-dessus "Daguerre", un nom d'origine de l'habitant n'étant pas exclu.

Duberrie : la forme francisée avec préposition "du-" attachée cache peut-être un nom composé avec *berria* "le nouveau" (ou "la nouvelle").

Garat : forme habituelle des textes romans pour *Garate* "lieu haut".

Garrou : sans doute le même que "Garro" (à Mendionde), l'un des nombreux toponymes construits sur la base ancienne *garr-* "rocher", au sens de "(lieu) rocheux".

Haitza, Haitze : "le rocher, la pierre".

Haramboure : forme romanisée habituelle de *Haranburu* "tête de vallée".

Haritzague : de même pour *Haritzaga* "la chênaie".

Herpil : plutôt qu'équivalent de *erphil* "qui a l'air malade, malingre" (dérivé de *eri* "malade") peu adapté aux noms de maisons, ce peut être une forme altérée de *harpil* "amas de pierres" (comme Arzubi "pont de pierre" etc.).

Huart, Uhart : de *Uharte* "entre eaux".

Hyriart : de *Iriarte* en général "domaine du milieu" en toponymie médiévale plutôt que "milieu de la ville". L'aspiration initiale pour *hiri* "ville" ancien *iri* s'est généralisée à partir du domaine dialectal labourdin.

Iratzette : de *Iratzeta* "lieu de fougeraie".

Larcebau, Larceveau : romanisation phonétique de *Larzabal* lui-même réduit de **larra-zabal* "plat de lande".

Larralde : "côté de lande".

Larré : accentuation graphique romane de *Larre* "lande".

Latsague, Latxague : de *Latsaga* "lieu de cours d'eau".

Nabarits, Nabarach, Navarraix : de *Nabarraitz* "pierre, roc de couleur variée" avec *aitz* "pierre, roc".

Narbrou : le premier élément semble être *narb* mot de sens inconnu mais très abondant en toponymie régionale (Narp en Béarn, Nerbis dans les Landes, Narvarte, Narbaitz en Pays Basque etc.), peut-être dans une composition primitive **narba-berro* > *narberro* > *narbrou* (broussaille de "narb").

Ondits : réduction probable de *Ondaitz* "rocher du fond".

Othobure : de *Othaburu* "limite des ajoncs".

Pagadoy : "hêtraie".

Randoubillou : ce nom d'apparence étrange qui ne trouve pas d'explication romane est sans doute la réduction du nom basque complexe **larr-ondo-bil-o* "lieu arrondi près (ou : au fond) de la lande" (une

ÉTUDES ET RECHERCHES

composition semblable dans "Gorombilo" à Aïncille cité depuis le XIII^e siècle).

Roby : plutôt que le prénom "Robin" c'est une réduction par aphérèse de *Errobi* "fossé des racines" qui est aussi le nom basque de la Nive.

Sabalette : de *Zabaleta* "lieu de plat". Il y a 3 maisons de ce nom : "du haut", "deban" (d'avant), "darré" (d'arrière).

Sarquo, Sarcou : ce peut être un dérivé de *sarri* "broussaille", en composition *sar-*, avec un suffixe diminutif *-ko* "petite broussaille".

Sarsalve : sans doute réduction d'un nom complexe **sar(ri)-zabal-be* "bas du plat de broussailles".

Uhaitz : "torrent, cours d'eau".

Uhalde : "côté de l'eau".

Urangue : sans doute de *Urango* "petite eau".

Usanits : bien que l'apparence de ce nom soit très basque, il n'est guère explicable sous cette forme sans doute déjà altérée. Un nom de personne "Ucian(d)" d'ailleurs inexplicable et cité en région gersoise du IX^e au XI^e siècle avec un suffixe patronymique serait assez improbablement maintenu ici.

Quelques autres noms sont difficilement explicables :

Coutrouil qui correspond au *cotroyl* cité à Irissarry depuis 1350 : l'origine dans le gascon *coutura* "terre cultivée" est très peu probable, et guère davantage en apparence le *coutrouilh* relevé assez loin de là en zone romane au sens de "grapillon laissé par les vendangeurs", à moins de nommer précisément quelque "mauvaise vigne" (la toponymie d'Irissarry, à cause de la maison hospitalière de Saint-Jean de Jérusalem dont le bourg dépendait, avait au XIV^e siècle plusieurs noms romans inusités ailleurs en zone basque).

Hinguety ("haut" et "bas") : il se pourrait que ce nom sans explication romane soit de même base que le nom Ilingoi de Gabat en Mixe (1551 *yhingioie*, qui rétablit la forme pleine de la citation romanisée *vingue* du XII^e siècle au *Cartulaire de Sorde*) et procède de **ihingoiti* sur la base probable *inhi/ih* "jonc", et serait "haut de jonchaie".

Lixandre : on peut supposer une aphérèse banale (Lissague etc.) pour *eliza* "église" au premier élément ou une forme de *leizar* "frêne", mais le second est incertain et *andere/andre* "dame" improbable en ce cas, sauf s'il y a composition avec le prénom "Elise" ("dame Elise") dit couramment en basque "Elixa".

Soudon : nom d'apparence romane, peut-être en rapport avec *sout* "porcherie" plutôt que *soudade* "paiement, solde" très impropre en toponymie.

(*) relevés par M. René Taillefer sur divers documents municipaux et le cadastre napoléonien.

Bibliographie

Berganton M.-F., *Le dérivé du nom individuel au Moyen Age en Béarn et Bigorre*, éditions du CNRS, Paris 1977.

Bidache J., *Le livre d'or de Bayonne*, Pau, 1906.

Boyrie-Fénié B., *Dictionnaire toponymique des communes, Landes et Bas-Adour*, Cairn, Pau 2005.

Dauzat A., *Dictionnaire étymologique des noms de famille et des prénoms de France*, Larousse, Paris 1987.

Dauzat A. et Rostaing Ch., *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Guénégaud, Paris 1963.

Grosclaude M., *Dictionnaire étymologique des communes du Béarn*, Pau 1991.

Grosclaude M., *Dictionnaire étymologique des noms de famille gascons*, 2003.

Lespy V. et Raymond P., *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, Marrimpouey, Pau 1998.

82 Orpustan J.-B., *Nouvelle toponymie basque*, PUB Pessac, 2006,

Orpustan J.-B., *Les noms des maisons médiévales en Labourd, Basse-Navarre et Soule*, Izpegi 2000.

Cartulaire de la cathédrale de Dax, CEHAG, Dax 2004.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean de Sorde, Atlantica reprise, Pau 1998.

LA PANDÉMIE DE GRIPPE ESPAGNOLE SUR LA CÔTE BASQUE (1918-1919)

Anton
ERKOREKA (*)

Nous avons étudié les registres de décès conservés dans cinq mairies de la Côte Basque. C'est ainsi que nous avons pu calculer le taux de mortalité correspondant à l'année 1918 ; il est de 21,9 ‰ (en comparaison des 16,1 ‰ en 1919). La pandémie de grippe apparaît au mois de septembre 1918, à la frontière franco-espagnole, plus précisément à Irun et Hendaye. Elle touche Biarritz en octobre, puis c'est le tour des petits villages pyrénéens en novembre. La mortalité de 6,2 ‰ durant les mois de septembre et octobre est largement imputable à la grippe espagnole.

Ipar Euskal Herriko Kostaldean bost udalerritako heriotza agiriak ikertu ditugu eta, bere datuekin, hilkortasun tasak kalkulatu ditugu : 1918 urte osorako ‰ 21.9koa izan zen (1919 urtean aldiz ‰ 16.1). Gripearean pandemia Mugan agertu zen 1918. urteko irailan, konkretuki Irun eta Hendaian. Urrirako Miarritzeraino heldu zen eta azaroan Pirineetako herri txikietaraino ere. Iraila eta urriko hilkortasuna ‰ 6.2tako izan zen, gehien bat espainiar gripeari lotuta.

À partir de l'examen des registres des décès dans les mairies de cinq localités de la Côte Basque au cours de la période 1918-1919, nous avons étudié l'évolution de la mortalité à un moment où la grippe dite espagnole se développait en Europe. Notre objectif était de voir si, en raison de ses conditions particulières sur le plan épidémiologique (estuaire, passages de populations d'oiseaux migrateurs, soldats hospitalisés, populations civiles déplacées), la zone frontalière d'Hendaye n'aurait pas pu offrir à cette époque critique des conditions favorables au développement et la propagation du foyer de pandémie grippale. Chaque année, la grippe commune provoque des épidémies saisonnières bénignes qui affectent un grand nombre de personnes et qui ont pour conséquence une mortalité considérée comme modérée (1000 à 2000 morts par an en France). Périodiquement, le virus *influenza*, res-

ponsable de la grippe, fait l'objet de mutations. Certaines d'entre elles peuvent lui conférer une redoutable virulence, associée à un taux élevé de mortalité, et aussi une capacité à se diffuser rapidement dans les populations de nombreux pays. Des trois grandes pandémies qui ont eu lieu au 20^e siècle (1918 : espagnole/virus H1N1, 1957 : asiatique/virus H2N2, 1968 : Hong-Kong/virus H3N2), la plus dramatique est celle de 1918. Coïncidant avec la fin de la Première Guerre mondiale, elle provoqua dans le monde plus de morts que la guerre elle-même. Son souvenir reste vif dans nos villages où les plus anciens se souviennent encore avec horreur du grand nombre de décès qu'elle causa.

En Europe, au printemps 1918, il y a une poussée de grippe que quelques auteurs¹ ont mise en relation avec l'arrivée des troupes américaines venues combattre sur les fronts ouverts en France. De 1916 à 1918, il y a également sur le sol français une série de poussées d'une épidémie aux caractéristiques semblables. Les informations de l'époque² l'appellent "pneumonie des Annamites" car elle a affecté essentiellement les troupes indochinoises qui ont combattu au sein de l'armée française. À notre avis, ces deux épisodes sont étroitement liés à la poussée de grippe espagnole qui apparaît à la fin de l'été 1918 et qui est la plus mortifère de toutes.

Nous avons pu avoir accès aux Archives municipales d'Hendaye/*Hendaia*³, Sare/*Sara*⁴, Ainhoa/*Ainoa*⁵, Bidart/*Bidarte*⁶, Biarritz/*Miarritze*⁷ et nous avons noté les indications se rapportant aux décès entre 1918 et 1919 (jour, âge, sexe). Elles nous ont permis de construire le tableau et les graphiques⁸ que nous publions.

	Population 1921	Décès 1918	%
Ainhoa	642	15	23,40
Biarritz	18 353	366	19,90
Bidart	1 866	48	25,70
Hendaye	4 632	119	25,70
Sare	1 926	52	27,00
TOTAL	27 419	600	21,90

Tableau 1 : Nombre des décès dans cinq localités du Pays Basque.

Dans l'ensemble du Pays Basque Nord/*Iparralde* qui a alors une population de 175 995 habitants, nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas d'augmentation notable de la mortalité au printemps 1918. Ce qui nous conduit à penser qu'il n'y a pas ici de première vague d'épidémie de grippe espagnole. Nous avons seulement noté une augmentation conséquente des morts à Biarritz entre le 26 mars et le 9 avril. Cela concerne surtout les hommes mais la cause ne peut être précisée car les certificats de décès omettent de le faire.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Courant septembre 1918, de part et d'autre de la frontière de la Bidassoa, d'abord à Irun puis à Hendaye et Fontarabie/*Hondarribia*, apparaît brusquement une épidémie de grippe accompagnée de complications respiratoires, et ce, avec une virulence inhabituelle. Elle s'étend vers le sud, à partir de ce noyau initial situé autour de l'embouchure de la Bidassoa, arrivant en octobre à Vitoria-Gasteiz, Bilbao et Pampelune⁹. L'épidémie s'étend également vers le nord par la Côte Basque, touchant en octobre Biarritz ainsi que d'autres villages. Au mois de novembre, elle atteint l'intérieur d'*Iparalde* et la zone pyrénéenne, y provoquant une mortalité sélective.

Durant les premiers mois de 1919, dans plusieurs pays du monde il y a une troisième vague d'épidémie grippale qui, dans notre étude, n'est détectée qu'à Hendaye. Plus concrètement, du 20 février au 29 mars, il y a une augmentation significative de la mortalité, essentiellement des hommes, laquelle coïncide avec des décès de la ville voisine d'Irun où ils sont diagnostiqués : broncho-pneumonie et grippe.

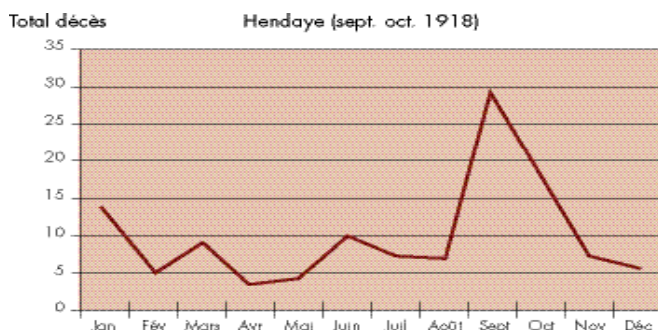
85

■ Hendaye (Septembre 1918)

En 1918, dans la localité frontière d'*Hendaia*, 119 personnes meurent pour toute sorte de causes, ce qui donne un taux de mortalité de 25,7 ‰ (Tableau 1). Si maintenant nous calculons le taux de mortalité dans une période annuelle d'incidence maximum de la grippe espagnole, entre les mois de mai 1918 et d'avril 1919, on obtient une valeur de 36,7 ‰ due à la croissance de mortalité de février-mars 1919.

Le mois qui connaît le plus grand nombre de décès est celui de septembre 1918 (29 morts, supposant un taux de mortalité de 6,3 ‰). Dans la journée du 22, l'épidémie atteint son zénith ; ce jour-là, on enterre cinq personnes à Hendaye et dix à Irun, ce qui conduit à fermer la frontière le 24. L'épidémie de grippe, accompagnée de ses complications respiratoires, est si brutale qu'entre les mois de septembre et d'octobre 1 ‰ de la population d'Hendaye meurt (Tableau 2).

Tableau 2 :
Évolution du
nombre de décès
à Hendaye au
cours de l'année
1918.



Les caractéristiques de la grippe espagnole résident dans le fait qu'elle provoque plus de morts parmi les jeunes et les plus âgés des adultes, ce qui n'est habituellement pas le cas pour d'autres épidémies. 42,5 % des morts des mois de septembre et d'octobre à Hendaye, ont entre 15 et 44 ans, les femmes étant nettement en plus grand nombre que les hommes.

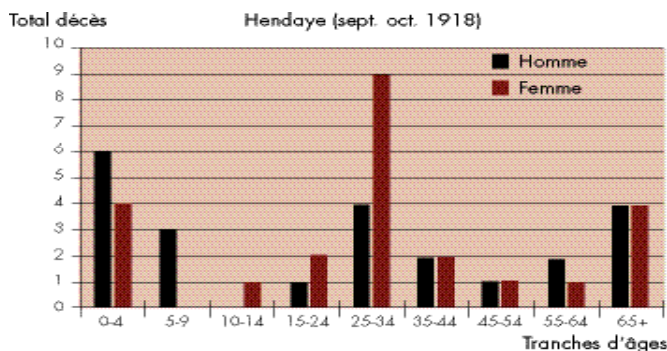


Tableau 3 :
Évolution du nombre de décès, quelles que soient les causes, par tranches d'âge, en septembre-octobre 1918.

■ Biarritz (Octobre 1918)

Ce sont 366 Biarrots qui meurent en 1918, ce qui donne un taux de 19,9 ‰. Cette valeur est plus élevée que celle de l'année précédente où périssent 329 personnes (taux de mortalité 17,9 ‰) et de l'année suivante où périssent 293 personnes (taux de 15,9 ‰). Dans la période d'incidence maximum de grippe espagnole, entre mai 1918 et avril 1919, le taux est de 20,0 ‰. Cette valeur est semblable à celle obtenue en 1918, indiquant qu'à Biarritz il n'y a pas de troisième vague d'épidémie durant les premiers mois de l'année 1919.

La mortalité maximum se produit entre le 8 octobre et le 8 novembre, le zénith étant le 26 octobre où il y a sept enterrements. Au mois d'octobre périssent 54 personnes (taux de mortalité de 2,9 ‰), alors que le mois précédent, en septembre, seules 36 personnes meurent (taux de 2,0 ‰)¹⁰.

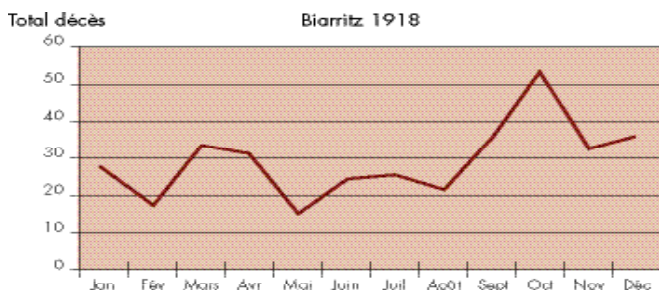
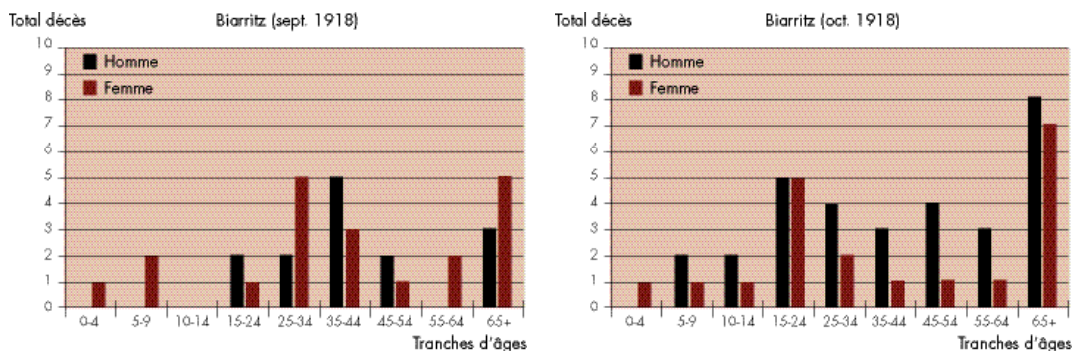


Tableau 4 :
Évolution du nombre total de décès en fonction des mois de l'année 1918.

ÉTUDES ET RECHERCHES

En ce qui concerne l'âge des défunts, les jeunes de 15 à 44 ans constituent les 52,9 % des décès du mois de septembre, alors qu'ils ne forment que les 39,2 % de ceux du mois d'octobre. Ces chiffres pourraient indiquer que le virus de la grippe serait le principal responsable des décès de septembre. Les morts d'octobre seraient dues aux virus de la grippe et à ses complications respiratoires, surtout pour les 65 ans et plus. En septembre on note une nette supériorité de décès chez les femmes (58,8 %), alors qu'au contraire, en octobre, il meurt plus d'hommes (60,8 %).



Tableaux 5 et 6 :
Évolution du
nombre total des
décès par
tranches d'âge,
en septembre
et en octobre 1918.

Les données recueillies nous montrent que les deux pics de mortalité que nous avons pu observer à Biarritz, début septembre et fin octobre pour le plus important, ont des caractéristiques différentes qui pourraient être rapportées, à notre avis, aux modifications antigéniques qui affectent le virus responsable de la pandémie, entre la fin de l'été et le début de l'automne 1918. Sur la base de ces observations et compte tenu du déroulement de la pandémie durant les mois de septembre et d'octobre au Pays Basque Nord et Sud, nous pouvons penser qu'une mutation du virus a pu se produire dans la frontière franco-espagnole (Irun/Hendaia). Le "bouillon de culture" humain adéquat, correspondant à la terrible situation de la fin de la Grande guerre, est constitué par des milliers d'hommes de diverses nationalités¹¹ et par des marchandises transitant dans ce nœud de communications, zone frontière avec un pays neutre ; s'y ajoutent des soldats blessés¹² soignés dans les "hôpitaux bénévoles" et une population civile déplacée, soumise à toute sorte de privations. Le contexte d'estuaire avec ses rives marécageuses et ses nombreux oiseaux migrateurs, comme celui de la Bidassoa (Baie de Txingudi), semble également propice, étant donné qu'il est maintenant établi que la grippe humaine sous sa forme pandémique tire son origine de souches aviaires du virus *influenza* dont le réservoir se situe au niveau de la faune sauvage (palmipèdes migrateurs en particulier).

■ L'intérieur du pays (Novembre 1918)

Dans les agglomérations moins bien desservies de l'intérieur du Pays Basque Nord, ainsi que dans toute l'aire pyrénéenne, l'apparition de la grippe espagnole tarde jusqu'en novembre où elle provoque une mortalité sélective. Philippe Etchegoyhen nous a fourni des données pour *Idaux-Mendy/Idauze-Mendi*, en *Soule/Zuberoa*. On voit que la pandémie frappe au mois de novembre 1918, provoquant quatre morts dans cette petite communauté de 294 âmes. Les actes de décès n'en donnent pas la cause, mais on se souvient encore au village que, dans la maison *Bordaberria*, quatre personnes meurent de la grippe. Étant donnés leurs noms et leurs âges, nous déduisons que ce sont des gens d'une même famille : le 13 novembre Marie Egurreguy Oihenart âgée de 40 ans, le lendemain Elizabeth Oihenart âgée de 58 ans, le 17 novembre Charles Egurreguy âgé de 1 an et le 18 Marianne Egurreguy âgée de 6 ans. Ce sont les seuls qui périssent au village du fait de la pandémie grippale, laquelle ne conduit pas à une augmentation significative de mortalité : en 1918, douze personnes meurent et en 1917, six hommes et six femmes.

88

Cette sélectivité dans les effets de la grippe, qui concentre la mortalité dans certaines familles, nous la rencontrons également dans d'autres localités du Pays Basque. Poursuivant avec la Soule à *Ordarp/Urđiñarbe*⁷³ : "il m'a été signalé une maison dans laquelle six personnes sont mortes de la grippe et l'ont transmise aux voisins qui les soignaient". Dans l'un des villages du Labourd que nous avons étudié avec l'aide de Michel Duvert, à *Ainhoa* (qui comptait 642 habitants), sur les sept morts qui se produisent entre les mois de septembre et d'octobre, trois ont lieu dans la "caserne de *Dancharia*". Dans ce village frontière avec la Navarre, sur le chemin de *Zugarramurdi* et *Elizondo*, meurent Louis Garcia et Marie-Jeanne Garcia âgés de 4 et 6 ans, ainsi qu'une femme appelée *Baldomera Labiano*.

Nous recueillons oralement des impressions comme celles de Paul Delpesch, né à *Sare* en 1911. Selon lui la pandémie de grippe affecte le plus souvent les femmes enceintes provoquant chez elles une plus forte mortalité. De même Philippe Etchegoyhen nous dit à propos d'*Urđiñarbe*, que : "la grippe avait tué plus de villageois que la guerre".

■ Conclusions

L'étude du comportement de la pandémie de grippe espagnole sur la Côte Basque est intéressante car elle suggère que ce foyer de grippe espagnole pourrait être lié à l'apparition initiale d'une poussée de

grippe au niveau de la zone frontalière Irun/Hendaye au mois de septembre 1918, puis son extension rapide en octobre, en direction du sud et du nord, touchant Bilbao, Vitoria-Gasteiz et Biarritz. Dans de nombreuses agglomérations espagnoles et françaises, elle provoque une forte mortalité. C'est au mois d'octobre que l'épidémie touche Bordeaux¹⁴, Paris¹⁵, Lyon¹⁶, Barcelone¹⁷, Alicante¹⁸ et Madrid¹⁹. Au mois de novembre, elle s'étend à d'autres pays européens plus éloignés.

D'après l'échantillon de population que nous avons étudié, le taux de mortalité sur la Côte Basque en 1918 est de 21,9 morts pour 1000 habitants (21,9 ‰). En 1919, la Grande guerre terminée, le taux de mortalité sur la Côte chute à 16,2 ‰. La différence entre les deux valeurs est attribuable à la pandémie. Une autre façon de cerner la mortalité due à la grippe espagnole en *Iparralde*, accompagnée de ses complications respiratoires, serait de lui imputer la mortalité des mois de septembre et d'octobre 1918, le taux de mortalité atteignant les 6,2 ‰.

Ce taux de mortalité de 6,2 ‰ dû à la grippe espagnole, que je propose dans le cadre du Pays Basque Nord, est inférieur à celui que nous avons calculé pour le reste du pays, où les données sont plus précises du fait que nous disposons du diagnostic des décès. Ceci nous a permis de différencier les morts dues à la seule grippe (6,8 ‰) de celles dues à la grippe accompagnée de ses complications pulmonaires (12,1 ‰)²⁰.

Nous ne savons pas pourquoi les taux de mortalité que nous avons rencontrés en Pays Basque Nord sont inférieurs à ceux du Pays Basque Sud, alors que nous avons utilisé la même méthode de travail. De toutes les localités que nous avons étudiées en *Euskal Herria*, la plus affectée par la grippe espagnole est Etxarri-Aranatz en Navarre : le taux de mortalité de l'année 1918 est de 83,4 pour 1000 habitants, face au 15,3 ‰ en 1919, et au mois d'octobre, où se concentre la majorité des décès, il est de 61,1 ‰. Le taux de mortalité à Vitoria-Gasteiz, en 1918, est de 29,6 ‰ (il descendit à 19,4 ‰ en 1919) et celui des morts par toutes sortes de causes en octobre, est de 7,4 ‰. À Biarritz les chiffres sont significativement plus bas, le taux de mortalité en 1918 se situe entre 19,9 et 21,8 ‰ (16,0 ‰ en 1919) et la somme des mois de septembre et d'octobre, entre 4,9 et 6,2 ‰.

(*) Professeur de l'Université du Pays Basque / Euskal Herriko Unibertsitatea
P.O. Box 6.026 - E-48080 BILBAO - (a.erkoreka@ehu.es)

- 1 Patterson K. David, Pyle Gerald F., "The Geography and Mortality of the 1918 Influenza Pandemic", *Bulletin of the History of Medicine* 65, 1991, 4-21.
- 2 *Archive du Service de Santé des Armées* (ASSA) au Val-de-Grâce de Paris. (cartons 810 et 813).
- 3 Avec la collaboration de M. Aldazabal, N. Arbelaitz, I. Arrizabalaga, G. Azaldegi et O. Azkune.
- 4 Avec la collaboration de A. Aranbarri, N. Arratibel et M. Ganzarain.
- 5 Avec la collaboration de M. Duvert.
- 6 Avec la collaboration de K. Aiestaran, A. Etxart, E. Etxart et M. Irazusta.
- 7 Avec la collaboration de Mikel Erkoreka et N. González.
- 8 Avec la collaboration de Aitor Erkoreka et B. Madarieta.
- 9 Erkoreka Anton, *La pandemia de gripe española en el País Vasco (1918-1919)*, Bilbao, 2006.
- 10 À la fin de la Grande Guerre on commença à recenser un nombre élevé d'hommes "morts pour la patrie". Si l'on y ajoute les morts des deux années qui suivirent, le taux de mortalité à Biarritz en 1918 s'élève à 21,8 %. La majorité d'entre eux périt en octobre (taux de 3,8 %).
- 11 Rocaford Joël, *Avant oublié. Soldats et civils de la Côte basque durant la Grande Guerre*, Biarritz, 1997.
- 12 Beaufiles Monique, "L'hôpital bénévole n° 95bis, formation de Poliakoff", *Atalaya* 14, 2006, 15-22.
- 13 Selon Philippe Etchegoyhen.
- 14 Guillaume Pierre, "La grippe a Bordeaux en 1918", *Annales de Démographie Historique*, 1978, 167-173.
- 15 Darmon Pierre, "Une tragédie dans la tragédie : la grippe espagnole en France (avril 1918-avril 1919)", *Annales de Démographie Historique*, 2000, 153-175.
- 16 Guedel, Nicolas, *L'épidémie de grippe "espagnole" de 1918-19 et ses répercussions dans la ville de Lyon*, Lyon, 1991.
- 17 Rodriguez Ocaña E., "La grip a Barcelona : un greu problema esporàdic de salut pública", *In Cent anys de salut pública a Barcelona*, Barcelona, 1991, 131-156.
- 18 Bernabeu Josep, *La ciutat davant el contagi : Alacant i la grip de 1918-19*, Valencia, 1991.
- 19 Porrás María Isabel, *Un reto para la sociedad madrileña : la epidemia de gripe de 1918-19*, Madrid, 1997.
- 20 Erkoreka Anton, "Spanish Influenza in the Heart of Europe. A Study of a Significant Sample of the Basque Population" in *Gesnerus Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*, 65, 2008 (1), 30-41.

LE MUSÉE À L'ÉCHELLE DU MONDE : LA SALLE DE L'EXPANSION BASQUE (1954-1989)

Jacques
BATTESTI

Envisagée depuis la création du musée en 1922, la salle dédiée à l'histoire de la présence basque à travers le monde ne put voir le jour qu'en 1954, après de nombreuses péripéties. Dépourvue d'objets, constituée uniquement de panneaux peints, elle a disparu du musée lors de sa rénovation, en raison d'une évolution du regard sur les collections tendant à privilégier l'objet authentique sur les reconstitutions. Parcourir les multiples étapes de sa longue gestation permet d'entrer au cœur de l'histoire du musée, organisme en perpétuelle expansion qui témoigne autant du passé que de ceux qui le regardent et le mettent en scène à un moment donné.

91

1922-an erakustokia egin zenetik gogoan ukana, munduan zehar Eskualdunen izaiteaz moldatua den sala etzen, goiti-beheiti ainitzen ondotik, 1954-an baizik sortu ahal izan. Gauzarik gabe, bakarrik taula margoztatuez egina, erakustokiaren berritzearekin joan da, bildumetara emaiten den soa aldatu delakotz berreginari gauza egiazkoaren hautestera ixuria izanez. Sortze luze hortako ukan dituen urratsaldi ainitzetan ibiltzeari esker erakustokiko ixtorioaren bihotzean sartzen da, beti zabaltzen ari baita iraganaz emaiten duela eta aldi berean ordu berezi batez ikusten dutenen eta erakusgarri badagitenen leku-kotasuna.

“Et puis, il faut enfin penser à nous... Comme nous serons intéressants quand nous serons morts ! Il n'y a aucune raison pour que, dans un siècle, on ne cherche pas à nous “reconstituer” nous aussi”¹.

William Boissel, 1929

Un musée de société est un lieu de rencontre entre une mémoire collective incarnée par des objets et le monde d'aujourd'hui. Caisse de résonance, le musée recueille un passé qu'il donne à voir et à compren-

92

dre au présent. Ainsi, il ne peut être considéré comme un produit fini, comme la mise en boîte définitive d'un monde révolu mais plutôt comme un organisme vivant, une aventure permanente qui, outre la société étudiée, reflète l'esprit changeant des époques traversées et la personnalité de ceux qui ont consacré une part d'eux-mêmes à le faire vivre. Chaque musée possède ainsi son histoire propre, faite de transformations, de réaménagements, de changements de caps, fruits d'un consensus sans cesse réadapté aux préoccupations du moment. Au-delà du sens des collections et de leur message, cette histoire du musée nous renseigne sur la substance même de ce qui le fait vivre : sa part humaine. Sans doute est-ce cette dimension subjective, inhérente à tout projet muséal, que pointe l'énigmatique remarque du Commandant Boissel ; au cœur de la volonté de conservation et de transmission qui se trouve à l'origine de toute collection et de toute muséographie, il y a l'homme et ses choix. Leur inscription dans le temps dessine l'histoire et l'identité du musée à côté des objets exposés et de l'image des sociétés anciennes. Chercher à les retrouver (à les "reconstituer") pour les comprendre permet de mieux saisir l'ampleur véritable du rôle du musée de société, de ce qu'il doit -ou peut- représenter et montrer, une définition en mouvement, en évolution, dans laquelle les expériences du passé sont autant de points de repère qu'il est essentiel de garder en mémoire.

La salle dite de "l'Expansion Basque" (Fig. 1 et Fig. 2), inaugurée en 1954 au 1^{er} étage de la Maison Dagourette, a fermé avec le reste du musée pour travaux en 1989 sans retrouver de place dans le parcours rénové de 2001. Invisible dans le musée d'aujourd'hui (l'ensemble des panneaux est resté en réserve), elle illustre ces regards qui faisaient le musée d'hier, peut-être remis au goût du jour dans le musée de demain, en tout cas présents pour toujours dans le "code génétique" du Musée Basque. À travers l'histoire de cette salle, de sa lente constitution et de ses contenus, se lit celle des rapports étroits entretenus dès l'origine par le musée avec les Basques de l'émigration.

■ Une histoire en chantier

Aujourd'hui, un musée est généralement conçu comme une entité culturelle rigoureusement définie et normée, véhiculant une image spécifique, parfois jusqu'à pouvoir s'apparenter à une marque². À l'opposé, le Musée Basque et de la Tradition Bayonnaise qui ouvre en 1924, pour quelques jours seulement avant de fermer pour de nouveaux aménagements, est une collection en construction, un musée en gestation. La carte postale sur laquelle figure le plan de la 1^{ère} exposition de février 1924 l'annonce clairement (Fig. 3) : "Le Musée Basque de Bayonne n'est pas fait, il se fait, aidez-le !". Cet appel aux dons, aux bonnes



Fig. 1 :
Vue générale
de la salle
de l'Expansion
Basque, vers 1980.

MUSÉE



Fig. 2 :
Vue générale de la salle
de l'Expansion Basque,
vers 1980.



Fig. 3 :
Carte postale publiée
dans le premier Bulletin
du Musée Basque, 1924.

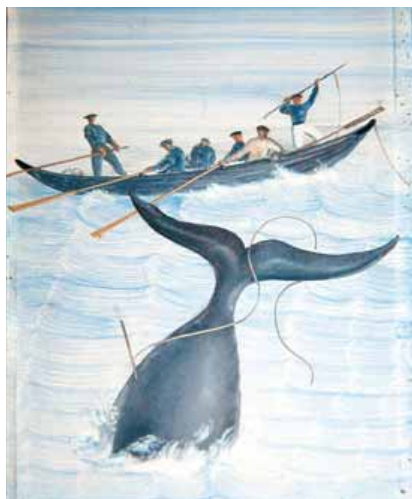


volontés, à toute forme d'aide, matérielle, intellectuelle ou financière, témoigne de l'élan d'enthousiasme collectif qui anime alors le chantier du musée. Chaque année le *Bulletin du Musée Basque* publie la liste des dons, des aménagements et des nouvelles salles, des collaborations et des projets en cours. Le musée se met ainsi en place peu à peu, ouvrant plusieurs séries de salles chaque année et réaménageant les premières, en fonction des collectes d'objets et des budgets dont il dispose, parfois renforcés par des soutiens financiers exceptionnels comme ceux de Jacques-Hippolyte Lesca. L'inauguration officielle du musée n'eut lieu qu'à l'été 1934 (il comportait alors plus d'une trentaine de salles), sans qu'il ne soit pour autant considéré comme achevé et que s'interrompe le rythme régulier des développements et agrandissements.

Ce déploiement progressif correspond à un programme élaboré par William Boissel à partir de 1921 dont il ne reste malheureusement aujourd'hui aucune trace³. Développant les idées avancées dans les rapports précédents (Eugène Pascau en 1908, le Dr Croste en 1912, Louis Colas et Ernest Fort en 1913), il définissait probablement ce que devait être le musée et les thèmes qu'il lui fallait aborder. Mais plus qu'une énumération d'objets à collecter et de sujets à traiter, ce rapport semble s'être présenté avant tout comme un plan de travail, d'inspiration nettement militaire, véritable organisation stratégique permettant la constitution progressive du musée et de ses collections. Une des premières tâches du commandant Boissel est en effet de mettre en place sous sa direction deux sections, l'une "basque" et l'autre "bayonnaise", dotées chacune d'un secrétaire général et divisées en commissions (arts, théâtre, architecture, jeux, inscriptions et numismatique, ameublement et costumes, industries, etc.)⁴. Chacune de ces commissions, composée de personnalités du monde culturel local, est chargée de la collecte et de la définition progressive des contenus. Le directeur fait appel à toutes les bonnes volontés, en Pays Basque et au-delà, notamment en Amérique auprès des Basques de l'émigration qui représentent par leur réussite et leur fortune une source d'aide primordiale. Les Basques exilés jouent ainsi un rôle de premier plan dans la création du musée par leur soutien intellectuel, moral et surtout financier. "On connaît la générosité proverbiale des Basques Américains" déclare William Boissel dans le *Bulletin du Musée Basque* en 1926⁵. De fait, dans le Livre d'Or publiant chaque année la liste des sommes et des objets donnés au musée, figurent majoritairement parmi les donateurs les plus généreux des noms de Basques de l'étranger. L'ampleur de ce soutien entraîne rapidement, courant 1922, la création d'une troisième section, dite "d'Expansion Basque", pour coordonner les efforts des "Américains"⁶ et réfléchir à la création d'une salle qui témoigne de cette communauté.

MUSÉE

Au départ, la présence des *Amerikanoak* au Musée Basque doit apparaître sous deux formes distinctes, clairement exposées par le Commandant Boissel en 1927 : "De ces Basques-Américains, nous attendons deux choses : les subsides nécessaires à l'aménagement des salles qui porteront leur nom [les espaces consacrés aux "divertissements basques, pelote, théâtre, musique, danses, etc.", réalisés en 1929] ; les dons et les renseignements qui nous permettront de créer une section de l'Expansion Basque prévue dès la première heure et consacrée à l'activité basque hors d'Europe, sous ses formes diverses, aux groupements qu'elle constitue, aux œuvres collectives qu'elle a fondées et aussi à quelques-unes des puissantes individualités qu'elle a révélées"⁷.



95

*Tableaux d'André Trébuchet
(1898-1962)
extrait du panneau
"Quelques réalisations basques
avant le XV^e siècle",
Salle de l'Expansion Basque
(1954-1989),
Musée Basque et de l'histoire
de Bayonne.*



Ce témoignage double, qui mêle l'histoire et l'actualité, est une conséquence directe du rôle essentiel des "Basques-Américains" dans les premières années de l'existence du musée. Il est une parfaite illustration du fonctionnement d'un musée de société, un lieu où le passé est conservé parce qu'il signifie quelque chose au présent. Cette conjugaison de l'histoire est essentielle et William Boissel en a pleinement conscience : "Peu de musées auront une semblable extension et qui ne se rapporte pas seulement au passé mais où se reflètent les traits essentiels du présent"⁸. Cet équilibre n'est cependant pas éternel ; lorsque qu'il change, le lien entre passé et présent se perd et les reliquats du monde ancien ne sont plus immédiatement compris par celui qui les regarde. Des objets peuvent ainsi être victimes d'une forme de désamour, ce qui justifiait jadis leur présence au musée a perdu de son importance, a été remplacé par d'autres préoccupations dans le monde contemporain. Tout à coup, à l'occasion d'un réaménagement, l'objet redevenu anodin "disparaît", réintègre l'ombre de la réserve jusqu'à une prochaine résurrection.

■ La lente gestation d'une idée, 1924-1939

"Mais si le génie est, comme on dit, une longue patience, on peut en dire autant de la création d'un Musée"⁹.

Il fallut une trentaine d'années, entre les premières intentions des années 1920 et l'inauguration de 1954, pour que "la salle de l'Expansion" puisse voir le jour au Musée Basque. Le *Bulletin du Musée Basque*, à travers les chroniques annuelles intitulées "La vie du Musée Basque", permet de suivre, de 1924 jusqu'à l'interruption de sa publication sous l'Occupation en 1943, la naissance de ce projet. À partir de 1947 (le musée, fermé pendant la guerre, rouvre en 1946), ces comptes-rendus sont repris dans le *Bulletin de la Société Sciences Lettres et Arts* de Bayonne. Le *Livre de bord* du musée¹⁰, tenu de manière plus ou moins quotidienne, donne par ailleurs quelques éclairages complémentaires sur la lente élaboration de cette salle. Ces sources laissent transparaître l'histoire d'une création qui n'a rien de linéaire, toujours présente dans l'esprit des concepteurs du musée mais périodiquement mise au second plan ou réactivée en fonction des actualités, de l'évolution des préoccupations et des objectifs au sein du musée.

Des précisions sur les contenus d'une salle consacrée à l'émigration (probablement déjà évoqués par William Boissel dans son rapport de 1922) apparaissent la même année sous la plume d'un des premiers correspondants du musée en Amérique du Sud, le poète Julio Raúl Mendilaharsu, fondateur à Montevideo d'un *Comite del Recuerdo Vasco, Cooperador del Museo Vasco de Bayona*. Dans une lettre adres-

sée au musée en octobre 1922, il définit les objets à collecter pour constituer cette salle, notamment "des œuvres artistiques de descendants de Basques, des travaux biographiques et historiques, des études sur la vie des Basques en Uruguay..."¹¹. Mendilaharsu disparaît prématurément en 1923, mais le flambeau est repris par d'autres comme Hubert Andragnès qui lance en 1925 une souscription auprès des Basques-Américains, principalement en Argentine, pour la salle des "divertissements". L'année suivante, Jean-Pierre Passicot, natif de Bidart, président du Centre Basque-Français de Buenos Aires, prend à son tour l'initiative d'une souscription qui recueille 2000 francs en 1927, puis 5000 en 1929, permettant la même année, avec l'appui du don très important de Jacques-Hippolyte Lesca¹², un autre "Américain", l'ouverture des trois salles consacrées aux "divertissements basques".

En 1929, William Boissel publie dans sa chronique annuelle le premier compte rendu détaillé de ce que pourrait être la "Section de l'Expansion Basque" : "On se demande parfois ce qu'elle pourra bien contenir. La réponse se trouve en partie dans les instructions adressées récemment à titre d'indication à nos collaborateurs d'Amérique pour orienter et coordonner leurs recherches"¹³. Les différents thèmes qu'il propose ainsi de développer sont : 1) Les navigateurs et voyageurs basques, 2) L'émigration basque depuis ses origines, 3) L'expansion des émigrants, 4) Les résultats obtenus par les Basques (leur accession à la fortune, aux honneurs, etc.), 5) Les types de Basques-Américains (souvenirs et documents de toute nature sur les Basques parvenus à la notoriété), 6) Les fondations basques religieuses et civiles, 7) La répartition actuelle des Basques et descendants de Basques dans le Nouveau-Monde, 8) Les relations des Basques-Américains avec la mère-patrie. "Si notre désir se réalise", conclut-il, "il semble que le Musée Basque, dépassant ses limites européennes et s'étendant sur le Nouveau-Monde tout entier, soit appelé à devenir réellement unique en son genre"¹⁴.

Le projet, qui est chaque année peu à peu précisé, semble sur le point d'être concrétisé. Une salle de la Maison Dagourette est choisie dès cette époque au 1^{er} étage pour recevoir la future section de l'Expansion Basque¹⁵. Le problème majeur est qu'il n'y a encore rien à montrer. Le sujet est en attente d'une collection conséquente qui permette de l'illustrer. Or, arrivé à un stade important de son développement (plus de trente salles sont ouvertes), le musée paraît "en place" et un certain ralentissement des dons commence à se manifester : "le succès a souvent ses revers et le nôtre a singulièrement ralenti les dons qui nous seraient pourtant si nécessaires encore"¹⁶. Aussi, dans les années 1930, la question de l'Expansion Basque que les dons des *Amerikanoak* avaient dans un premier temps rendue urgente, perd peu à peu de son

actualité. D'autres occupations prennent le dessus comme le lancement au musée d'un Centre basque et gascon d'Etudes régionales en collaboration avec la Ville de Bayonne et l'Université de Bordeaux (1930), la réfection du rez-de-chaussée¹⁷, la création d'une "salle israélite" suite aux dons d'Aaron Salzedo (1932), l'inauguration officielle du musée en 1934, la nomination du Commandant Boissel comme président du Comité Pyrénées-Atlantique-Basques-Béarn-Bigorre pour l'organisation du pavillon du même nom à l'Exposition universelle de 1937 à Paris, etc.

Un début de réalisation a lieu malgré tout au cours de cette décennie. En 1933, le directeur signale parmi les réalisations de 1932 une "carte murale" réalisée par une jeune collaboratrice du musée, Berthe Grimard, suivant les conseils de son père, le peintre aquarelliste André Grimard. Cette carte "résume la vie maritime des Basques aux XV^e et XVI^e siècles ; elle évoque les longs et périlleux voyages au travers des mers inconnues, les chasseurs de baleines remontant jusqu'au Spitzberg Juan de la Cosa, pilote de Colomb, Magellan et son armada dont les nefs, peu à peu disparaissent ou abandonnent laissant à l'immortelle Victoria, commandée par le Basque del Cano, la gloire d'accomplir, pour la première fois, le tour du monde"¹⁸. L'année suivante, cette carte est explicitement présentée comme la première réalisation de la salle de l'Expansion : "Dans la salle de l'expansion basque, nous étudions une nouvelle carte *documentaire* et décorative à la fois, comme celle que nous devons déjà à la collaboration familiale de M. et Mlle Grimard"¹⁹.

Il est fort probable que cette carte ait été installée dans la "salle 41" qui sera des années 1950 à 1980 celle de "l'inoubliable aventure des Basques qui émigrèrent dans le monde"²⁰ (et qui accueille aujourd'hui la maquette du port de Bayonne en 1805). Malgré des intentions toujours vives, rien ne sera rajouté jusqu'à la guerre²¹. Clin d'œil du hasard ou alchimie secrète des lieux, il est à noter que cet espace destiné à représenter l'ailleurs, le Pays Basque hors du Pays Basque, eut déjà l'occasion de mettre en scène le monde extérieur : il accueille vers 1930 une exposition d'artisanat polonais (Fig. 4) et fut en 1940 l'éphémère salle de correspondance du Foyer du soldat²² (Fig. 5), le point d'où l'on pouvait communiquer avec le vaste monde...



Fig. 4 :
Pierre Gelly,
exposition
d'artisanat
polonais
au Musée Basque,
vers 1930.



Fig. 5 :
André Ocaña,
La salle de correspondance
du Foyer du soldat,
vers 1940.

■ La renaissance du projet avec Manuel de Ynchausti, 1951-1956

Si les mécènes des années 1920 avaient contribué à faire naître l'idée d'une "salle de l'Expansion", sans que le projet ne puisse aboutir, c'est grâce à l'implication décisive d'un autre mécène, Manuel de Ynchausti, éminent représentant de l'émigration basque²³, qu'il sera finalement concrétisé dans les années 1950. De nationalité américaine, né aux Philippines d'une famille originaire du Guipúzcoa, installé à Ustaritz en 1936, il fut notamment l'initiateur de la Ligue Internationale des Amis des Basques en 1938. Exilé à New York pendant la guerre, il revient à Ustaritz en 1947. Lors du VII^e Congrès d'Etudes Basques, à Biarritz en 1948, il préside la section "Les Basques dans le monde et l'émigration basque" et fait réaliser pour l'occasion par le peintre André Trébuchet un immense planisphère de 6 mètres sur 8, "Les Basques dans le monde", accroché pendant quinze jours sur la façade de la mairie de Bayonne²⁴.

La question de cette salle avait été soulevée à nouveau au musée dès 1947, un an après la réouverture au public. Dans son rapport annuel, le directeur montrait par ailleurs que le sujet, vaste et difficile à représenter, nécessitait encore beaucoup de travail de conception : "Comment organiser une salle de l'expansion basque dans les deux Amériques ? Encore un projet à l'étude. Vous savez qu'il date de la

création du musée [...]. Il a reçu un commencement d'exécution [par l'intermédiaire de Berthe Grimard] [...]. Nous allons donc reprendre le plan primitif, le modifier s'il y a lieu, en nous entourant des plus sûrs conseils"²⁵. L'élément déclencheur qui allait enfin permettre la réalisation de la salle fut une transformation structurelle dans la gestion du musée. En 1951, la signature d'une convention avec la Ville de Bayonne, dégageant le musée de la tutelle de la Société des Sciences Lettres et Arts, lui donnait sa pleine autonomie et encadrait son évolution par un comité de 16 conseillers nommés par le maire sur proposition du directeur, reprenant l'esprit des commissions des années 1920. C'est tout naturellement que Manuel de Ynchausti fut ainsi nommé en 1951 conseiller pour la section de "l'Expansion Basque". Le 16 mars 1951 le *Livre de bord* du musée mentionne pour la première fois la présence de "M. de Ynchausti, conseiller", puis à nouveau le 20 mars : "M. de Ynchausti : l'expansion basque". L'existence de cette salle souhaitée depuis tant d'années doit beaucoup à son investissement sans faille dans l'aventure tant financier (il prend en charge tous les coûts de réalisation²⁶) que matériel (le *Livre de bord* atteste d'une présence continue au musée pour faire avancer la réflexion et les travaux). La réalisation prendra néanmoins encore plusieurs années et ne sera totalement achevée qu'en 1956.

Dès mars 1951, les conseillers se réunissent pour étudier les contenus de la salle. Manuel de Ynchausti se propose d'envoyer aux Basques de l'émigration un questionnaire en 18 points accompagné d'un appel aux dons sur 9 types d'objets ("annuaires professionnels, exemplaire des journaux et des revues publiés par des Basques, plan de villes ayant des rues ou d'autres lieux à noms Basques, [...] photographies de personnalités Basques..."²⁷). Dans un rapport de la même époque, non daté, il rappelle l'immensité et la complexité de l'opération : "Il s'agit tout d'abord de réunir une documentation sûre et abondante dont l'éloignement ou la diversité d'origine rendent la collecte particulièrement difficile. Il faudra ensuite rassembler tous ces renseignements et documents en les soumettant à une étude approfondie suivant une classification indispensable par ordre chronologique. Cette étude fait apparaître l'activité des Basques au dehors de leur pays, dès l'année 875..."²⁸. Il évoque également le principe des cartes murales : "Tous les renseignements sur ces expéditions multiples et variées, y compris leurs itinéraires, sont ou seront réunis et représentés par des graphiques et des cartes à l'aquarelle qui pourront servir de base à la présentation d'un projet définitif de distribution convenable du matériel..."²⁹. En novembre 1951, il fait appel au peintre André Trébuchet pour la réalisation des documents graphiques³⁰.

Plusieurs conseillers participeront à la réflexion sur la salle, faisant état

de visions pas toujours identiques, ni compatibles, qui répondent chacune à leur manière à la question : que montrer ? Le Père Adrien Gachitéguy de l'Abbaye de Belloc, auteur d'une étude sur les émigrants basques, nommé conseiller en janvier 1952 sur recommandation de Manuel de Ynchausti, envoie le 20 avril une série de propositions ambitieuses. Il souligne notamment la nécessité d'exposer des "objets vivants", "animaux empaillés ou miniatures, instruments de travail", etc. [...] "Les objets abstraits de la réalité sont très peu regardés ; un ou autre graphique sur carte sont cependant nécessaires et acceptés"³¹. Philippe Veyrin donne également son avis dans une lettre du 19 novembre 1952 après un débat avec Manuel de Ynchausti dans la salle en travaux : "Nous y avons échangé des idées qui ne s'accordaient pas toujours, ce qui était souhaitable car je crois, comme vous, que la lumière peut souvent jaillir de cette espèce de frottement"³². Il reprend néanmoins l'idée de faire exécuter des "portraits à l'huile, un peu genre portraits d'ancêtres", "pour éviter la monotonie de trop de dessins" et suggère pour cela "Henri de la Tourrasse, fort expert en ce genre de pastiches"³³. Quelques mois auparavant, Manuel de Ynchausti avait pensé à Pablo Tillac pour ces mêmes portraits³⁴. Ils seront finalement bien réalisés mais par André Trébuchet. Une statue de Saint François-Xavier en bois a par ailleurs été commandée au sculpteur Béobide courant 1952 pour être installée dans une niche existant dans la salle³⁵ (Fig. 11). En septembre 1952, Georges-Henri Rivière, fondateur du Musée des Arts et Traditions Populaires, visite le musée et discute longuement de la salle de l'Expansion avec Manuel de Ynchausti et le directeur. À la fin de l'année, André Trébuchet commence à peindre la série de panneaux destinée à encadrer la statue de Saint François-Xavier, représentant différents épisodes de la vie du saint.

Le *Livre de bord* montre que le cheminement fut délicat et entravé par diverses péripéties jusqu'à l'ouverture de la salle en 1954. William Boissel, inquiet des effets néfastes de la "monotonie" d'une salle entièrement composée de panneaux, s'entretient avec Manuel de Ynchausti des objets qu'il conviendrait de mettre dans la salle³⁶. Alors que les travaux semblent déjà bien avancés, ce dernier propose en octobre 1953 un "nouveau projet" pour la salle³⁷. Les premiers mois de 1954 sont consacrés à la réalisation des cartes. En l'absence de collection, la salle sera finalement exclusivement constituée de documents graphiques conçus pour "rappeler comment les Basques d'origine et d'ascendance ont participé à la découverte de terres nouvelles et de routes maritimes, à la constitution et au développement d'Etats nouveaux, à la création et au maintien d'œuvres missionnaires et civilisatrices de toutes sortes dans le monde"³⁸. L'ensemble doit être prêt pour le VIII^e Congrès d'Etudes Basques qui se tient à Bayonne du 11 juillet au

12 septembre, pour lequel Manuel de Ynchausti préside la section "Expansion Basque dans le monde". La salle, presque achevée, est officiellement présentée par son concepteur en août 1954, suscitant de nombreuses réactions enthousiastes.

■ Les contenus

Les panneaux réalisés par André Trébuchet, de largeurs variables pour 1,70 m de haut, installés sur les murs de cette salle trapézoïdale d'environ 35 m², racontent l'aventure des Basques à travers le monde de manière chronologique. Ils sont peints à l'huile sur isorel.

Sur le mur de gauche, "Quelques réalisations basques avant le XV^e siècle"³⁹ (Fig. 6) sont présentées à travers 4 cartes, "Les Basques et les Croisades", "Principales villes visitées par Benjamin de Tudelle, fils de Jonas de Navarre, dans son voyage (1160-1172)", "Relations économiques des Basques par voie de mer, XIII^e-XIV^e siècle", "Expéditions des marins et pêcheurs basques" en direction de l'Islande et du Canada.

Au centre du mur du fond, le plus long, est installée la mappemonde des "Grandes voies océaniques de l'Atlantique et du Pacifique ouvertes par les navigateurs basques" (Fig. 7) avec l'itinéraire des expéditions de Jean de la Cosa et les circumnavigations de Jean Sébastien d'Elcano et d'André de Urdaneta. Le sujet est rigoureusement le même que celui de la carte murale peinte par Berthe Grimard en 1932 mais il est traité de manière différente, avec un souci manifeste de rigueur documentaire dans la version d'André Trébuchet et de Manuel de Ynchausti⁴⁰. À gauche de ce planisphère figure une carte des "Basques en Amérique du Sud, de 1492 à la fin du XVIII^e siècle" (Fig. 8), entourée de 6 portraits ; à droite celle des "Basques en Amérique du Nord, de 1492 à la fin du XVIII^e siècle" (Fig. 9), également encadrée de 6 portraits.



Fig. 6 :
André Trébuchet,
"Quelques
réalisations
basques avant le
XV^e siècle",
1954 (© photo
Musée Basque).

Fig. 7 :
André Trébuchet,
"Grandes voies
océaniques de
l'Atlantique et du
Pacifique ouvertes
par les navigateurs
basques",
1954 (© photo
Musée Basque).



Fig. 7



Fig. 8



Fig. 9

Fig. 8 :
André Trébuchet,
"Les Basques en
Amérique du Sud,
de 1492 à la fin du
XVIII^e siècle",
1954 (© photo
Musée Basque).

Fig. 9 :
André Trébuchet,
"Les Basques en
Amérique du
Nord, de 1492
à la fin du XVIII^e
siècle",
1954 (© photo
Musée Basque).

Sur le mur de droite, donnant sur la rue Marengo, une petite carte s'insère entre l'angle et la première fenêtre, "Les Basques et les Philippines" (Fig. 10), indiquant les villages ainsi que les rues de Manille portant des noms basques. Entre les deux fenêtres se déploie le panneau consacré aux "Voyages apostoliques de Saint François-Xavier" (Fig. 11). À droite de la niche où prend place la statue sculptée par Beobide, sont représentées en 12 panneaux les principales étapes de l'activité missionnaire de Saint François-Xavier en Asie. Enfin, un panneau consacré aux "Missionnaires basques" (Fig. 12), divisé en quatre parties ("Fondateurs", "Martyrs", "Évêques", "Civilisateurs"), clôt cette paroi sur la droite.

Le dernier pan de mur est consacré à une série de "31 portraits de Basques ou ascendants de Basques, éminents dans les diverses



Fig. 10
André Trébuchet,
"Les Basques et les
Philippines", 1954 (©
photo Musée Basque).



Fig. 11



Fig. 12

Républiques Américaines"⁴¹ (Fig. 13 et Fig. 14), du XVIII^e siècle aux années 1940 (Argentine, Bolivie, Chili, Colombie, Equateur, Mexique, Pérou, Uruguay, Venezuela). Il est composé de deux ensembles de 15 portraits disposés de part et d'autre d'un panneau central dédié à Simon Bolivar (Fig. 15). Cette partie de la salle ne fut achevée qu'à la fin de l'été 1956. Le globe terrestre voulu par le commandant Boissel est également installé la même année. Il montre les "Terres et mers du globe parcourues par les Basques au cours de leurs voyages de découverte et d'exploration du XII^e au XVI^e siècle".

■ Le destin d'une salle

Envisagée comme une première étape vers de plus amples développements, cette salle qui devait être une vitrine de la communauté basque

Fig. 11 :
André Trébuchet,
"Voyages
apostoliques de
Saint François
Xavier", 1953 ;
Julio Beobide.
"Saint François
Xavier", 1952
(© photo Musée
Basque).

Fig. 12 :
André Trébuchet,
"Basques
Missionnaires",
1954 (© photo
Musée Basque).

MUSÉE

émigrée contemporaine autant qu'un témoignage de son histoire, ne fut enrichie que de quelques documents supplémentaires au cours de son existence. En 1968 et 1969, Pardo de Leygonier donnait deux bustes en plâtre réalisés par François Black dans les années 1930, l'un de Carlos Soublette, l'autre de Simon Bolivar, qui furent placés dans la salle de l'Expansion. À la même époque, une photographie en couleur de Paul Laxalt, fils d'un berger basque, devenu gouverneur du Nevada de 1967 à 1971, fut installée sur un chevalet devant les panneaux.

Fig. 13 et 14 :
André Trébuchet,
"Basques
éminents dans
les diverses
républiques
américaines",
1954 (© photo
Musée Basque).

Dans le courant des années 1980, en raison du déménagement de la bibliothèque du musée, la salle fut fermée provisoirement pour servir de dépôt et de lieu de stockage (Fig. 16). Elle ne devait jamais rouvrir. Le musée entra en 1989 dans une longue phase de rénovation et de redéfinition du parcours de visite au sein duquel "la salle de l'Expansion Basque" ne fut pas retenue. L'accent de la nouvelle présentation

était mis sur l'objet, sur son authenticité, sur sa valeur de témoignage ou ses qualités esthétiques. Or la salle ne comportait aucun objet ethnographique. Les deux bustes de François Black et la sculpture de Julio Beobide furent réinstallés dans le musée, les deux premiers dans la salle de l'histoire régionale "Les idées et les hommes, XVI^e-XX^e siècles", la seconde dans le petit espace dédié à la création "néo-basque", changeant ainsi de destination première (de l'image d'un personnage historique au témoignage d'un courant artistique). Tous les panneaux peints par André Trébuchet sont en revanche restés en réserve. Leur statut avait alors quelque chose d'ambigu que le temps permettra certainement d'aplanir. Conçus avant tout comme des représentations didactiques, ils sont au moment de leur création l'illustration d'une histoire interprétée comme une épopée glorieuse. Les visiteurs entraient dans cette salle non pas pour admirer une œuvre picturale mais pour connaître l'aventure des Basques à





Fig. 15 : André Trébuchet, "Simon Bolivar, libérateur", 1954 (© photo Musée Basque).

travers le monde, transmise ici dans un certain langage muséographique, celui de William Boissel, Manuel de Ynchausti et des conseillers du musée des années 1950. Dans les décennies suivantes, ce regard sur l'émigration basque envisagée comme un phénomène d'"expansion" ne colle plus aux préoccupations nouvelles qui vont au contraire vers un retour à la terre, au terroir et au territoire, aux racines et au familial. Une distance s'installe et la valeur esthétique des panneaux ne parvient pas encore totalement à dépasser la vision qu'ils incarnent. Pas véritablement objets documentaires, pas seulement œuvres d'art, ils se situent alors dans un espace

indéfini et équivoque qui leur sera fatal lors de la réflexion sur les nouveaux contenus du musée. Ne pouvant être facilement extraits du contexte qui les a créés, et ce contexte n'étant pas compatible avec la nouvelle approche développée à ce moment là, ils sont momentanément mis de côté.

Mais chacun sait que dans un musée de société, rien n'est figé pour toujours.



Fig. 16
Claude Pequet,
"La salle de
l'Expansion
Basque
transformée
en dépôt",
1989.

Notes

- 1 William Boissel, *Bulletin du Musée Basque*, 3-4, 1929, p. 79. "La Vie du Musée Basque en 1929. Compte-rendu présenté par le Commandant Boissel, Directeur du Musée Basque, à la Société des Sciences, Lettres, Arts & Etudes régionales de Bayonne".
- 2 Le directeur actuel du Musée du Louvre, Henri Loyrette, a déposé la marque "Louvre", commercialisée auprès d'investisseurs étrangers (notamment aux Emirats Arabes Unis, pour la création d'un "musée universel" estampillé "Louvre").
- 3 Le premier "projet scientifique et culturel" du Musée a été rédigé sous la forme d'un rapport par William Boissel, présenté à la SSLA. et approuvé le 3 avril 1922. Aucune trace de ce texte n'a pu être décelée au Musée Basque comme aux Archives Municipales. Pourtant un document a bien été imprimé : "Telles sont les réalisations actuellement obtenues : elles sont conformes au plan établi en 1922 comme il est facile de le constater en se reportant à la notice imprimée à cette époque". *BMB*, 1-2, 1927, p. 46.
- 4 Joseph Nogaret, "Les origines du Musée Basque", in *Bulletin du Musée Basque*, n° 1, 1924, p. 8.
- 5 *BMB*, n° 3-4, 1926, p. 57.
- 6 *Id.*, p. 10.
- 7 *BMB*, n° 1-2, 1927, p. 47.
- 8 Lettre du 22 mars 1951 à Manuel de Ynchausti à propos de la salle de l'expansion. Archives du Musée Basque.
- 9 Cdt Boissel, *Bulletin de la SSLA*, n° 54, 1947, p. 22, à propos des nouvelles salles envisagées au musée.
- 10 Conservé aux Archives Municipales de Bayonne.
- 11 *BMB*, n° 2-3, 1925, p. 18.
- 12 Très proche du Musée Basque, dont il suit les évolutions avec grand intérêt, membre bienfaiteur dès l'ouverture, Jacques-Hippolyte Lesca renouvelle sa générosité en 1929 en donnant au musée la somme considérable 83.500 francs (cf. *BMB*, 1-2, 1929, p. 75 et 3-4, 1929, pp. 73-75). Tout ce que cette manne permit au musée de réaliser restera à jamais gravé dans la mémoire d'un Commandant Boissel rêvant encore, en 1950, à un "magicien", "tel J.-H. Lesca, notre plus insigne bienfaiteur", qui permettrait au musée de "gagner, en un jour, plusieurs années" (*Bulletin de la SSLA*, n° 58, 1950, p. 38).
- 13 *BMB*, n° 3-4, 1929, p. 75.
- 14 *Id.*, p. 76.
- 15 *Id.*, p. 77 : "Au premier étage nous prévoyons, outre les salles de l'Expansion Basque dont je viens de parler, celle de l'Art Basque et des Châteaux Basques. Ces deux dernière seront ouvertes pour la saison prochaine".
- 16 William Boissel, "Chronique. Le Musée Basque en 1930", in *BMB*, 3-4, 1930, p. 62.
- 17 Cf. *BMB*, 3-4, 1933, p. 505.
- 18 Cdt Boissel, "Chronique. Le Musée Basque en 1932", in *BMB*, 1-2, 1933, p. 422.
- 19 *BMB*, 3-4, 1934, p. 505.
- 20 *Musée Basque. Bayonne. Guide sommaire*. Dépliant de visite, vers 1960. Archives du Musée Basque.
- 21 En 1939, évoquant la fermeture du musée en septembre consécutive à la guerre, William Boissel rappelait que "d'autres réalisations étaient projetées : ouverture d'une salle de l'expansion basque, préparée par des conférences de M. René Delzangles qui rapportait d'un voyage en Amérique latine une abondante documentation". *BMB*, 3-4, 1939, p. 332.

Notes (suite)

- 22 Fermé en septembre 1939, le musée se transforma en "Foyer du soldat" jusqu'en juin 1940.
- 23 Cf. Jean-Claude Larronde, "Un mécène inspiré : Manuel de Ynchausti (1900-1961)", in *BMB*, n° 136, 1993, pp. 117-170.
- 24 *Id.*, p. 161.
- 25 William Boissel, "Le Musée Basque en 1947" in *Bulletin de la SSLA*, n° 56, 1948, p. 51.
- 26 "Au premier étage, l'activité est grande dans la salle que M. de Ynchausti offre généreusement au Musée Basque", William Boissel, "La vie du Musée Basque. 1951-1952" in *Bulletin de la SSLA*, n° 65, 1953.
- 27 Questionnaire tapuscrit envoyé au directeur du musée le 24 mars 1951. Archives du Musée Basque.
- 28 Tapuscrit sans date. Archives du Musée Basque.
- 29 *Ibid.*
- 30 *Livre de bord*, 2 novembre 1951 : "A. Trébuchet. Il a été chargé par Ynchausti de la décoration de la salle de l'expansion basque et veut savoir comment le Directeur voit les choses".
- 31 Tapuscrit du 20 avril 1952. Archives du Musée Basque.
- 32 Lettre de Manuel de Ynchausti à William Boissel, 21 novembre 1952. Archives du Musée Basque.
- 33 Lettre de Philippe Veyrin à William Boissel, 19 novembre 1952. Archives du Musée Basque.
- 34 *Livre de bord*, 2 juillet 1952 : "Tillac a été chargé par Ynchausti de faire des portraits pour la salle de l'expansion basque. Longue visite. [...] Ynchausti présente quelques spécimens des portraits de Tillac".
- 35 Olivier Ribeton, "Une sculpture de Beobide pour la salle de l'expansion basque à Bayonne", in *Beobide*, catalogue d'exposition, Musée Basque, Bayonne, 1993, pp. 9-11.
- 36 *Livre de bord*, 3 novembre 1952.
- 37 *Livre de bord*, 24 octobre et 12 décembre 1953.
- 38 Manuel de Ynchausti. "La salle de l'expansion basque". *Ville Congrès d'Etudes Basques*, Bayonne, 1954. Eusko Ikaskuntza, Donostia, 2003, p. 278.
- 39 Les textes cités sont ceux qui figurent sur les panneaux.
- 40 Bien que faisant doublon avec la nouvelle carte, celle de Berthe Grimard est encore exposée ailleurs dans le musée comme l'atteste le *Livre de bord* : le 21 septembre 1954, "B. Grimard fait un raccord à la carte des navigateurs".
- 41 Manuel de Ynchausti 1954 (2003), *op. cit.*, p. 279.

CENT ANS DE PASTORALES EN SOULE ET DANS LES PYRÉNÉES 1901-2000

Arnaud Aguergaray

Jakintza, juillet 2008, 150 p.

(ISSN : 1778-0713)

Michel
DUVERT

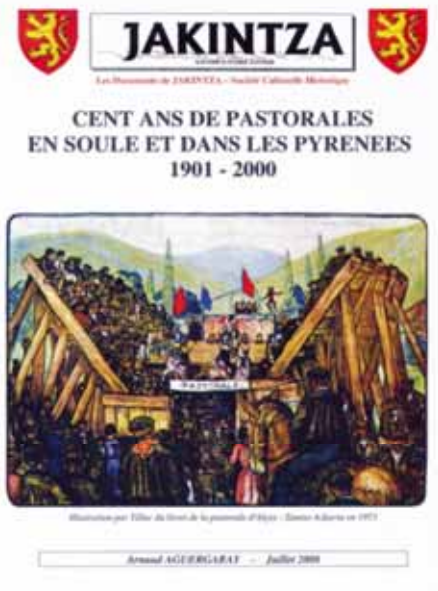
Enfin un ouvrage sur la Pastorale souletine, et quel ouvrage ! Il est dû à la plume d'un écrivain confirmé, souletin et pastoralier. Bénie soit l'année 1970 qui lui fit simultanément découvrir sa vocation, avec la pastorale *Berterretx* d'Etxahun, donnée à Tardets, et rencontrer l'abbé Lafitte ! Heureuse conjonction qui nous permet enfin d'avoir une vision *barnetik*, de l'intérieur, de cette forme d'art unique en terre basque ; une vision qui va se déployant sur un siècle (depuis *Jean de Calais* donné à Licq en 1901) et s'articule sur les témoignages recueillis au cours des dizaines d'années de collectes et de recherches dans les archives.

Ajoutons que l'ouvrage est très bien illustré. Les photos sont souvent accompagnées des noms des acteurs. Il nous propose également des extraits de cahiers de pastoraliers et même de "régents" (*errejent*) ; il nous donne des partitions, etc. Tout au long des pages, il raconte la "fabrique" de ce type de spectacle, les ingrédients et les changements qui l'animent et ce, pastorale par pastorale ; la documentation est unique, sans équivalent. Le texte est économe, remarquablement écrit ; c'est le livre d'un pédagogue, il se lit avec grande facilité. N'en doutons pas, c'est une œuvre qui restera, une référence.

Nous étions nombreux à attendre une réflexion sur les pastorales car c'est un monde

qui bouge, qui innove (y compris dans ses "produits dérivés", comme le livret destiné au public et qui semble devenir un instrument autonome), qui conteste et qui n'hésite pas à remettre en question (voir le *Bulletin du Musée Basque* n° 168) ! Pourtant, outre les linguistes et les littéraires, ce vieux théâtre populaire ne semble plus guère attirer que des chercheurs et des critiques en quête de pratiques flirtant avec le pittoresque. Autant on photographie beaucoup les pastorales, autant on les oublie dans les commentaires, les critiques et les analyses... Notre génération a bien tort de ne pas les prendre au sérieux, Aguergaray nous en convainc.

Il est vrai que l'approche est des plus délicates. Mais par peur de froisser inutilement, nous convertissons ces œuvres en de fragiles porcelaines transparentes, de celles que l'on met sous cloche de peur que le moindre courant d'air les renverse à jamais. Notre génération laisse ainsi dériver la pastorale selon un cours quasi intemporel ; comme si ce délicieux anachronisme semblait simplement fait pour se reproduire, alors qu'Aguergaray nous montre que c'est tout le contraire. Il faut dire que les "pastoraliers" aiment bien cultiver le genre... un genre qui, à l'évidence, convient d'avance à un vaste public de période estivale, mélange de gens du crû et de



spectateurs peu avertis si ce n'est très peu exigeants. Sous le beau ciel de Soule ce type de spectacle fait donc recette, avec ses douces images d'antan, corseté dans ses règles étranges, ses "quasi rites", ses figures obligées. Ajoutons la prestance et la personnalité des *sujet*, les belles voix des acteurs, le sérieux de tout ce petit monde, les astuces des *errejent*, la souplesse des satans ... Bref, nous trouvons ce que nous sommes venus chercher. Mais on ne saurait oublier le versant caché de la pastorale, or il est tout aussi essentiel, si ce n'est plus : le vécu de ce spectacle qui représente un moment intense de convivialité, de partage, une occasion unique de se mettre en valeur comme jamais ni personne ne le fait... La pastorale est un intense moment de vie qui émerge du petit pays de Soule. Il faut le prendre tel qu'il est.

Difficile pour l'étranger d'y pénétrer, lui qui n'est pas installé au cœur des subtilités et des "histoires" qui pimentent cette forme d'art.

Mais, dans le fond, qu'est-ce qu' "une pastorale" : d'où vient-elle, qu'en est-il de ses "fondamentaux" ? Que voulaient faire les anciens qui, autrefois, concevaient et montaient ce type de spectacle-paysan ? Cherchaient-ils simplement à distraire ? Certainement pas !

Alors, que fut la "fabrique" de ce "théâtre" ? De quoi avons-nous hérité ? Sommes-nous condamnés à reconduire ou reproduire ou peut-on se transformer et comment ? Peut-on "s'améliorer", c'est-à-dire faire mieux, mais mieux par rapport à quel idéal ? Ces questions sont aiguës, on ne peut pas en faire l'économie. Spectateurs, nous le sentons bien, nous qui fermons les yeux sur la faiblesse de bien des textes, sur l'insignifiance de tant de situations ; nous qui pestons contre des chants plus qu'approximatifs, mal mis en place, contre des danses bâclées, contre des jeux de portes embrouillés, etc., mais les défauts d'une année sont rattrapés par les qualités d'autres années. Plus encore, Allande Aguergaray montre bien, tout au long de ces pages, comment les approximations sont totalement intégrées dans de continus ajustements ; avouons-le, nous avons connu ces derniers temps un adorable *errejent*, de bon tempérament, et nous avons constaté à quel point c'était un piètre chef de cœur. Or, peu importe, son charisme et son talent étaient tels ! Depuis, les choses ont changé (par moment seulement).

La pastorale a dû souvent voyager sur bien des chemins zigzagants ! Mais comme le dit justement l'auteur, à propos des responsables de la pastorale : "à modifier sans discernement, ils auraient porté atteinte à la cohésion générale. À l'opposé, le fait de se crispier sur l'acquis les aurait rendus complices de la mort du genre". Il nous fait ainsi mesurer comment, non seulement la forme, mais les imaginaires se modèlent *en toute complicité*. Dans le fond, la pastorale souletine fut certainement l'œuvre de ceux qui décidèrent de suivre les meilleurs de leurs semblables, ceux-là mêmes qui avaient une conscience aiguë de leur entreprise car "ils en vivaient intensément". La pastorale est un moment de vie, ce ne fut jamais un produit.

Mais la tradition se perd, c'est même sa raison d'être. À chaque saison, la masse des spectateurs moyens cherche à trouver son compte, autant que les "complices souletins" qui attendent l'événement. Toutes ces générations auront-elles conscience de ce qu'elles viennent voir et partager ? Sur quelles bases et comment valoriseront-elles l'exploit ? Vieille question, voyez ce parfait spectateur que fut Hérelle, n'avait-il pas prédit la mort de ce théâtre qu'il aimait tant ? À la même époque, d'autres esprits forts annoncèrent aussi la mort des Basques et nous sommes toujours là, ressemblant de moins en moins aux hommes et femmes des temps d'Hérelle, lequel ne se retrouverait plus dans le Pays Basque où nous évoluons. Oui, Hérelle avait bien raison, les pastorales qu'il a connues ont vécu, elles sont mortes pour de bon mais le miracle se reproduit : tous les ans, une pastorale nouvelle !

Quelle est donc la nature de cet immuable héritage ? Une nouvelle forme d'irréductibilité ou une manifestation des plus naturelles, mais souletine, car il n'y a qu'ici que le Pays Basque a conservé la recette ?

Avec Aguergaray nous sommes à la fois loin, et au cœur de ces débats, car nous

COMPTE RENDU

entrons dans la pastorale par une tout autre porte. Avec lui nous prenons conscience *non pas des pastorales*, mais de *l'art de la pastorale*. Un art fait de transformations qui s'appuient sur une *trame fondamentale* (et fondatrice ?) réglée : par le dualisme des portes ; par la respiration, la marche et les modes de déclamation (qui en résultent, scandés par les *makila* ; par les limites que s'imposent les acteurs (la dignité, la vigueur, le contrôle de soi, l'acceptation du conventionnel, de la règle...) ; par les scènes obligées qui se sont probablement greffées au cours des temps (des morceaux de vie souletine : intermèdes des bergers, des satans, les petits anges, etc.). Cette *matrice évolutive* a permis de féconder et d'investir des spectacles qui ont pu respirer au rythme des saisons en se pliant à l'imaginaire paysan qui les accueillait. Au cours de ces aventures, bien des "pastoraliers" surent faire preuve d'innovation si ce n'est d'audace, allant jusqu'à renouveler en profondeur tant la forme du spectacle que sa matière (le fameux Léon Sallaber, les Héguiaphal, le célèbre couple Etxahun-Iruri et Battitt Urruty, le Père Cazenave, etc.). On est entièrement d'accord avec Aguergaray quand il nous dit : "le propos [de la pastorale] n'est pas tellement de survivre que de renaître". On aurait bien tort de ne voir là qu'un bon mot d'auteur. Soyons-en convaincus, le Pays Basque ne cessera d'être notre horizon commun ; pour nous comme pour ceux d'hier, notre pays s'appellera toujours : "demain". Un grand merci à *Jakintza* qui peut s'enorgueillir d'avoir édité ce sommet sur les pastorales souletines. Une œuvre qui dépasse et prolonge celle de Hérelle, car installée dans un siècle vécu au cœur de la Soule ; une œuvre qui entre en résonance au plus profond de nous-mêmes. C'est un ouvrage indispensable !

111

ATLAS DÉMOGRAPHIQUE ET SOCIAL DU PAYS BASQUE (LABOURD, BASSE NAVARRE, SOULE) XIX^e ET XX^e SIÈCLES

Pierre LABORDE

Bordeaux 2008, 108 p. (ISBN 978-2-9522980-1-8)

Kristian
LIET

Reconnu pour ses travaux sur Biarritz (cf. "Biarritz, huit siècles d'histoire, 250 ans de bains de mer", Atlantica, 2008) ou encore sur le développement balnéaire de la Côte labourdine (cf. "L'histoire du tourisme en Pays Basque", Atlantica, 2000), Pierre Laborde ouvre ici son champ d'investigation à tout le Pays Basque de France.

Avec son Atlas démographique et social du Pays Basque, Pierre Laborde nous livre un document de référence précieux. Avec l'aide de Monique Perronet-Menault et Jean Menault, ce ne sont pas moins de 96 cartes en couleur et 19 pages de commentaires qui permettent de visualiser l'évolution démographique et en partie sociale de ce pays, commune par commune.

Basé sur l'étude détaillée des recensements de 1826 à 1999, ce travail de bénédictin offre une synthèse précise de l'évolution d'un territoire et de sa population sur près de 200 ans. Natalité, mortalité, immigration mais aussi population active, ce sont tous les domaines classiques de la démographie qui sont ici balayés.

Ouvrage de référence pour les chercheurs, mais aussi précis facile à consulter pour les amoureux de ce pays.

La première partie de l'ouvrage commence par un utile rappel administratif et géo-

graphique de ce Pays Basque si délicat à border. La frontière du Labourd dans le val d'Adour a suscité mon étonnement, les actuelles communes de Bardos, Guiche et Briscous – qui déléguaient au Bilçar d'Ustaritz à la veille de la Révolution - ayant été placées en pays de Bidache (p. 7). Commence alors la série de cartes démographiques proprement dites, qui permettent de visualiser la répartition de la population, son évolution et l'essor urbain. La situation de départ, en 1826, montre un territoire de 140 000 habitants, dont 10% habite Bayonne ; plus que l'actuelle dichotomie "Côte-Intérieur", c'est l'opposition entre bas-pays et montagne qui apparaît nettement. Les chocs des deux guerres mondiales et la Crise dite de 1929 ont des répercussions que trahissent les recensements de 1921, 1936 et 1954.

La deuxième partie de l'atlas aborde une dimension plus "sociale", dans le sens où l'accroissement naturel, les migrations et la population active permettent de mieux saisir les évolutions démographiques mises en évidence par les premières cartes. Le poids toujours plus relatif du secteur primaire, la place des femmes dans l'économie sont des points forts du tableau socio-professionnelle de la population. Le bilan naturel négatif et l'exode rural des communes de l'Intérieur, la balance migratoire très positive de la Côte - et dans les dernières décennies des basses vallées de l'Adour, de la Nive et de la Nivelle - sont clairement mis en évidence. Les planches relatives au phénomène des résidences secondaires sont édifiantes et aident à saisir la problématique du logement en Labourd.

Ajoutons que des commentaires synthétiques viennent souligner les tendances que les cartes dressées permettent d'observer.

Enfin, l'auteur n'hésite pas à achever son tour d'horizon par une carte fort bienvenue des dynamiques territoriales du Pays Basque à l'aube du XXI^e siècle. L'expansion urbaine vers le Seignans y fait son apparition, même discrète, et l'ébauche d'une conurbation reliant Labourd et Gipuzkoa est signalée.

Un ouvrage à recommander pour la somme de renseignements qu'il fournit, ses cartes de synthèse et la facilité avec laquelle on peut le consulter (en vente dans les librairies Elkar et Jakin à Bayonne).

